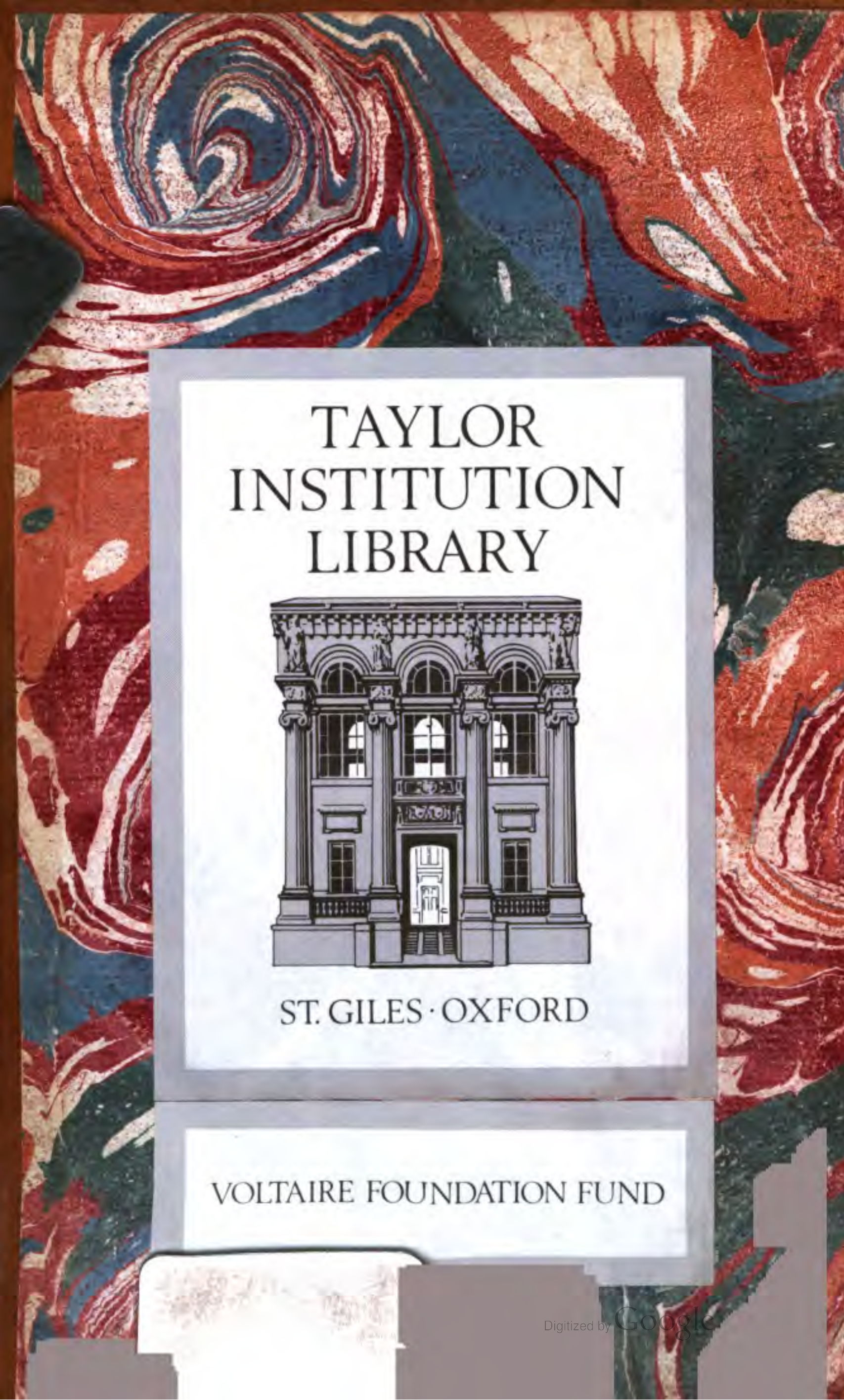



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VOLTAIRE FOUNDATION FUND
Digitized by Google



QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE,

TOME SECOND.

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE,

DISTRIBUÉES EN FORME DE

DICTIONNAIRE.

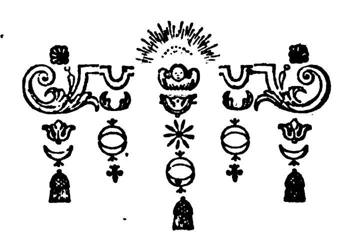
PAR

DES AMATEURS.

A P. O. — A X E.

SECONDE PARTIE.

SECONDE EDITION.



LONDRES.

M. DCC. LXXI.

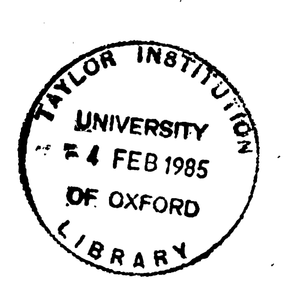


TABLE DES ARTICLES

Contenus dans cette SECONDE Partie.



QUESTIONS

QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPEDIE.

APOCRYPHE,
DU MOT GREC QUI SIGNIFIE CACHÉ.

ON remarque très bien, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple Juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations, avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les *Ptolomées*, c'est une vérité reconnue. (1) *Joseph* l'avoue dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion*; & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. (2) Il dit dans son histoire, que les livres juifs étant tous divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait osé jamais parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'ex-

(1) Liv. I. ch. IV.

(2) Liv. XII. ch. II.

primer sur les loix juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours ; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou, que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire connaître aux prophanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon sens.

Joseph, au même endroit, rapporte encor qu'un poëte nommé *Théodecte*, ayant dit un mot des juifs, dans ses tragédies, devint aveugle, & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple Juif, il est certain qu'il y eut des tems où il ne put lire les divines écritures, puisqu'il est dit dans le quatrieme livre des. (3) Rois, & dans le deuxiéme des Paralipomenes, que sous le roi *Josias* on ne les connaissait pas, & qu'on en trouva par hazard un seul exemplaire dans un coffre, chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus, qui furent dispersées par *Salmanasar*, n'ont jamais reparu; & leurs livres, s'ils en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus, qui furent esclaves à Babilone, & qui revinrent au bout de soixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très rares & très défectueux, puisque *Esdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babilone, c'est-à-dire, cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours sa-

(3) Chap. XXII. vs. 8. Chap. XXXIV. vs. 14.

crés; ils portaient le ſceau de la Divinité, ils étaient, comme tout le monde en convient, le ſeul monument de vérité qui fût ſur la terre.

Nous appellons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues ſont ſujettes au changement. Les Catholiques & les Proteſtans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce ſens & à rejetter

La Prière de Manaſſé, roi de Juda, qui ſe trouve dans le quatrieme livre des Rois.

Le troiſieme & quatrieme livre des Machabées.

Le quatrieme livre d'Eſdras, quoiqu'ils ſoient inconteſtablement écrits par des Juifs; mais on nie que les auteurs aient été inſpirés de DIEU, ainſi que les autres Juifs.

Les autres livres juifs, rejettés par les ſeuls Proteſtans, & regardés par conſéquent comme non inſpirés par DIEU même, ſont

La Sageſſe, quoiqu'elle ſoit écrite du même ſtile que les Proverbes.

L'eccléſiaſtique, quoique ce ſoit encor le même ſtile.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils ſoient écrits par un Juif; mais ils ne croient pas que ce Juif ait été inſpiré de DIEU.

Tobie, quoique le fond en ſoit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme, qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* pere, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troiſieme auteur ajouta la concluſion du dernier chapitre, laquelle dit, que le

jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que ses enfans l'*enterrerent gaîment.*

Le même *Calmet*, à la fin de sa (4) préface, s'exprime ainsi: „ Ni cette histoire en elle-même, „ ni la maniere dont elle est racontée, ne portent „ en aucune maniere le caractere de fable, ou de „ fiction. S'il fallait rejetter toutes les histoires „ de l'Ecriture où il paraît du merveilleux & de „ l'extraordinaire, où serait le livre sacré que l'on „ pourrait conserver?"

(5) *Judith*, quoique *Luther* lui-même déclare que „ ce livre est beau, bon, saint, utile, & que „ c'est le discours d'un saint poëte & d'un prophête „ animé du St. Esprit, qui nous instruit, &c."

Il est difficile à la vérité de savoir en quel tems se passa l'avanture de *Judith*, & où était située la ville de Béthulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de *Judith*; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à disputer.

Baruch, quoiqu'il soit écrit du stile de tous les autres prophêtes.

Esther. Les protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix; mais ils admettent tout le reste du livre, encore que l'on ne sache pas qui était le roi *Assuérus*, personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les protestans en retranchent l'avanture de *Susanne*, & des petits enfans dans la fournaise;

(4) Préface de *Tobie*.

(5) *Luther* dans la préface allemande du liv. de *Judith*.

mais ils conſervent le ſonge de *Nabucodonoſor* & ſon habitation avec les bêtes.

DE LA VIE DE MOÏSE, LIVRE APOCRYPHE DE LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ.

L'ancien livre qui contient la vie & la mort de *Moïſe*, paraît écrit du tems de la captivité de Babilone. Ce fut alors que les (6) Juifs commencerent à connaître les noms que les Caldéens & les Perſes donnaient aux anges.

C'eſt-là qu'on voit les noms des *Zinguiel*, *Samaël*, *Tſakon*, *Lakah*, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïſe* paraît poſtérieur. Il eſt reconnu que les Juifs avaient pluſieurs vies de *Moïſe* très anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appellé *moni*, & non pas *Moïſe*; & on prétend que *mo* ſignifiait de l'*eau*, & *ni* la particule *de*. On le nomma auſſi du nom général *Melk*; on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamoſi*, *Tehtmoſi*, & ſur-tout on a cru que c'était le même perſonnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuſcrits hébraïques furent tirés de la pouſſiere des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le ſavant *Gilbert Gaumin*, qui poſſédait la langue parfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1635. Ils furent imprimés enſuite & dédiés

(6) Voyez *Ange*.

au cardinal de *Bérule*. Les exemplaires sont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabinisme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne se déployerent avec plus d'excès.

FRAGMENT DE LA VIE DE MOÏSE.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, & soixante ans après la mort du patriarche *Joseph*, le Pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le Pharaon appelle aussi-tôt ses shotim, ses sages. L'un des sages lui dit: *O roi! cet enfant est un Juif, qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous sauverez par-là votre empire, si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.*

Ce conseil plut à *Pharaon*, il fit venir les sages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de *Jocabed* sœur de son frere. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui signifie *persécutée*, parce que les Egyptiens descendans de *Cham* persécutaient les Israëlites. *Jocabed* accoucha ensuite d'*Aaron*, qui signifie *condamné à mort*, parce que le Pharaon avait condamné à mort tous les enfans Juifs. *Aaron* & *Marie* furent préservés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs,

& qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisieme enfant : ce fut *Moïse* (qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frere). Il fut exposé sur le Nil. La fille du Pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fut point mariée.

Trois ans après, son pere le Pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand festin, sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit *Moïse*. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déja un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au Pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse*, lorsque DIEU envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du Pharaon, & qui lui dit ; Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encor l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécille qui ne sera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, & alors il faut le tuer.

Auffi tôt on apporte un rubis & un charbon; *Moï-fe* ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange *Gabriel* par un *léger de main*, gliffe le charbon à la place de la pierre précieufe. *Moïfe* mit le charbon dans fa bouche, & fe brûla la langue fi horriblement qu'il en refta begue toute fa vie; & c'eft la raifon pour laquelle le légiflateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïfe avait quinze ans & était favori du Pharaon. Un Hébreu vint fe plaindre à lui, de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec fa femme. *Moïfe* tua l'Epyptien. Le Pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïfe*. Le boureau le frappa mais DIEU changea fur le champ le cou de *Moïfe* en colomne de marbre; & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de tems conduifit *Moïfe* hors des frontieres.

Le jeune Hébreu fe réfugia auprés de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit fon général d'armée, & après la mort de *Mécano*, *Moïfe* fut élu roi & époufa la veuve. Mais *Moïfe*, honteux d'époufer la femme de fon feigneur; n'ofa jouïr d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle fans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, fe plaignit de ce que *Moïfe* ne lui faifait rien, & conclut à le chaffer, & à mettre fur le trône le fils du feu roi.

Moïfe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que fa fortune était faite s'il remettait *Moïfe* entre les mains du Pharaon

d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cu de baſſe-foſſe, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moïſe* engraiſſa à vue d'œil dans ſon cachot. *Jéthro* en fut tout étonné. Il ne ſavait pas que ſa fille *Séphora* était devenue amoureuſe du priſonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïſe*, & ne le livra point au Pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier ſa fille; il avait dans ſon jardin un arbre de ſaphir ſur lequel était gravé le nom de *Jabo* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait ſa fille à celui qui pourait arracher l'arbre de ſaphir. Les amans de *Séphora* ſe préſentérent, aucun d'eux ne put ſeulement faire pencher l'arbre. *Moïſe* qui n'avait que ſoixante & dix-ſept ans l'arracha tout d'un coup ſans effort. Il épouſa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerſon*.

Un jour en ſe promenant il rencontra DIEU, qui ſe nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appellait *Jéhova*, dans un buiſſon, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du Pharaon: il partit avec ſa femme & ſon fils. Ils rencontrerent chemin faiſant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerſon* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* ſur la route; mais *Aaron* trouva fort mauvais que ſon frere eût épouſé une Madianite, il la traita de putain & le petit *Gerſon* de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moïſe* s'en allerent donc tout ſeuls dans

le palais du Pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux freres, lâcha fur eux les deux lions; mais *Moïse* les toucha de fa verge, & les deux lions humblement prosternés lécherent les pieds d'*Aaron* & de *Moïse*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous fes magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à-peu-près comme elles font rapportées dans l'Exode. Il ajoute feulement que *Moïse* couvrit toute l'Egypte de poux jufqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maifons, quoique les portes fuffent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, felon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer rouge, ce fut le Pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec fon armée; les Juifs coururent après lui, les eaux fe féparerent à droite & à gauche pour les voir combattre; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués fur le fable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait affaire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* & *Gabriel* furent envoyés vers lui; ils le tranfporterent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

DE LA MORT DE MOÏSE.

DIEU avait déclaré au peuple d'Ifraël, qu'il ne fortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eût re-

trouvé le tombeau de *Joseph*. *Moïse* le retrouva, & le porta sur ses épaules en traversant la mer rouge. DIEU lui dit, qu'il se souviendrait de cette bonne action, & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand *Moïse* eut passé six-vingt ans, DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la premiere heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïse*, & *Michaël* se mit à pleurer. Ne te réjouïs pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais, *Moïse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées, DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Michaël* aussi. DIEU refusé par ces deux anges s'adresse à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres; c'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU se fâchant dit au mauvais ange *Samaël:* eh bien, méchant, prends donc son ame. *Samaël* plein de joie tire son épée & court sur *Moïse*. Le mourant se leve en colere, les yeux étincelans; comment, coquin, lui dit *Moïse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un Pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'age de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer rouge en douze; qui ai vaincu deux rois si grands que du tems du déluge, l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraut, sors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encor quelques momens. *Gabriel* pendant ce tems-là prépara un brancard pour tranſporter l'ame de *Moïſe*; *Michaël* un manteau, de pourpre; *Zinguiel* une ſoutane. DIEU lui mit les deux mains ſur la poitrine & emporta ſon ame.

C'eſt à cette hiſtoire que l'apôtre *St. Jude* fait alluſion dans ſon épitre, lorſqu'il dit que l'archange *Michaël* diſputa le corps de *Moïſe* au diable. Comme ce fait ne ſe trouve que dans le livre que je viens de citer, il eſt évident que *St. Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La ſeconde hiſtoire de la mort de *Moïſe*, eſt encor une converſation avec DIEU. Elle n'eſt pas moins plaiſante & moins curieuſe que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïſe. Je vous prie, Seigneur, de me laiſſer entrer dans la terre promiſe, au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïſe. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non, ni mort ni vif.

Moïſe. Hélas! bon DIEU, vous êtes ſi clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché & vous ne me pardonnez pas!

Dieu. Tu ne ſais ce que tu dis, tu as commis ſix péchés.... Je me ſouviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Iſraël, il faut qu'un de ces deux ſermens s'accompliſſe. Si tu veux vivre, Iſraël périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moïse*, tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel* & *Samaël*. DIEU promit à *Moïse* de l'enterrer, & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain, on trouve les fables de *Pilpay*, de *Lokman*, d'*Esope*, bien raisonnables.

LIVRES APOCRYPHES DE LA NOUVELLE LOI.

1°. Cinquante évangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de *Jaques*, celui de *Nicodeme*, celui de l'enfance de JESUS, & celui de la naissance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légeres notices.

Le voyageur *Tournefort* envoyé par *Louis XIV* en Asie, nous apprend que les Géorgiens ont conservé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens plusieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les *Actes des apôtres* ces mots que prononce St. Paul: (7) *Il faut se sou-*

(7) Chap. XX. vs. 25.

venir des paroles du Seigneur JESUS: *car lui-même a dit, il vaut mieux donner que recevoir.*

St. Barnabé, ou plutôt *St. Barnabas*, fait parler ainsi JESUS-CHRIST dans son épître catholique: (8) *Resistons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me suivre par les afflictions & par les peines.*

St. Clement, (9) dans sa seconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles: *Si vous êtes assemblés dans mon sein & que vous ne suiviez pas mes commandemens, je vous rejetterai*, (10) *& je vous dirai, retirez-vous de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de moi artisans d'iniquité.*

Il attribue ensuite ces paroles à JESUS-CHRIST: *Gardez votre chair chaste, & le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.*

Dans les *Constitutions apostoliques*, qui sont du second siecle, on trouve ces mots: JESUS-CHRIST *a dit; soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'est tirée des quatre évangiles reconnus dans l'eglise pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart tirées de l'évangile selon les Hébreux, évangile traduit par *St. Jérôme*, & qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

St. Clément le Romain, dit dans sa seconde épître: *Le Seigneur étant interrogé, quand viendrait son regne, répondit, quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

(8) No. 4. & 7. (9) No. 4. (10) No. 8.

Ces paroles sont tirées de l'évangile selon les Egyptiens, & le texte est rapporté tout entier par *St. Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'évangile égyptien, & *St. Clément* lui-même? Les paroles qu'ils citent sont injurieuses à JESUS-CHRIST; elles font entendre qu'il ne croyait pas que son regne advînt. Dire qu'une chose arrivera, *quand deux feront un, quand le mâle sera femelle*, c'est dire qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme nous disons la semaine des trois jeudis, les calendes grecques: un tel passage est bien plus rabinique qu'évangelique.

Il y eut aussi des (11) *Actes des apôtres* apocryphes, *St. Epiphane* les cite. C'est dans ces actes qu'il est rapporté que *St. Paul* était fils d'un pere & d'une mere idolâtre, & qu'il se fit juif pour épouser la fille de *Gamaliel*; qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de JESUS. C'est un blasphême contre *St. Paul*.

DES AUTRES LIVRES APOCRYPHES DU PREMIER ET DU SECOND SIECLES.

I°. *Livre d'Enoch septieme homme après Adam*, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine *Semexia* contre les anges fideles, conduits par *Michaël*. L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *Ange*. (12)

(11) Chap. xxx. paragraphe 16.

(12) Il y a encor un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'Ethiopie, que *Peiresc* conseiller au parlement de Provence fit venir à très grands fraix; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en Ethiopie?

II°. *Les actes de Ste. Thecle & de St. Paul*, écrits par un disciple nommé *Jean* attaché à *St. Paul.* C'est dans cette histoire que *Thecle* s'échape des mains de ses persécuteurs pour aller trouver *St. Paul* déguisée en homme. C'est là qu'elle batise un lion; mais cette avanture fut retranchée depuis. C'est là qu'on trouve le portrait de Paul, *staturâ brevi, calvastrum, cruribus curvis, surosum; superciliis junctis, naso aquilino, plenum gratia* DEI.

Quoique cette histoire ait été recommandée par *St. Grégoire* de Nazianze, par *St. Ambroise* & par *St. Jean Chrysostome* &c. elle n'a eu aucune considération chez les autres docteurs de l'église

III°. *La prédication de Pierre.* Cet écrit est aussi appellé *l'évangile, la révélation de Pierre.* St. Clément d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'apperçut bientôt qu'il était d'un faussaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV°. *Les actes de Pierre*, ouvrage non moins supposé.

V°. *Le Testament des douze patriarches.* On doute si ce livre est d'un juif ou d'un chrétien. Il est très vraisemblable pourtant qu'il est d'un chrétien des premiers tems; car il est dit dans le *Testament de Lévi*, qu'à la fin de la septieme semaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores, avari, scribæ iniqui, impudici, puerorum corruptores & pecorum.* Qu'alors il y aura un nouveau sacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-Haut, & l'esprit d'intelligence & de sanctification s'élévera sur ce nouveau prêtre. Ce qui semble prophétiser JESUS-CHRIST.

VI°. *La*

VI°. *La lettre d'Abgare*, prétendu roi d'Edeſſe, *à* JESUS-CHRIST, *& la réponſe de* JESUS-CHRIST *au roi Abgare.* On croit qu'en effet il y avait du tems de *Tibere*, un *Toparque* d'Edeſſe, qui avait paſſé du ſervice des Perſes à celui des Romains: mais ſon commerce épiſtolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimere.

VII°. *Les actes de Pilate. Les lettres de Pilate à Tibere ſur la mort de* JESUS-CHRIST. *La vie de Procula femme de Pilate.*

VIII°. *Les actes de Pierre & de Paul*, où l'on voit l'hiſtoire de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien: *Abdias*, *Marcel* & *Egéſippe* ont tous trois écrit cette hiſtoire. *St Pierre* diſpute d'abord avec *Simon*, à qui reſſuſcitera un parent de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir; *Simon* le reſſuſcite à moitié, & *St. Pierre* acheve la réſurrection. *Simon* vole enſuite dans l'air, & *St. Pierre* le fait tomber; & le magicien ſe caſſe les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de ſon magicien, fait crucifier *St. Pierre* la tête en bas, & fait couper la tête à *St. Paul* qui était du parti de *St. Pierre.*

IX°. *Les geſtes du bienheureux Paul apôtre & docteur des nations.* Dans ce livre on fait demeurer *St. Paul* à Rome deux ans après la mort de *St. Pierre.* L'auteur dit, que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en ſortit du lait au-lieu de ſang, & que *Lucina* femme dévote le fit enterrer à vingt milles de Rome, ſur le chemin d'Oſtie, dans ſa maiſon de campagne.

X°. *Les geſtes du bienheureux apôtre André.* L'au-

teur raconte que *St. André* alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y batisa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Sostrate*, de la ville d'Amasée, qui est du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André*. „ Je „ suis si beau, que ma mere a conçu pour moi de „ la passion; j'ai eu horreur pour ce crime exécra- „ ble, & j'ai pris la fuite; ma mere en fureur m'ac- „ cuse auprès du proconsul de la province, de l'a- „ voir voulu violer. Je ne puis rien répondre; car „ j'aimerais mieux mourir que d'accuser ma mere." Comme il parlait ainsi, les gardes du proconsul vinrent se saisir de lui. *St. André* accompagna l'enfant devant le juge, & plaida sa cause; la mere ne se déconcerta point; elle accusa *St. André* lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le procousul aussi-tôt ordonne qu'on jette *St. André* dans la riviere: mais l'apôtre ayant prié DIEU, il se fit un grand tremblement de terre, & la mere mourut d'un coup de tonnere.

Après plusieurs avantures de ce genre, l'auteur fait crucifier *St. André* à Patras.

XI°. *Les gestes de St. Jaques le majeur.* L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jérusalem, & il batise le greffier avant d'être crucifié.

XII°. *Des gestes de St. Jean l'évangéliste.* L'auteur raconte qu'à Ephese dont *St. Jean* était évêque, *Drusilla* convertie par lui, ne voulut plus de la compagnie de son mari *Andronic*, & se retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé *Callimaque*,

amoureux d'elle, la preſſa quelquefois dans ce tombeau même de condeſcendre à ſa paſſion. *Druſilla*, preſſée par ſon mari & par ſon amant, ſouhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque* informé de ſa perte, fut encor plus furieux d'amour; il gagna par argent un domeſtique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court, il dépouille ſa maitreſſe de ſon linceuil, il s'écria, „ Ce que tu n'as pas voulu „ m'accorder vivante, tu me l'accorderas morte." Et dans l'excès horrible de ſa démence, il aſſouvit ſes deſirs ſur ce corps inanimé. Un ſerpent ſort à l'inſtant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le ſerpent le tue; il en fait autant du domeſtique complice, & ſe roule ſur ſon corps. *St. Jean* arrive avec le mari; ils ſont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *St. Jean* ordonne au ſerpent de s'en aller, le ſerpent obéit. Il demande au jeune homme comment il eſt reſſuſcité? *Callimaque* répond, qu'un ange lui était apparu, & lui avait dit: „ Il „ fallait que tu mouruſſes pour revivre chrétien." Il demanda auſſi-tôt le baptême, & pria *St. Jean* de reſſuſciter *Druſilla*. L'apôtre ayant ſur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Druſilla* le ſupplièrent de vouloir bien auſſi reſſuſciter le domeſtique. Celui-ci qui était un payen obſtiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St. Jean* dit, qu'un mauvais arbre portait toujours de mauvais fruits.

Ariſtodême grand-prêtre d'Epheſe, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas ſe convertir; il

dit à *St. Jean*: „ Permettez que je vous empoi-
„ ſonne, & ſi vous n'en mourez pas, je me con-
„ vertirai." L'apôtre accepte la propoſition: mais il voulut qu'auparavant *Ariſtodème* empoiſonnât deux Ephéſiens condamnés à mort; *Ariſtodème* auſſi-tôt leur préſenta le poiſon; ils expirerent ſur le champ. *St. Jean* prit le même poiſon, qui ne lui fit aucun mal. Il reſſuſcita les deux morts; & le grand-prêtre ſe convertit.

St. Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-ſept ans, JESUS-CHRIST lui apparut, & lui dit: „ Il
„ eſt tems que tu viennes à mon feſtin avec tes
„ freres." Et bientôt après, l'apôtre s'endormit en paix.

XIII°. *L'hiſtoire des bienheureux Jaques le mineur, Simon & Jude freres.* Ces apôtres vont en Perſe, y exécutent des choſes auſſi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St. André.*

XIV°. *Les geſtes de St. Matthieu apôtre & évangéliſte.* St. Matthieu va en Ethiopie, dans la grande ville de Nadaver: il y reſſuſcite le fils de la reine *Candace*, & il y fonde des égliſes chrétiennes.

XV°. *Les geſtes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde.* Barthelemi va d'abord dans le temple d'*Aſtarot.* Cette déeſſe rendait des oracles & guériſſait toutes les maladies; *Barthelemi* la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* diſpute avec lui; le démon déclare devant le roi qu'il eſt vaincu. *St. Barthelemi* ſacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

XVI°. *Les geſtes du bienheureux Thomas apôtre de*

l'Inde. St. Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *St. Barthelemi*; il est enfin martyrisé, & apparaît à *Xipboro*, & à *Susani*.

XVII°. *Les gestes du bienheureux Philippe*. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire sacrifier à *Mars*; mais il fit sortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres; il mourut à Hiérapolis à l'âge de quatre-vingt sept ans. On ne sait quelle est cette ville; il y en avait plusieurs de ce nom. Toutes ces histoires passent pour écrites par *Abdias* évêque de Babilone, & sont traduites par *Jules* Africain.

XVIII°. A cet abus des saintes écritures on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de respect au christianisme comme ceux qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur. Ce sont les liturgies attribuées à *St. Jaques*, à *St. Pierre*, à *St. Marc*, dont le savant *Tillemont* a fait voir la fausseté.

XIX°. *Fabricius* met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribué à St. Augustin, *sur la maniere dont se forma le Symbole*: mais il ne prétend pas sans doute que le *Symbole*, que nous appellons *des apôtres*, en soit moins sacré & moins véritable. Il est dit dans cette homélie, dans *Rufin* & ensuite dans *Isidore*, que dix jours après l'ascension les apôtres étant renfermés ensemble de peur des Juifs, Pierre dit: *Je crois en* DIEU *le Pere tout-puissant*. André, *Et en* JESUS-CHRIST *son fils*. Jaques, *Qui a été conçu du St. Esprit*. Et qu'ainsi chaque apôtre ayant prononcé un article, le Symbole fut entiérement achevé.

Cette hiſtoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on eſt diſpenſé de la croire; mais on n'eſt pas diſpenſé de croire au Symbole, dont les apôtres ont enſeigné la ſubſtance. La vérité ne doit point ſouffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

XX°. *Des Conſtitutions apoſtoliques.*

On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Conſtitutions des ſaints apôtres*, qui paſſaient autrefois pour être rédigées par *St. Clément* le Romain. La ſeule lecture de quelques chapitres ſuffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne ſe laver qu'à la neuvieme heure. Au premier chapitre du ſecond livre, on veut que les évêques ſoient ſavans: mais du tems des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une ſeule égliſe. Il allaient inſtruire de ville en ville, de bourgade en bourgade; ils s'appellaient *Apôtres*, & non pas *Evêques*, & ſurtout ils ne ſe piquaient pas d'être ſavans.

Au chapitre II de ce ſecond livre, il eſt dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand ſoin de ſa maiſon*: ce qui ne ſert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du ſecond ſiecle, lorſque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans preſque tout le livre, les évêques ſont régardés comme les juges des fideles; & l'on ſait aſſez que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction.

Il eſt dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les

deux parties; ce qui ſuppoſe une juriſdiction établie.

Il eſt dit au chapitre XXVI. *L'évêque eſt votre prince, votre roi, votre empereur, votre Dieu en terre.* Ces expreſſions ſont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut, dans les feſtins des agapes, donner aux diacres le double de ce qu'on donne à une vieille: au prêtre, le double de ce qu'on donne au diacre; parce qu'ils ſont les conſeillers de l'évêque, & la couronne de l'égliſe. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophêtes, auſſi bien que le chantre & le portier. Les laïcs qui voudront avoir quelque choſe, doivent s'adreſſer à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne ſe ſont ſervis d'aucun terme qui répondît à *laïc*, & qui marquât la différence entre les prophanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. „ Il faut révérer l'évêque „ comme un roi, l'honorer comme le maître, lui „ donner vos fruits, les ouvrages de vos mains, „ vos prémices, vos décimes, vos épargnes, les „ préſens qu'on vous a faits, votre froment, votre „ vin, votre huile, votre laine, & tout ce que „ vous avez." Cet article eſt fort.

Au chap. LVII. „ Que l'égliſe ſoit longue, „ qu'elle regarde l'Orient, qu'elle reſſemble à un „ vaiſſeau, que le trône de l'évêque ſoit au milieu; „ que le lecteur liſe les livres de *Moïſe*, de *Joſué*, „ des Juges, des Rois, des Paralipomenes, de „ *Job* &c."

Au chap. XVII du livre 3. „ Le baptême eſt
„ donné pour la mort de JESU, l'huile pour le St.
„ Eſprit. Quand on nous plonge dans la cuve nous
„ mourons; quand nous en ſortons nous reſſuſci-
„ tons. *Le pere eſt le* DIEU *de tout*, CHRIST eſt fils
„ unique DIEU, fils aimé & ſeigneur de gloire. Le
„ ſaint ſoufle eſt *Paraclet* envoyé de CHRIST, doc-
„ teur enſeignant, & prédicateur de CHRIST."

Cette doctrine ſerait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chap. VII du livre 5, on cite des vers des ſibylles ſur l'avénement de JESUS, & ſur la réſurrection. C'eſt la premiere fois que les chrétiens ſuppoſerent des vers des ſibylles, ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chap. XXVIII du livre 6. La pédéraſtie & l'accouplement avec les bêtes ſont défendus aux fideles.

Au chap. XXIX, il eſt dit „ qu'un mari & une
„ femme ſont purs en ſortant du lit, puiſqu'ils ne
„ ſe lavent point."

Au chap. V du liv. 8. on trouve ces mots,
„ DIEU *tout puiſſant*, donne à l'évêque par ton
„ CHRIST la participation du St. Eſprit."

Au chap. VI. „ Recommandez-vous au ſeul
„ DIEU par JESUS-CHRIST," ce qui n'exprime pas aſſez la divinité de notre Seigneur.

Au chap. XII, eſt la conſtitution de *Jaques* frere de *Zébedée*.

Au chap. XV. Le diacre doit prononcer tout haut, *inclinez-vous devant* DIEU *par le* CHRIST. Ces expreſſions ne ſont pas aujourd'hui aſſez correctes.

SUITE DES LIVRES APOCRYPHES.

XXIº. *Des Canons apoſtoliques.* Le ſixieme canon ordonne qu'aucun évêque, ni prêtre ne ſe ſépare de ſa femme ſous prétexte de religion; que s'il s'en ſépare il ſoit excommunié; que s'il perſévere il ſoit chaſſé.

Le 7e. qu'aucun prêtre ne ſe mêle jamais d'affaires ſéculieres.

Le 19e. Que celui qui a épouſé les deux ſœurs ne ſoit point admis dans le clergé.

Le 21e. & 22e. Que les eunuques ſoient admis à la prêtriſe, excepté ceux qui ſe ſont coupés à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origene* fut prêtre malgré cette loi.

Le 55e. Si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encor du ſang, qu'il ſoit dépoſé.

Il eſt aſſez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXIIº. *Les reconnaiſſances de St. Clément à Jaques frere du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.*

Ce livre commence par un doute ſur l'immortalité de l'ame; *Utrumne ſit mihi aliqua vita poſt mortem; an nihil omninò poſteà ſim futurus.* (13) St Clément agité par ce doute, & voulant ſavoir ſi le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un Ixion & un Tantale, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la né-

(13) No. XVII. & dans l'exorde.

gromancie; mais ayant entendu parler de *St. Barnabé* qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le tems que *Barnabé* célébrait une fête juive. Ensuite il rencontra *St. Pierre* à Césarée avec *Simon* le magicien & *Zachée*. Ils disputerent ensemble, & *St. Pierre* leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de Jesus. *Clément* se fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appellait la *Lune*, & en attendant qu'il l'épousât il proposa à *St. Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodeme*, à *Dosithée* & à plusieurs autres, de se mettre au rang de ses disciples. *Dosithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton; mais le bâton ayant passé à travers du corps de *Simon* comme à travers de la fumée, *Dosithée* l'adora & devint son lieutenant; après quoi *Simon* épousa sa maitresse, & assura qu'elle était la lune elle-même, descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les reconnoissances de *St. Clément*. Il faut seulement remarquer qu'au livre 9. il est parlé des Chinois sous le nom de *Seres*, comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes; après eux viennent les Bracmanes, auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur à rendue. L'auteur les cite comme des modeles de sobriété, de douceur & de justice.

XXIIIo. *La lettre de St. Pierre à St. Jaques, & la lettre de St. Clément au même St. Jaques frere du Seigneur, gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem & toutes les églises.* La lettre de *St. Pierre*

ne contient rien de curieux; mais celle de *St. Clément* est très remarquable; il prétend que *St. Pierre* le déclara évêque de Rome avant sa mort, & son coadjuteur; qu'il lui imposa les mains, & qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale en présence de tous les fideles: ' *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frere Jaques dès que je serai mort.*

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que *St. Pierre* eût été supplicié, puisque cette lettre attribuée à *St. Clément* aurait probablement fait mention du supplice de *St. Pierre.* Elle prouve encor qu'on ne comptait pas *Clet* & *Anaclet* parmi les évêques de Rome.

XXIV°. *Homélies de St. Clément au nombre de dix-neuf.*

Il raconte dans sa premiere homélie ce qu'il avait déja dit dans les *reconnaissances*, qu'il était allé chercher *St. Pierre* avec *St. Barnabé* à Césarée, pour savoir si l'ame est immortelle, & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie numero 38. un passage bien plus extraordinaire ; c'est *St. Pierre* lui même, qui parle de l'ancien Testament; & voici comme il s'exprime.

„ La loi écrite contient certaines choses fausses,
„ contre la loi de DIEU créateur du ciel & de la
„ terre; c'est ce que le diable a fait pour une juste
„ raison, & cela est arrivé aussi par le jugement de
„ DIEU, afin de découvrir ceux qui écouteraient
„ avec plaisir ce qui est écrit contre lui, &c."

Dans la 6. homélie *St. Clement* rencontre *Appion*,

le même qui avait écrit contre les Juifs du tems de *Tibere*; il dit à *Appion* qu'il eſt amoureux d'une Egyptienne; & le prie d'écrire une lettre en ſon nom à ſa prétendue maîtreſſe, pour lui perſuader, par l'exemple de tous les Dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *St. Clément* fait la réponſe au nom de l'Egyptienne; après quoi il diſpute ſur la nature des Dieux.

XXV°. *Deux epîtres de St. Clément aux Corinthiens.*

Il ne parait pas juſte d'avoir rangé ces épitres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé *du phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui ſe brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il ſe peut très bien faire que *St. Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande diſpute entre l'égliſe de Corinthe & celle de Rome. L'égliſe de Corinthe, qui ſe diſait fondée la premiere, ſe gouvernait en commun; il n'y avait preſque point de diſtinction entre les prêtres & les ſéculiers, encor moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins pluſieurs ſavans le prétendent. *St. Clément* dit aux Corinthiens, dans ſa premiere épître, „ Vous qui „ avez jetté les premiers fondemens de la ſédition, „ ſoyez ſoumis aux prêtres, corrigez-vous par la „ pénitence, fléchiſſez les genoux de votre cœur, „ apprenez à obéir. " Il n'eſt point du tout éton-

nant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la 2de. épître qu'on trouve encor cette réponse de Jesus-Christ que nous avons déja rapportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son royaume des cieux. *Ce sera*, dit-il, *quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle*

XXVI°. *Lettre de St. Ignace le martyr à la Vierge Marie, & la réponse de la Vierge à St. Ignace.*

A Marie qui a porté Christ,
son dévot *Ignace*.

„ Vous deviez me consoler, moi néophite &
„ disciple de votre *Jean*. J'ai entendu plusieurs
„ choses admirables de votre Jesus, & j'en ai été
„ stupéfait; je désire de tout mon cœur d'en être
„ instruit par vous qui avez toujours vécu avec lui
„ en familiarité, & qui avez su tous ses secrets.
„ Portez-vous bien & confortez les néophites qui
„ sont avec moi de vous & par vous, Amen."

Réponse de la Ste. Vierge,
à *Ignace* son disciple chéri,
l'humble servante de Jesus-Christ.

„ Toutes les choses que vous avez apprises de
„ *Jean* sont vraies; croyez-les, persistez-y, gardez

„ votre vœu de christianisme, conformez-lui vos „ mœurs & votre vie ; je viendrai vous voir avec „ *Jean*, vous & ceux qui sont avec vous. Soyez „ ferme dans la foi, agissez en homme ; que la „ sévérité de la persécution ne vous trouble pas ; „ mais que votre esprit se fortifie, & exulte en „ DIEU votre sauveur, Amen. "

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre ere vulgaire ; mais elles n'en sont pas moins fausses & moins absurdes ; ce serait même une insulte à notre sainte religion, si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII°. *Fragmens des apôtres.*

On y trouve ce passage, „ *Paul* homme de petite „ taille, au nez aquilin, au visage angélique, in- „ struit dans le ciel, a dit à *Plantilla* la Romaine „ avant de mourir : Adieu, *Plantilla*, petite plante „ de salut éternel, connais ta noblesse, tu es plus „ blanche que la neige, tu es enrégistrée parmi les „ soldats de CHRIST, tu es héritiere du royaume „ céleste. " Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII°. *Onze apocalypses*, qui sont attribuées aux patriarches & prophetes, à *St. Pierre*, à *Cérinthe*, à *St. Thomas*, à *St. Etienne* protomartyr, deux à *St. Jean*, différentes de la canonique, & trois à *St. Paul.* Toutes ces apocalypses ont été éclipsées par celle de *St. Jean.*

XXIX°. *Les visions, les préceptes & les similitudes d'Hermas.*

Hermas paraît être de la fin du premier siecle

Ceux qui traitent son livre d'aprocryphe, sont obligées de rendre justice à sa morale. Il commence par dire, que son pere nouricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années, & l'aima, dit-il, comme sa sœur; il la vit un jour se baigner dans le Tibre, il lui tendit la main & la tira du fleuve; & il disait dans son cœur, *que je serais heureux si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté & pour les mœurs!*

Aussi-tôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout d'un coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit, *bonjour Hermas.* Cette femme était l'église chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après l'Esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille; mais sa vieillesse était fraîche; & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit *Hermas*, & que j'étais assis sur une colline, rendant grace à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir à mes côtés, & me dit, Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin? C'est que je suis en station, lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne? C'est ma coutume. *Allez*, me répliqua le berger, *vous ne savez ce que c'est que de jeûner*,

cela ne fait aucun profit à DIEU ; *je vous apprendrai cè que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité.* (14) *Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice & la vertu. Servez* DIEU *d'un cœur pur ; gardez ses commandemens ; n'admettez dans votre cœur aucun desir coupable. Si vous avez toûjours la crainte de* DIEU *devant les yeux, si vous vous abstenez de tout mal, ce sera là le vrai jeûne, le grand jeûne dont* DIEU *vous saura gré.*

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siecle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très affables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses pour avoir soin de sa maison ; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles, qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste ; elle serait immense si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les sibylles.

XXX°. *Des sibylles.*

Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive église, c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes sibylles en faveur des mysteres de la religion chrétienne. (15) *Diodore* de Sicile n'en reconnaissait qu'une, qui fut prise dans Thebes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette sibylle, c'est-à-dire de cette prophêtesse, on en fit bientôt dix.

Celle

(14) Similit. 5e liv. 3. (15) *Diodore*, livre IV.

Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la ſibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles ſe rendaient en vers, toutes les ſibylles ne manquerent pas d'en faire; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acroſtiches. Pluſieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle ſelon la ſcience, non-ſeulement détournerent le ſens des anciens vers qu'on ſuppoſait écrits par les ſibylles; ils en firent eux-mêmes, & qui pis eſt, en acroſtiches. Ils ne ſongerent pas que cet artifice pénible de l'acroſtiche ne reſſemble point du tout à l'inſpiration, & à l'entouſiaſme d'une prophêteſſe. Ils voulurent ſoutenir la meilleure des cauſes par la fraude la plus maladroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales ſignifiaient en grec, *Jeſu*, *Chriſt*, *Fils*, *Sauveur*, & ces vers diſaient, *qu'avec cinq pains & deux poiſſons il nourrirait cinq mille hommes au déſert, & qu'en ramaſſant les morceaux qui reſteront il remplirait douze paniers.*

Le regne de mille ans, & la nouvelle Jéruſalem céleſte, que *Juſtin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits ne manquerent pas d'être prédits par les ſibylles.

Lactance au quatrieme ſiecle, recueillit preſque tous les vers attribués aux ſibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autoriſée, & ſe maintint ſi longtems, que nous chantons encor des hymnes dans leſquels le témoignage des ſibylles eſt joint aux prédictions de *David.*

Solvet ſæclum in favilla
Teſte David cum ſibylla.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne; parce qu'elle eſt fondée, comme on ſait, ſur des vérités inébranlables. Ces vérités ſont appuyées par une égliſe militante & triomphante, à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enſeigner & de réprimer. Elle unit dans pluſieurs pays l'autorité ſpirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richeſſe ſont ſes attributs; & quoiqu'elle ſoit diviſée, quoique ſes diviſions l'aient enſanglantée; on la peut comparer à la république Romaine toujours agitée de diſcordes civiles, mais toujours victorieuſe.

APOINTÉ, DESAPOINTÉ.

SOit que ce mot vienne du latin, *punctum* ce qui eſt très vraiſemblable; ſoit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui ſe plaiſait fort aux *oins*, *ſoin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing*, &c.; il eſt certain que cette expreſſion, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, eſt très néceſſaire. Le naïf *Amiot*, & l'énergique *Montagne*, s'en ſervent ſouvent. Il n'eſt pas même poſſible juſqu'à préſent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Urſins; à ſept heures du ſoir je m'y rendis; je fus *deſapointé*. Comment exprimerez-vous

en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embarras de celui qui eſt venu & qui ne trouve perſonne? A-t-il été trompé dans ſon attente? Cela eſt d'une longueur inſupportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *déſapointé*; il n'y a que ce mot. Servez-vous en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vite; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire: *vous me devez cinq pieces de douze ſous*, quand vous pouvez dire: *vous me devez un écu.*

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *desapointé*, ainſi que beaucoup d'autres expreſſions très énergiques; ils ſe ſont enrichis de nos dépouilles, & nous n'oſons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT.

TERMES DU PALAIS.

CE ſont procès par écrit. On *apointe* une cauſe; c'eſt-à-dire, que les juges ordonnent, que les parties produiſent par écrit les faits & les raiſons. Le dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jéſuites, s'exprime ainſi: *Quand les juges veulent favoriſer une mauvaiſe cauſe, ils ſont d'avis de l'apointer au-lieu de la juger.*

Ils eſpéraient qu'on apointerait leur cauſe dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulſion. L'avocat qui plaidait contre eux trouv

heureusément leur explication du mot *apointer*; il en fit part aux juges, dans une de ses oraisons. Le parlement, plein de reconnaissance, n'apointa pas leur affaire; il fut jugé à l'audiance que tous les jésuites, à commencer par le pere-général, restitueraient l'argent de la banqueroute avec dépends, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

APOSTAT.

C'Est encor une question parmi les savans, si l'empereur *Julien* était en effet apostat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de six ans lorsque l'empereur *Constance* plus barbare encor que *Constantin*, fit égorger son pere & son frere, & sept de ses cousins germains. A peine échapa-t-il à ce carnage avec son frere *Gallus*. Mais il fut toujours traité très durement par *Constance*. Sa vie fut longtems menacée; il vit bientôt assassiner par les ordres du tyran le frere qui lui restait. Les Sultans Turcs les plus barbares n'ont jamais surpassé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille Constantine. L'étude fut la seule consolation de *Julien*, dès sa plus tendre jeunesse. Il voyait en secret les plus illustres philosophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il est bien probable

qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle *Conſtance*, que pour éviter l'aſſaſſinat. *Julien* fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait *Brutus* ſous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien que ſon oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion de ſon perſécuteur, ſurtout quand il veut dominer ſur la conſcience.

Une autre probabilité, c'eſt que dans aucun de ſes ouvrages, il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ſes lettres comme s'il avait toûjours été attaché au culte du ſénat. Il n'eſt pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du tauraubole, qu'on pouvait regarder comme une eſpece d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du ſang de taureau ce qu'il appellait ſi malheureuſement *la tache de ſon batême*. C'était une dévotion payenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'aſſociation aux myſteres de *Cérès*. En un mot, ni ſes amis, ni ſes ennemis ne rapportent aucun fait, aucun diſcours qui puiſſe prouver qu'il ait jamais cru au chriſtianiſme, & qu'il ait paſſé de cette croyance ſincere à celle des Dieux de l'empire.

S'il eſt ainſi, ceux qui ne le traitent point d'apoſtat paraiſſent très excuſables.

Le ſaine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un ſage, un Stoïcien égal à *Marc-Aurele*. On condamne ſes erreurs, on convient de ſes vertus. On penſe aujourd'hui comme *Pruden-*

tius ſon contemporain, auteur de l'hymne *ſalvete flores martyrum.* Il dit de *Julien*,

> *Ductor fortiſſimus armis*
> *Conditor & legum celeberrimus: ore manuque*
> *Conſultor patriæ: ſed non conſultor habendæ*
> *Relligionis: amans tercentum millia divûm.*
> *Perfidus ille Deo, ſed non eſt perfidus orbi.*

> Fameux par ſes vertus, par ſes loix, par la guerre,
> Il méconnut ſon Dieu, mais il ſervit la terre.

Voici comme on en parle dans un livre nouveau ſouvent réimprimé.

„ Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, „ les monumens, les écrits de *Julien* & ceux de ſes „ ennemis, on eſt forcé de reconnaitre que s'il „ n'aimait pas le chriſtianiſme, il fut excuſable aux „ yeux des hommes, de haïr une religion ſouillée „ du ſang de toute ſa famille; qu'ayant été perſé-„ cuté, empriſonné, exilé, menacé de mort par „ les Galiléens ſous le regne du barbare *Conſtance*, „ il ne les perſécuta jamais; qu'au contraire, il „ pardonna à dix ſoldats chrétiens qui avaient cons-„ piré contre ſa vie. On lit ſes lettres, & on ad-„ mire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont ſouffert ſous* „ *mon prédéceſſeur l'exil & les priſons; on a maſſacré* „ *réciproquement ceux qui s'appellent tour-à-tour* „ *hérétiques. J'ai rappellé leurs exilés, élargi leurs* „ *priſonniers; j'ai rendu leurs biens aux proſcrits;* „ *je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle eſt la* „ *fureur inquiete des Galiléens qu'ils ſe plaignent de*

„ *ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quel-
„ le lettre! quelle sentence portée par la philoso-
„ phie contre le fanatisme persécuteur! Dix chré-
„ tiens conspirent contre sa vie, on les découvre,
„ il leur pardonne. Quel homme! mais quels lâches
„ fanatiques que ceux qui ont voulu déshonorer sa
„ mémoire! "

Enfin, en discutant les faits, on a été obligé de convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Trajan*, hors le goût longtems pardonné aux Grecs & aux Romains; toutes les vertus de *Caton*, mais non pas son opiniâtreté & sa mauvaise humeur; tout ce qu'on admira dans *Jules César*, & aucun de ses vices; il eut la continence de *Scipion*. Enfin il fut en tout égal à *Marc-Aurele* le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur *Théodoret*, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les Dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jetta de sa main quelques goutes de son sang au ciel, en disant à JESUS-CHRIST: *Tu as vaincu Galiléen*, comme s'il eût combattu contre JESUS en faisant la guerre aux Perses; comme si ce philosophe qui mourut avec tant de résignation, avait reconnu JESUS; comme s'il eût cru que JESUS était en l'air, & que l'air était le ciel! ces inepties ne se répetent plus aujourd'hui.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner des ridicules; mais il avait plus d'esprit que ceux qui le raillent. Un historien lui reproche d'après *St. Grégoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop gran-*

de. Mais, mon ami, si la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte? *Il branlait la tête.* Tien mieux la tienne. — *Sa démarche était précipitée.* Souvien-toi que l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi, siflé à la comédie, se moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille.* Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que sa taille était irréguliere? Il marchait très bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite *Patouillet*, & l'ex-jésuite *Nonote* &c. appeller l'empereur, *Julien l'Apostat.* Eh gredins! son successeur chrétien, *Jovien*, l'appella *Divus Julianus.*

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même. (16) Il disait en se trompant; *nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre; ils sont déja assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante.*

Ayons pour lui la même compassion, puisque nous sommes surs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets, rendons-la donc à sa mémoire. Des Aléxandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme il est vrai, élu par une brigue de scélérats C'était le fils d'un maçon nommé *George Biordos.* Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance, il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la superstition à tous les vices; avare, calomniateur, persécuteur, imposteur, sanguinaire, séditieux, détesté de tous les partis; enfin

(16) Lettre LII, de l'empereur *Julien.*

les habitans le tuerent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins sur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en pere & en juge.

„ Quoi! au lieu de me réserver la connaissance de „ vos outrages, vous vous êtes laissés emporter à „ la colere, vous vous êtes livrés aux mêmes excès „ que vous reprochez à vos ennemis! *George* méri- „ tait d'être traité ainsi, mais ce n'était pas à vous „ d'être ses exécuteurs. Vous avez des loix, il fal- „ lait demander justice &c. "

On a osé flétrir *Julien* de l'infâme nom d' *intolérant* & de *persécuteur*, lui qui voulait extirper la persécution & l'intolérance. Relisez sa lettre cinquante-deuxieme, & respectez sa mémoire. N'est-il pas déja assez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, sans que nous l'insultions encor jusqu'au point de l'accuser d'intolérance.

Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre, pour empêcher la réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.

Il est très vraisemblable que lorsque *Julien* résolut de porter la guerre en Perse, il eut besoin d'argent; très vraisemblable encore, que les Juifs lui en donnerent, pour obtenir la permission de rebâtir leur temple, détruit en partie par *Titus*, & dont il

restait les fondemens, une muraille entiere & la tour Antonia. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages & sur les ouvriers, & fissent discontinuer l'entreprise?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent?

1°. Comment se peut-il faire que les Juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le temple devait être nécessairement sur la montagne Moria. C'était là que *Salomon* l'avait élevé; c'était là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jerusalem, & un temple à *Auguste* dans Césarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode*, avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de *Joseph*. Serait-il possible que les Juifs eussent été assez insensés du tems de *Julien* pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice, & sur lesquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée (17) Quel homme fut jamais assez fou, assez stupide pour se priver ainsi à grands fraix & avec une peine extrême du plus grand avantage qu'il pût

(17) *Omar* ayant pris Jérusalem, y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'*Hérode* & de *Salomon;* & ce nouveau temple fut consacré au même DIEU que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au DIEU d'*Abraham* & de *Jacob*, que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jérusalem, & que les musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encor: il ne fut jamais entiérement démolli: mais il n'est permis ni aux Juifs, ni aux chrétiens d'y entrer; ils n'y entreront que quand les Turcs en seront chassés.

rencontrer ſous ſes yeux & ſous ſes mains ? Rien n'eſt plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes feraient-elles ſorties du ſein de ces pierres ? Il ſe pourait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voiſinage; ils ſont fréquens en Syrie; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu! ne faut il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité ?

3°. Si ce prodige, ou ſi un tremblement de terre, qui n'eſt pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit, qu'il a eu intention de rebâtir ce temple ? N'aurait-on pas triomphé de ſon témoignage ? N'eſt-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis ? Cette lettre ne contient-elle pas ces propres mots ? *Que diront les Juifs de leur temple qui a été détruit trois fois & qui n'eſt point encor rebâti. Ce n'eſt point un reproche que je leur fais, puiſque j'ai voulu moi-même relever ſes ruines; je n'en parle que pour montrer l'extravagance de leurs prophètes qui trompaient de vieilles femmes imbécilles:* Quid de templo ſuo dicent, quod cùm tertiò ſit everſum, nondum ad hodiernam uſque diem inſtauratur ? hæc ego, non ut illis exprobrarem in medium adduxi, utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim. Sed ideò commemoravi, ut oſtenderem deliraſſe, prophetas iſtos quibus cum ſtolidis aniculis negotium erat.

N'eſt il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple ferait

rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permiſſion de relever cet édifice? La probabilité hiſtorique ſerait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureuſement en horreur les livres juifs ainſi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophêtes Juifs.

L'abbé de la *Blétrie*, hiſtorien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jéruſalem fut détruit trois fois. Il dit qu'apparemment (18) *Julien* compte pour une troiſieme deſtruction la cataſtrophe arrivée ſous ſon regne. Voilà une plaiſante deſtruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu rémuer! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconſtruit par *Zorobabel*, détruit entiérement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifeſtement trois temples détruits? le compte eſt juſte. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*.

L'abbé de la *Blétrie* le calomnie aſſez en diſant qu'il n'avait que (19) *des vertus apparentes & des vices réels*; mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni yvrogne, ni débauché, ni pareſſeux, ni vindicatif. Quels étaient donc ſes vices? (20)

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on ſe ſert pour perſuader que des globes de feu ſortirent des pierres. *Ammien Mercellin*, auteur payen & non

(18) Pag. 399. (19) Préface de la *Blétrie*.
(20) *Julien* pouvait même compter quatre deſtructions du temple, puiſqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

fuſpect, l'a dit. Je le veux; mais cet *Ammien* a dit auſſi que lorſque l'empereur voulut ſacrifier dix bœufs à ſes Dieux pour ſa premiere victoire remportée contre les Perſes, il en tomba neuf par terre avant d'être préſentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire? Faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falſifié le texte d'*Ammien Marcellin*? ſerait-ce la premiere fois qu'on aurait uſé de cette ſupercherie?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers apperçurent ſur leur corps quand ils allerent ſe coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait eſt que le temple des Juifs ne fut point rebâti, & ne le ſera point, à ce qu'on préſume. Tenons-nous-en là; & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne ſortent ni de la pierre, ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas phyſiciens. Que l'abbé de la *Blétrie* regarde ſeulement le feu de la St. Jean, il verra que la flamme monte toûjours en pointe ou en onde, & qu'elle ne ſe forme jamais en globe. Cela ſeul ſuffit pour détruire la ſotiſe dont il ſe rend le défenſeur avec une critique peu judicieuſe & une hauteur révoltante.

Au reſte la choſe importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéreſſe la foi & les mœurs & nous ne cherchons ici que la vérité hiſtorique.

APÔTRES.

APrès l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel eſt auſſi ſavant qu'orthodoxe, il reſte bien peu de choſe à dire. Mais on demande ſouvent: Les apôtres étaient-ils mariés? ont-ils eu des enfans? que ſont devenus ces enfans? où les apôtres ont-ils vécu où ont-ils écrit? où ſont-ils morts? ont-ils eu un diſtrict? ont-ils exercé un miniſtere civil? avaient-ils une juriſdiction ſur les fideles? étaient-ils évêques? y avait-il une hiérarchie? des rites, des cérémonies?

Les apôtres étaient-ils mariés?

I°. Il exiſte une lettre attribuée à *St. Ignace* le martyr, dans laquelle ſont ces paroles déciſives. „ Je me ſouviens de votre ſainteté comme d'*Elie*, „ de *Jérémie*, de *Jean-Batiſte*, des diſciples choi- „ ſis, *Timothée*, *Titus*, *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans la chaſteté: mais je ne blâme point les autres bienheureux qui ont été liés par le mariage; & je ſouhaite être trouvé digne de DIEU, en ſuivant leurs veſtiges dans ſon regne, à l'exemple „ d'*Abraham*, d'*Iſaac*, de *Jacob*, de *Joſeph*, d'*I-* „ *ſaïe*, des autres prophêtes tels que *Pierre* & *Paul* „ & les autres apôtres qui ont été mariés."

Quelques ſavans ont prétendu que le nom de *St. Paul* eſt interpolé dans cette lettre fameuſe; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *St. Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican,

avouent que le nom de *St. Paul* s'y trouve. (21) Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs: *non negamus in quibusdam græcis codicibus:* mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des Grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliotheque d'Oxford un manuscrit des lettres de *St. Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford par *Crómwell.* (22) Il en reste encor un latin dans la même bibliotheque; les mots *Pauli & Apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caracteres.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St. Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres apôtres l'ont été? (23) Il n'y a qu'à lire sa premiere épître aux Corinthiens, pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres: ,, N'avons-nous pas droit de manger & de boire chez vous? n'avons-nous pas droit ,, d'y amener notre femme, notre sœur, comme ,, les autres apôtres, & les freres du Seigneur, & ,, *Cephas*? serions-nous donc les seuls *Barnabé* & ,, moi qui n'aurions pas ce pouvoir? Qui va jamais ,, à la guerre à ses dépens?" (24)

(21) 3e. *Baronius* anno 57.
(22) Voyez *Cotellier*, nom. 2d. pag. 242.
(23) Chap. IX. v. 5 & 6.
(24) Qui? les anciens Romains qui n'avaient point de paie, les Grecs, les Tartares destructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

Il eſt clair par ce paſſage que tous les apôtres étaient mariés auſſi bien que *St. Pierre.* (25) Et *St. Clément* d'Alexandrie déclare poſitivement que *St. Paul* avait une femme.

La diſcipline romaine a changé: mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre uſage dans les premiers tems. (Voyez *Conſtitutions apoſtoliques* au mot *Apocryphe.*)

Des enfans des Apôtres.

IIo. On a très peu de notions ſur leurs familles. (26) *St. Clément* d'Alexandrie dit que *Pierre* eut des enfans; que *Philippe* eut des filles, & qu'il les maria.

Les *Actes des apôtres* ſpécifient *St. Philippe*, dont les quatre filles prophétiſaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'eſt *Ste Hermione.*

(27) *Euſebe* rapporte que *Nicolas*, choiſi par les apôtres pour coopérer au ſaint miniſtere avec *St. Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché ſa jalouſie, il s'en corrigea, leur amena ſa femme, & leur dit: *je ſuis prêt à la céder; que celui qui la voudra l'épouſe.* Les apôtres n'accepterent point ſa propoſition. Il eut de ſa femme un fils & des filles.

Cléophas, ſelon *Euſebe* & *St. Epiphane*, était frere de *St. Joſeph*, & pere de *St. Jaques le Mineur* & de *St. Jude*, qu'il avait eus de *Marie* ſœur de la Ste. Vierge. Ainſi *St. Jude* l'apôtre était couſin germain de JESUS-CHRIST. (28) *Egéſippe*

(25) Stromat. liv. III.
(26) Stromat. liv. VII. & *Euſebe* liv. III. chap. XXX. Act. chap. XXI.
(27) *Euſebe* liv. III. ch. XXIX.

(28) *Egésippe*, cité par *Eusebe*, dit que deux des petits-fils de *St. Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme descendans de *David*; & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même; ils exposerent leur généalogie; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune; ils répondirent, qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut; & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST ils dirent que ce serait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'on sait des enfans des apôtres.

Où les apôtres ont-ils vécu? où sont-ils morts?

Selon (29) *Eusebe*, *Jaques*, *surnommé le Juste*, frere de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier *sur le trône épiscopal* de la ville de Jérusalem; ce sont ses propres mots. Ainsi, selon lui, le premier évêché fut celui de Jérusalem, supposé que les Juifs connussent le nom d'*évêque*. Il paraissait en effet bien vraisemblable, que le frere de notre Sauveur fut le premier après lui; & que la ville même, où s'était opéré le miracle de notre salut, fut la métropole du monde chrétien. A l'égard de *trône épiscopal*, c'est un terme dont *Eusebe* se sert par anticipation. On sait assez qu'alors il n'y avait ni trône ni siege.

(28) *Eusebe* liv. III. ch. XX. (29) *Eusebe* liv. III.

Eusebe ajoute, d'après *St. Clément*, que les autres apôtres ne contesterent point à *St. Jaques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Ascension. *Le Seigneur*, dit-il, *après sa résurrection, avait donné à Jaques surnommé le Juste, à Jean & à Pierre le don de la science:* paroles bien remarquables. *Eusebe* nomme *Jaques* le premier, *Jean* le second. *Pierre* ne vient ici que le dernier; il semble juste que le frere, & le disciple bien aimé de JESUS passent avant celui qui l'a renié. L'eglise grecque toute entiere, & tous les réformateurs demandent où est la primauté de *Pierre?* Les catholiques romains répondent: S'il n'est pas nommé le premier chez les peres de l'église, il l'est dans les *Actes des apôtres*. Les Grecs & les autres répliquent, qu'il n'a pas été le premier évêque; & la dispute subsistera autant que ces églises.

St. Jaques, ce premier évêque de Jérusalem, frere du Seigneur, continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était récabite, ne se faisant jamais raser, marchant pieds nuds, allant se prosterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & surnommé par les Juifs *Oblia*, qui signifie *le Juste*. Enfin ils s'en rapporterent à lui pour savoir qui était JESUS-CHRIST: (30) mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme assis à la droite de* DIEU, *& qu'il viendrait dans les nuées*, il fut assommé à coups de bâton. C'est de *St. Jaques le mineur* que nous venons de parler.

St. Jaques le majeur était son oncle, frere de

(30) *Eusebe, Epiphane, Jerôme, Clément* d'Alexandrie.

(31) *St. Jean* l'évangeliste, fils de *Zébédée* & de *Salomé*. On prétend qu'*Agrippa* roi des Juifs lui fit couper la tête à Jérusalem.

St. Jean resta dans l'Asie, & gouverna l'église d'Ephese, où il fut, dit-on, enterré (32.)

St. André, frere de *St. Pierre*, quitta l'école de *St. Jean-Batiste* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares ou dans Argos. Mais pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Personne ne sait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans; les peintres l'ont toûjours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

St. Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithinie, la Capadoce, dans Antioche, à Babilone. Les *Actes des Apôtres* ne parlent point de son voyage à Rome. *St. Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *St. Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *St. Irénée*, après *St. Justin*, dit expressément que *St. Pierre* & *St. Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnerent le gouvernement à *St. Lin*. C'est encor là une nouvelle difficulté. S'ils établirent *St. Lin* pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infere qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne resterent point dans cette ville.

(31) *Eusebe* liv. III. (32) *Eusebe* liv. III.

La critique a jetté ſur cette matiere une foule d'incertitudes. L'opinion que *St. Pierre* vint à Rome ſous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, eſt inſoutenable, puiſque *Néron* ne régna que treize années. La chaiſe de bois qui eſt enchaſſée dans l'égliſe à Rome, ne peut gueres avoir appartenu à *St. Pierre*; le bois ne dure pas ſi longtems; & il n'eſt pas vraiſemblable que *St. Pierre* ait enſeigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée; puiſqu'il eſt avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des diſciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté peut-être, eſt que (33) *St. Paul* dans ſon épître écrite de Rome aux Coloſſiens, dit poſitivement qu'il n'a été ſecondé que par *Ariſtarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de JESUS. Cette objection a paru inſoluble aux plus ſavans hommes.

Dans ſa lettre aux (34) Galates, il dit *qu'il obligea Jaques, Céphas & Jean qui étaient colonnes*, à reconnaître auſſi pour colonne lui & *Barnabé*. S'il place *Jean* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureuſement ces diſputes n'entament pas le fond de notre ſainte religion. Que *St. Pierre* ait été à Rome ou non, JESUS-CHRIST n'en eſt pas moins fils de DIEU & de la vierge *Marie*, & n'en eſt pas moins reſſuſcité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté qu'on néglige, il eſt vrai, mais ſur leſquelles on ne diſpute pas.

Nicéphore-Caliſte, auteur du quatorzieme ſiecle,

(33) Coloſſ. ch. IV. vs. 10 & 11. (34) Ch. II. vs. 9.

dit que *Pierre* était *menu, grand & droit, le visage long & pâle, la barbe & les cheveux épais, courts & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus que pointu.* C'est ainsi que *Dom Calmet* traduit ce passage. Voyez son *Dictionnaire de la Bible.*

St. Barthelemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios*, (35) fils de *Ptolomée*. Les *Actes des apôtres* nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusebe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuse, dans la Perse & dans l'Abissinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui attribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très incertain. On a prétendu qu'*Astyage*, frere de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

St. Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, & mourut paisiblement sous *Trajan.*

St. Thomas - Dydime. Origene cité par *Eusebe*, dit qu'il alla prêcher aux Medes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il batisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à St. *Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs Portugais assurent qu'il fut martyrisé à Meliapour, dans la presqu'isle de l'Inde. L'église grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, &

(35) Nom grec & hébreu, ce qui est singulier, & ce qui a fait croire que tout fut écrit par des Juifs hellénistes loin de Jérusalem.

que de-là on porta son corps à Edesse. Ce qui fait croire qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzieme siecle, quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appellé *Gondafer:* mais les savans rejettent toutes ces histoires.

St. Mathias. On ne sait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzieme siecle, par un moine de l'abbaye de St. Mathias de Treves, qui disait la tenir d'un Juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

St. Mathieu. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait vivre longtems, & mourir d'une mort naturelle: mais *Abdias* dit, qu'*Hirtacus* roi d'Ethiopie, frere d'*Eglipus*, voulant épouser sa niece *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permission de *St. Matthieu*, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maison d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonstancié que nous ayons, méritait un meilleur historien qu'*Abdias*.

St. Simon Cananéen, qu'on fête communément avec *St. Jude*. On ignore sa vie. Les Grecs modernes disent, qu'il alla prêcher dans la Lybie, & de là en Angleterre. D'autres le font martyriser en Perse.

(36) *St. Thadée*, ou *Lebée*, le même que *St. Jude*, que les Juifs appellent, dans St Matthieu, *frere*

(36) Matth. chap. XIII. vs. 55.

de Jesus-Christ; & qui, ſelon *Euſebe*, était ſon couſin germain. Toutes ces rélations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point ſur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curioſité, il reſte aſſez pour notre inſtruction.

Des quatre évangiles choiſis parmi les cinquante-quatre, qui furent compoſés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne ſont point faits par des apôtres.

St. Paul n'était pas un des douze apôtres; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établiſſement du chriſtianiſme. C'était le ſeul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Feſtus* même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il eſt trop ſavant; & ne pouvant comprendre les ſublimités de ſa doctrine, il lui dit: (37) Tu es fou, *Paul;* tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Inſanis, Paule; multæ te litteræ ad inſaniam convertunt.*

Il ſe qualifie apôtre, *envoyé*, dans ſa premiere épître aux Corinthiens. (38) „ Ne ſuis-je pas libre? „ Ne ſuis-je pas apôtre? N'ai-je pas vu notre „ Seigneur? N'êtes-vous pas mon ouvrage en notre Seigneur? Quand je ne ſerais pas apôtre à „ l'égard des autres, je le ſuis à votre égard..... „ Sont-ils miniſtres du Christ? Quand on devrait „ m'accuſer d'imprudence, je le ſuis encor plus."

Il ſe peut en effet qu'il eût vu Jesus, lorſqu'il étudiait à Jéruſalem ſous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raiſon qui auto-

(37) Act. ch. XXVI. (38) Ire. aux Corinth. ch. IX.

risât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de JESUS; au contraire, il les avait persécutés; il avait été complice de la mort de *St. Etienne*. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en sa faveur, par la lumiere céleste qui lui apparut en plein midi, qui le renversa de cheval; & par son enlévement au troisieme ciel.

(39) *St. Epiphane* cite des *Actes des apôtres* qu'on croit composés par les chrétiens nommés *Ebionites*, ou *Pauvres*, & qui furent rejettés par l'église; actes très anciens à la vérité, mais pleins d'outrages contre *St. Paul*.

C'est là qu'il est dit que *St. Paul* était né à Tarsis de parens idolâtres; *utroque parente gentili procreatus*; & qu'étant venu à Jérusalem, où il resta quelque tems, il voulut épouser la fille de *Gamaliel*; que dans ce dessein il se rendit prosélite juif, & se fit circoncire: mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colere le fit écrire contre la circoncision, le sabath & toute la loi

Cumque Hierosolimam accessisset, & ibidem aliquandiu mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, & eam ob rem proselytum factum, atque circumcisum esse, postea quod virginem eam non accepisset, succensuisse; & adversus circumcisionem ac sabbathum totamque legem scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *Pauvres*, étaient atta-

(39) *Hérésies* Liv. XXX. §. VI.

chés encor au sabath & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de JESUS-CHRIST, & de son observance du sabath; qu'ils étaient ennemis de *St. Paul;* qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques, & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

Aussi (40) *St. Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures; il les appelle *chiens* dans sa lettre aux Galates.

(41) *St. Jérôme* prétend qu'il était né à Giscala, bourg de Galilée, & non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen Romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen Romain ni à Tarsis, ni à Galgala; & que Tarsis ne fut colonie Romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les *Actes des apôtres* qui sont inspirés par le St. Esprit, & qui doivent l'emporter sur le témoignage de *St. Jérôme,* tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de *St. Pierre* & de *St. Paul.* Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *Actes* de *Ste. Thécle*, qui, bien que non canoniques, sont du premier siecle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était (disent ces actes) de petite taille, chauve, les cuisses tortues, la jambe grosse, le nez aquilin, les sourcils joints, plein de la grace du Seigneur.

Staturâ brevi, calvastrum, cruribus curvis, suro-

(40) 2de Epit. aux Corint. ch. XI. vs. 13. Ch. III. vs. 2.
(41) *St. Jérôme* épitre à *Philémon.*

ſum, naſo aquilino, ſuperciliis junctis, plenum gratiâ DEI.

Au reſte, ces *Actes* de *St. Paul* & de *Ste. Thécle* furent compoſés, ſelon *Tertullien*, par un Aſiatique diſciple de *Paul* lui-même, qui les mit d'abord ſous le nom de l'apôtre, & qui en fut repris & même dépoſé, c'eſt-à-dire exclus de l'aſſemblée; car la hiérarchie n'étant pas encor établie, il n'y avait pas de dépoſition proprement dite.

Quelle était la diſcipline ſous laquelle vivaient les apôtres & les premiers diſciples?

Il parait qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des eſſéniens, des récabites, des thérapeutes, des diſciples de *Jean*, & ſurtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

St. Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne ſa voix avec eux. *St. Paul* qui était encor moins apôtre choiſi du vivant de JESUS, non-ſeulement eſt égal à eux, mais il a une ſorte d'aſcendant; il tanſe rudement *St. Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun ſupérieur, quand ils ſont aſſemblés. Perſonne ne préſide, pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. *St. Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithete équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le ſurveillant des ames*. (42) Ce nom de *ſurveillant*, d'*évêque*, eſt donné enſuite indifféremment aux anciens, que nous appellons *prêtres*; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque diſtinctive de prééminence.

(42) Epit. Ire. chap. II.

Les anciens, ou vieillards, sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix, (43) pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept; ce qui constate évidemment des repas de communauté. Voyez l'article *Eglise*.

De jurisdiction, de puissance de commandement, de punition, on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *St. Pierre*; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans; pour ne l'avoir pas avoué; pour avoir corrompu par un petit mensonge la sainteté de leurs largesses; mais ce n'est pas *St. Pierre* qui les condamne. Il est vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah*; il la lui reproche; il lui dit: (44) *Vous avez menti au St. Esprit*, & *Ananiah* tombe mort. Ensuite *Saphira* vient, & *Pierre* au-lieu de l'avertir l'interroge; ce qui semble une action de juge. Il la fait tomber dans le piege en lui disant: *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ*; la femme répond comme son mari. Il est étonnant qu'en arrivant sur le lieu, elle n'ait pas su la mort de son époux, que personne ne l'en ait avertie, qu'elle n'ait pas vu dans l'assemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait causer, & sur-tout la crainte mortelle que la justice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il est étrange que cette femme n'ait pas rempli la maison de ses cris, & qu'on l'ait interrogée paisiblement comme dans un

(43) Actes ch. VI. vs. 2. (44) Actes ch. V.

tribunal sévere, où les huissiers contiennent tout le monde dans le silence. Il est encor plus étonnant que *St. Pierre* lui ait dit: *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre; ils vont t'y porter.* Et dans l'instant la sentence est exécutée. Rien ne ressemble plus à l'audience criminelle d'un juge despotique.

Mais il faut considérer que *St. Pierre* n'est ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du St. Esprit; que c'est à eux qu'*Ananiah* & sa femme ont menti; & que ce sont eux qui les punissent par une mort subite; que c'est même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui en donnant leurs biens à l'église, & qui en disant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chose pour des usages prophanes. Le judicieux *Dom Calmet* fait voir combien les peres & les commentateurs different sur le salut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché consistait dans une simple réticence, mais coupable.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les apôtres n'avaient aucune jurisdiction, aucune puissance, aucune autorité que celle de la persuasion, qui est la premiere de toutes, & sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient assemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Esprit. JESUS était leur véritable, leur seul supérieur; il leur avait dit: (45)

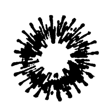
(45) St. Matthieu chap. XXIII.

N'appellez personne sur la terre, votre pere; car vous n'avez qu'un pere qui est dans le ciel. Ne desirez point qu'on vous appelle, maîtres; parce que vous n'avez qu'un seul maître, & que vous êtes tous freres; ni qu'on vous appelle, docteurs; car votre seul docteur est JESUS. Voyez *Eglise*.

Il n'y avait du tems des apôtres aucun rite, point de lithurgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples batisaient les cathécumenes; on leur souflait dans la bouche, pour y faire entrer l'Esprit-Saint avec le soufle, ainsi que (46) JESUS-CHRIST avait souflé sur les apôtres; ainsi qu'on soufle encor aujourd'hui en plusieurs églises dans la bouche d'un enfant, quand on lui administre le batême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se faisait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques devenues réprouvées, à des sociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du ciel, où il était assis à la droite de son pere.

Le tems amena des changemens nécessaires; l'église s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles loix.

(46) St. Jean chap. xx. vs. 22.



APPARENCE.

Toutes les apparences sont-elles trompeuses? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle? Tout est-il erreur? Vivons-nous dans un songe entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon, quand il est déjà dessous. Il n'est pas encore levé & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous semble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derriere lui. Elle n'est ni derriere, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue est si lisse, & si unie, n'est qu'un amas inégal d'aspérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé, dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau, & il en sort des exhalaisons continuelles, qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appellez *grand* est très petit pour un éléphant, & ce que vous appellez *petit* est un monde pour des insectes.

Le même mouvement, qui serait rapide pour une tortue, serait très lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui est impénétrable au fer de vos instrumens, est un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matiere, & de mille avenues d'une largeur prodigieuse,

qui conduisent à son centre, où logent des multitudes d'animaux, qui peuvent se croire les maîtres de l'univers.

Rien n'est ni comme il vous parait, ni à la place où vous croyez qu'il soit.

Plusieurs philosophes fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas, & qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient conclure tout aussi bien que toutes les apparences étant fausses, & la nature de l'ame étant inconnue comme la matiere, il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philosophes Chinois, que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du tems de *Moliere*. Le docteur *Marphurius* représente toute cette école, quand il enseigne à *Sganarelle*, qu'*il ne faut pas dire : je suis venu ; mais il me semble que je suis venu. Et il peut vous le sembler ; sans que la chose soit véritable.*

Mais à présent une scene de comédie n'est pas une raison, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux ; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échapent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent, ils s'y promenent comme dans un

vaſte pays. Et ceux, qui ſont ſur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur eſpece ſur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire ſur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne ſentez les choſes que de la maniere dont vous devez les ſentir.

Tout eſt proportionné. Les loix de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'eſt pas, & qui briſent une ligne droite, tiennent aux mêmes loix qui vous font paraître le ſoleil ſous un diametre de deux pieds, quoiqu'il ſoit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans ſa dimenſion véritable, il faudrait avoir un œil qui en raſſemblât les rayons ſous un angle auſſi grand que ſon diſque; ce qui eſt impoſſible. Vos ſens vous aſſiſtent donc beaucoup plus, qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le tems, la dureté, la moleſſe, les dimenſions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faibleſſe, les apparences, de quelque genre qu'elles ſoient, tout eſt rélatif. Et qui a fait ces rélations?



APPARITION.

CE n'eſt point du tout une choſe rare qu'une perſonne, vivement émue, voie ce qui n'eſt point. Une femme en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait le fait; on lui préſente l'habit du mort qu'on ſecoue devant elle; ſon imagination épouvantée lui fait voir ſon mari même; elle ſe jette à ſes pieds, & veut les embraſſer. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu ſon mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poiſſon, qu'on lui ſervait, celle de *Simmaque* qu'il avait aſſaſſiné, ou fait exécuter injuſtement; (c'eſt la même choſe.)

Charles IX, après la St. Barthelemi, voyait des morts & du ſang, non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin & ſa nourrice l'atteſterent. Des viſions fantaſtiques ſont très fréquentes dans les fievres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir, c'eſt voir en effet. Le phantome exiſte pour celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées feraient dans un tranſport preſque continuel, & il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſurtout dans cet état mitoyen, entre la veille & le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des ſons que perſonne

ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords sont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleversées. L'œil qui est ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'est qu'une très faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces causes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois sa divine influence. L'ancien & le nouveau Testament en sont d'assez évidens témoignages. La providence daigna employer ces apparitions, ces visions en faveur du peuple Juif, qui était alors son peuple chéri.

Il se peut que dans la suite des tems, quelques ames, pieuses à la vérité, mais trompées par leur enthousiasme, aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête homme, & surtout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition que *St. Théodore*, au commencement du quatrieme siecle, alla mettre le feu au temple d'Amasée, & le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même est si criminelle, dans laquelle plusieurs citoyens périrent, & qui exposait tous les chrétiens à une juste vengeance.

Que *Ste. Potamienne* ait apparu à *St. Basilide*,

DIEU peut l'avoir permis; il n'en a rien réſulté qui troublât l'état. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St. Victor*; mais que *St. Benoît* ait vu l'ame de *St Germain* de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de *St. Benoît* marcher ſur un tapis étendu depuis le ciel juſqu'au mont Caſſin, cela eſt plus difficile à croire.

On peut douter de même, ſans offenſer notre auguſte religion, que *St. Eucher* fut mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel*; & qu'un ſaint hermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet; car après tout, il ne ſerait pas aiſé d'expliquer nettement comment une ame marche ſur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il ſe peut très bien faire que des cervelles allumées aient eu de ſemblables viſions; on en a mille exemples de ſiecle en ſiecle. Il faut être bien éclairé pour diſtinguer, dans ce nombre prodigieux de viſions, celles qui viennent de DIEU même, & celles qui ſont produites par la ſeule imagination.

L'illuſtre *Boſſuet* rapporte, dans l'*Oraiſon funebre de la princeſſe Palatine*, deux viſions, qui agirent puiſſamment ſur cette princeſſe, & qui déterminerent toute la conduite de ſes dernieres années. Il faut croire ces viſions céleſtes, puiſqu'elles ſont regardées comme telles par le diſert & ſavant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la

théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypſe eſt couverte.

Il dit donc, que la princeſſe Palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne ſa ſœur (47), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageuſement ſes filles, étant heureuſe ſelon le monde, mais doutant malheureuſement des vérités de la religion catholique, fut rappellée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux viſions. La premiere fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit, qu'il n'avait aucune idée de la lumiere, & qu'il fallait en croire les autres ſur les choſes qu'on ne peut concevoir. La ſeconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fievre. Elle vit une poule qui courait après un de ſes pouſſins qu'un chien tenait dans ſa gueule. La princeſſe Palatine arrache le petit poulet au chien; une voix lui crie: rendez-lui ſon poulet; ſi vous le privez de ſon manger, il fera mauvaiſe garde. Non, s'écria la princeſſe; je ne le rendrai jamais.

Ce poulet, c'était l'ame d'*Anne de Gonzague* princeſſe Palatine; la poule était l'égliſe; le chien était le diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grace efficace.

Boſſuet prêchait cette oraiſon funebre aux religieuſes carmélites du fauxbourg St. Jaques à Paris, devant toute la maiſon de *Condé*; il leur dit ces paroles re-

(47) *Oraiſon funebre*, page 310 & ſuivantes, édition de 1749.

marquables: *Ecoutez, & prenez garde ſurtout de ne pas écouter avec mepris l'ordre des avertiſſemens divins, & la conduite de la grace.*

Les lecteurs doivent donc lire cette hiſtoire avec le même reſpect que les auditeurs l'écouterent. Ces effets extraordinaires de la providence, ſont comme les miracles des ſaints qu'on canoniſe. Ces miracles doivent être atteſtés par des témoins irréprochables. Eh! quel dépoſant plus légal pourions-nous avoir des apparitions & des viſions de la princeſſe Palatine, que celui qui employa ſa vie à diſtinguer toujours la vérité de l'apparence? Il combattit avec vigueur contre les religieuſes de Port-royal ſur le formulaire; contre *Paul Ferri* ſur le catéchiſme; contre le miniſtre *Claude* ſur les variations de l'égliſe; contre le docteur *Du Pin* ſur la Chine; contre le pere *Simon* ſur l'intelligence du texte ſacré; contre le cardinal *Sfondrate* ſur la prédeſtination; contre le pape ſur les droits de l'égliſe gallicane; contre l'archevêque de Cambrai ſur l'amour pur & déſintéreſſé. Il ne ſe laiſſait ſéduire ni par les noms, ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ſes adverſaires. Il a rapporté ce fait; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les ſecrets de la providence: mais défions-nous des écarts de l'imagination, que *Mallebranche* appellait, *la folle du logis.* Car les deux viſions accordées à la princeſſe Palatine, ne ſont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à *Ste Catherine* de Sienne; il l'épouſa; il lui donna un anneau. Cette appari-

tion myſtique eſt reſpectable, puiſqu'elle eſt atteſtée par *Raimond* de Capoue, général des dominicains, qui la confeſſait, & même par le pape *Urbain VI.* Mais elle eſt rejettée par le ſavant *Fleuri*, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique.* Et une fille qui ſe vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites-maiſons pour préſent de nôces.

L'apparition de la mere *Angélique* abbeſſe du Port royal, à ſœur *Dorothée*, eſt rapportée par un homme d'un très grand poids dans le parti qu'on nomme *Janſéniſte*, c'eſt le Sr. *Dufoſſé* auteur des mémoires de *Pontis.* La mere *Angélique* longtems après ſa mort, vint s'aſſeoir dans l'égliſe de Port-royal à ſon ancienne place, avec ſa croſſe à la main. Elle commanda qu'on fit venir ſœur *Dorothée*, à qui elle dit de terribles ſecrets. Mais le témoignage de ce *Dufoſſé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue, & du pape *Urbain VI*, leſquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu enſuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* ſur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il eſt convaincu de toutes les apparitions avérées par l'egliſe; mais il a quelques doutes ſur les autres juſqu'à ce qu'elles ſoient autentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les janſéniſtes & les moliniſtes ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Illiacos intra muros peccatur & extra.*

APROPOS, L'APROPOS.

L'Apropos est comme l'avenir, l'atour, l'ados & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en faisaient deux autrefois.

Si vous dites : à propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire ; alors ce sont deux mots, & *à* devient une préposition. Mais si vous dites : voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'est plus qu'un seul mot.

La Mothe à dit, dans une de ses odes :

> Le sage, le prompt apropos,
> Dieu qu'à tort oublia la fable.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

Arnaud de Bresse, *Jean* & *Jérôme* de Prague ne vinrent pas assez à-propos, ils furent tous trois brûlés ; les peuples n'étaient pas encor assez irrités ; l'invention de l'imprimerie n'avait point encor mis sous les yeux de tout le monde les abus dont on se plaignait. Mais quand les hommes commencerent à lire ; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux les réformateurs du seizieme siecle vinrent très *à-propos*, & réussirent.

Un des meilleurs *apropos*, dont l'histoire ait fait

mention, eſt celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'eſprit préſent n'aurait rien répondu au froid jeu-de-mot de l'évêque Italien: *Ce coq chante bien: iſte gallus benè cantat.* (48) Danez répondit par cette terrible réplique: *Plût à* DIEU *que Pierre ſe repentît au chant du coq!*

La plupart des recueils de bons mots ſont remplis de réponſes très-froides. Celle du marquis *Mafei*, ambaſſadeur de Sicile auprès du pape *Clement XI*, n'eſt ni froide, ni injurieuſe, ni piquante, mais c'eſt un bel apropos. Le pape ſe plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les égliſes de Sicile qu'il avait interdites: *Pleurez, ſaint pere*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une choſe dite hors de propos: un *expropoſito.* Ce mot manque à notre langue.

C'eſt une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles: Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos. Ce défaut ſe trouve dans beaucoup de nos tragédies, ou les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fauſſes dans l'endroit où elles ſont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des états. On a déja dit, que *Cromwell*, ſous *Elizabeth*, ou ſous *Charles II*; le cardinal de *Retz*, quand *Louïs XIV* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très ordinaires.

(48) Les dames, qui pouront lire ce morceau, ſauront que *Gallus* ſignifie *Gaulois* & *Coq.*

César, né du tems de *Scipion l'Africain*, n'aurait pas ſubjugué la république Romaine; & ſi *Mahomet* revenait aujourd'hui, il ſerait tout au plus cherif de la Mecque. Mais ſi *Archimede* & *Virgile* renaisſaient, l'un ſerait encor le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poëte de ſon pays.

ARABES,

ET PAR OCCASION DU LIVRE DE JOB.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il eſt à preſumer qu'il n'en ſera pas plus inſtruit que de celles de l'Auvergne & du Limouſin. Il eſt pourtant certain, que les Arabes étaient quelque choſe longtems avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes diſent, que *Moïſe* épouſa une fille Arabe, & ſon beau pere *Jethro* paraît un homme de fort bon ſens.

Mecka, ou la Mecque paſſe, & non ſans vraiſemblance, pour une des plus anciennes villes du monde; & ce qui prouve ſon ancienneté; c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une autre cauſe que la ſuperſtition ſeule ait fait bâtir une ville en cet endroit; elle eſt dans un déſert de ſable, l'eau y eſt ſaumache, on y meurt de faim & de ſoif. Le pays, à quelques milles vers l'orient, eſt le plus délicieux de la terre, le plus arroſé, le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il ſuffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophête qui aura débité ſes rêveries pour faire de la Mecque un

lieu facré, & le rendez-vous des nations voisines, C'est ainsi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des sables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du désert de Jérusalem jusqu'à Aden ou Eden, vers le quinzieme degré, en tirant droit du nord-est au sud-est. C'est un pays immense, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il est très vraisemblable que ses déserts de sable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ses golphes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble déposer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cent peuples depuis l'Inde jusqu'à la Garonne; & ayant ensuite perdu leurs conquêtes, ils se sont retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni asservis, ni mélangés, ils est plus que probable qu'ils ont conservé leurs mœurs & leur langage; aussi l'arabe est-il comme la langue-mere de toute l'Asie jusqu'à l'Inde, & jusqu'au pays habité par les Scythes. Leur génie n'a point changé, ils font encor des *mille & une nuit*, comme ils en faisaient du tems qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traversait la mer rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans, qui arrêtait le soleil & la lune; qui faisait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en serpent, quand il voulait.

Une nation ainsi isolée, & dont le sang est sans mélange, ne peut changer de caractere. Les Arabes qui habitent les déserts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poësie & l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'Alcoran*, que lorsqu'ils avaient un bon poëte dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grace de lui donner un poëte.

Les tribus s'assemblaient tous les ans par représentans dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à-peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades, & cette coutume dura jusqu'à *Mahomet*. De son tems chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid fils de *Rabia*, passait pour *l'Homere* des Mecquois; mais ayant vu le second chapitre de l'Alcoran que *Mahomet* avait affiché il se jetta à ses genoux, & lui dit: *O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem, vous êtes un plus grand poëte que moi, vous êtes sans doute le prophête de* DIEU.

Autant les Arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Trogaïd*, il est rapporté qu'un jour dans la cour du temple de la Mecque trois Arabes disputaient sur la générosité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la

préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallab* fils de *Giafar* oncle de *Mahomet*, les autres pour *Kaïs* fils de *Saad*, & d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad*, pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui, & lui dit; Fils de l'oncle de *Mahomet*, je suis en voyage & je manque de tout. *Abdallah* était monté sur son chameau chargé d'or & de soie, & en descendit au plus vîte, lui donna son chameau & s'en retourna à pied dans sa maison.

Le second alla s'adresser à son ami *Kaïs* fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encor, un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il desire. Le voyageur répond, qu'il est l'ami de *Kaïs* & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit: je ne veux pas éveiller mon maître; mais voilà sept mille pieces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison; prenez encor un chameau dans l'écurie avec un esclave, je crois que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque *Kaïs* fut éveillé, il gronda beaucoup le domestique de n'avoir pas donné davantage.

Le troisieme alla trouver l'ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle, & il sortait de sa maison appuyé sur deux esclaves pour aller prier DIEU au temple de la Mecque; dès qu'il eut enten-

du la voix de l'ami, il lui dit: je n'ai de bien que mes deux esclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre; j'irai au temple comme je pourai avec mon bâton.

Les trois disputeurs étant revenus à l'assemblée, raconterent fidélement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallah* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As; mais la préférence fut pour *Arabad*.

Ler Arabes ont plusieurs contes de cette espece. Nos nations occidentales n'en ont point; nos romans ne sont pas dans ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Gusman* d'*Alfarache*, *Gilblas*, &c.

Il est clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus savans dans les langues orientales pensent que le livre de *Job*, qui est de la plus haute antiquité, fut composé par un Arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'est que le traducteur Hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la piece, ne peut avoir été un Hébreu: car il dit, dans le quarante-deuxieme chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils & à ses filles: ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très vraisemblable que si ce livre avait été composé après le tems où l'on place l'époque de *Moïse*, l'auteur qui parle de tant de choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quel-

qu'un des étonnans prodiges opérés par *Moïse*, & connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, & lui demande la permission d'affliger *Job*; on ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque, c'était un mot caldéen. Nouvelle preuve que l'auteur Arabe était voisin de la Caldée.

On a cru qu'il pouvait être Juif, parce qu'au douzieme chapitre le traducteur Hébreu a mis *Jehova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Schadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de *Jehova* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines?

Une preuve plus forte encore & à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connaissance de l'astronomie qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (49) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hiades* & même de celles *du midi qui sont cachées*. Or les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphere, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'astronomie; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science ainsi que les Caldéens.

Il parait donc très bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un Juif, & est antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Joseph* sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu. C'est incontestablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'est pas tout; on y puise des connaissances

(49) Chapitre ix. vs. 9.

des usages de l'ancien monde, & sur-tout de l'Arabie. (50) Il y est question du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les tems, & dont les Juifs n'entendirent seulement pas parler.

(51) On y voit que l'art d'écrire était très cultivé, & qu'on faisait déja de gros livres.

On ne peut dissimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il est, manque à toutes les regles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame, & la résurrection des corps, quand il dit : *Je sais que* DIEU *qui est vivant aura pitié de moi, que je me releverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai* DIEU *dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à présent, persécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je serai puissant à mon tour, craignez mon épée, craignez que je ne me venge, sachez qu'il y a une justice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre chose, que l'espérance de la guérison ? L'immortalité de l'ame, & la résurrection des corps au dernier jour, sont des vérités si indubitablement annoncées dans le nouveau Testament, si clairement prouvées par les peres & par les conciles, qu'il n'est pas besoin d'en attribuer la premiere connaissance à un Arabe. Ces grands mystères ne sont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu ; comment le seraient-ils dans ce seul verset de *Job*, & encor d'une maniere si obscure ? *Calmet* n'a pas plus de raison de voir l'immortalité de l'ame & la résurrection dans

(50) Chap. XXVIII, vs. 16, &c. (51) Chap. XXXI.



les difcours de *Job*, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il eft attaqué. Ni la logique, ni la phyfique ne font d'accord avec ce commentateur.

Au refte, ce livre allégorique de *Job* étant manifeftement arabe, il eft permis de dire, qu'il n'y a ni méthode, ni jufteffe, ni précifion, Mais c'eft peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits au-deçà de l'Euphrate.

ARANDA.

DROITS ROYAUX, JURISPRUDENCE, INQUISITION.

QUoique les noms propres ne foient pas l'objet de nos queftions encyclopédiques, notre fociété littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, préfident du confeil fuprême en Efpagne, & capitaine-général de la Caftille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquifition.

Il était bien jufte qu'un Efpagnol délivrât la terre de ce monftre, puifqu'un Efpagnol l'avait fait naître. Ce fut un faint, à la vérité, ce fut *St. Dominique l'encuiraffé*, qui étant illuminé d'enhaut, & croyant fermement que l'églife catholique, apoftolique & romaine, ne pouvait fe foutenir que par des moines & des boureaux, jetta les fondemens de l'inquifition au treizieme fiecle, & lui foumit les rois, les mi-

niftres,

niſtres, & les magiſtrats: mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme eſt plus qu'un ſaint dans les choſes purement civiles, & qui concernent directement la majeſté des couronnes, la dignité du conſeil des rois, les droits de la magiſtrature, la ſureté des citoyens.

La conſcience, le for intérieur (comme l'appelle l'univerſité de Salamanque) eſt d'une autre eſpece; elle n'a rien de commun avec les loix de l'état. Les inquiſiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples; & les miniſtres, les magiſtrats établis par les rois ſur les peuples, doivent juger.

Un ſoldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre au commencement de l'année 1770, & le St. Office ayant prétendu que c'était à lui ſeul qu'il appartenait de juger ce ſoldat, le roi d'Eſpagne a décidé que cette cauſe devait uniquement reſſortir au tribunal du comte d'*Aranda* capitaine-général, par un arrêt ſolemnel du 5 Février de la même année.

L'arrêt porte, que le très révérend archevêque de Pharſale, (ville qui appartient aux Turcs) inquiſiteur-général des Eſpagnols, doit obſerver les loix du royaume, reſpecter les juriſdictions royales, ſe tenir dans ſes bornes, & ne ſe point mêler d'empriſonner les ſujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois; *Hercule* ne put nétoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Eſpagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans; c'était grand dommage de voir de ſi beaux chevaux, ſi

fiers, ſi légers, ſi courageux, ſi brillans, n'avoir pour palfreniers que des moines qui leur appeſantiſſaient la bouche par un vilain mords, & qui les faiſaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda* qui eſt un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie Eſpagnole ſur un autre pied; & les écuries d'*Augias* ſeront bientôt de la plus grande propreté.

Nous ſaiſiſſons cette occaſion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquiſition, parce qu'il eſt d'uſage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naiſſance & de leurs dignités.

Nous commençons par cette patente curieuſe donnée par *St. Dominique.*

„ Moi, (52) frere *Dominique*, je réconcilie à
„ l'égliſe le nommé *Roger* porteur des patentes,
„ à condition qu'il ſe fera fouetter par un prêtre
„ trois dimanches conſécutifs, depuis l'entrée de
„ la ville juſqu'à la porte de l'égliſe; qu'il fera
„ maigre toute ſa vie, qu'il jeûnera trois carêmes
„ dans l'année; qu'il ne boira jamais de vin, qu'il
„ portera le *ſan-benito* avec des croix; qu'il récitera
„ le breviaire tous les jours, dix pater dans la
„ journée, & vingt à l'heure de minuit; qu'il gar-
„ dera déſormais la continence, & qu'il ſe préſen-
„ tera tous les mois au curé de ſa paroiſſe, ſous pei-

(52) Ce témoignage de la toute puiſſance de *St. Dominique* ſe trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Eſpagne. Elle eſt citée dans le *Manuel de l'inquiſition*, ouvrage d'un théologien Français qui eſt d'une autre eſpece. Il écrit à la maniere de *Paſcal.*

„ ne d'être traité comme hérétique, parjure & im-
„ pénitent."

Il faudrait favoir fi ce n'eft pas un autre faint du même nom qui donna cette patente. Il faudrait diligemment rechercher fi du tems de *St. Dominique* on faifait porter le *fan-benito* aux pécheurs, & fi ce *fan-benito* n'était pas une chemife bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retirés au milieu des neiges au pied du mont Crapak, qui fépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliotheque médiocre.

La difette de livres dont nous gémiffons vers ce mont Crapak où nous fommes, nous empêche auffi d'examiner fi *St. Dominique* affifta en qualité d'inquifiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire; & fi le titre d'*encuiraffé* lui fut donné auffi bien qu'à l'hermite *Dominique*; je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

Quoique *Dominique* foit le véritable fondateur de l'inquifition, cependant *Louis de Paramo* l'un des plus refpectables écrivains & des plus brillantes lumieres du St. Office, rapporte au titre fecond de fon fecond livre, que DIEU fut le premier inftituteur du St. Office, & qu'il exerça le pouvoir des freres prêcheurs contre *Adam*. D'abord *Adam* eft cité au tribunal, *Adam ubi es?* & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de DIEU nulle.

Les habits de peau que DIEU fit à *Adam* & à *Eve*

furent le modele du *san-benito* que le St. Office fait porter aux hérétiques. Il est vrai que par cet argument on prouve que DIEU fut le premier tailleur; mais il n'est pas moins évident qu'il fut le premier inquisiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il possédait dans le paradis terrestre, c'est de-là que le St. Office confisque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodome furent brûlés comme hérétiques, parce que la sodomie est une hérésie formelle. De-là il passe à l'*Histoire des Juifs*; il y trouve partout le St. Office.

JESUS-CHRIST est le premier inquisiteur de la nouvelle loi; les papes furent inquisiteurs de droit divin, & enfin ils communiquerent leur puissance à *St. Dominique*.

Il fait ensuite le dénombrement de tous ceux que l'inquisition à mis à mort, & il en trouve beaucoup au-de là de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque & le privilege du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs si extravagantes à la fois & si abominables; mais alors rien ne paroissait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes ressemblent à *Louis de Paramo* quand ils sont fanatiques.

Ce *Paramo* était un homme simple, très exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, & supputant avec scrupule le nombre des victimes humai-

nes que le St. Office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établissement de l'inquisition en Portugal, & il est parfaitement d'accord avec quatre autres historiens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

ETABLISSEMENT CURIEUX DE L'INQUISITION EN PORTUGAL.

Il y avait longtems que le pape *Boniface IX*, au commencement du quinzieme siecle, avoit délégué des freres prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville brûler les hérétiques, les musulmans & les Juifs; mais ils étaient ambulans, & les rois mêmes se plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le pape *Clément VII* voulut leur donner un établissement fixe en Portugal comme ils en avaient en Arragon & en Castille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome & celle de Lisbonne, les esprits s'aigrirent, l'inquisition en souffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un légat du pape, qui était venu, disait-il, pour établir la sainte inquisition sur des fondemens inébranlables. Il apporte au roi *Jean III* des lettres du pape *Paul III*. Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux officiers de la cour; ses patentes de légat étaient duement scellées & signées; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand inquisiteur & tous les juges du St. Office. C'était un fourbe nommé *Sayedra*

qui ſavait contrefaire toutes les écritures, fabriquer & appliquer de faux ſceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome & s'y était perfectionné à Séville dont il arrivait avec deux autres fripons. Son train était magnifique, il était composé de plus de cent vingt domeſtiques. Pour ſubvenir à cette énorme dépenſe, lui & ſes deux confidens emprunterent à Séville des ſommes immenſes au nom de la chambre apoſtolique de Rome; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouiſſant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat *à latere* ſans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fiérement que dans une choſe auſſi preſſante que l'établiſſement fixe de l'inquiſition, ſa ſainteté ne pouvait ſouffrir les délais, & que le roi était aſſez honoré que le premier courier qui lui en apportait la nouvelle fût un légat du ſaint pere. Le roi n'oſa répliquer. Le légat dès le jour même établit un grand-inquiſiteur, envoya partout recueillir des décimes; & avant que la cour pût avoir des réponſes de Rome, il avait déjà fait brûler deux cents perſonnes, & recueilli plus de deux cents mille écus.

Cependant le marquis de *Villanova*, ſeigneur Eſpagnol de qui le légat avait emprunté à Séville une ſomme très conſidérable ſur de faux billets, jugea à propos de ſe payer par ſes mains, au-lieu d'aller ſe compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le légat faiſait alors ſa tournée ſur les frontieres de l'Eſpagne. Il y marche avec cinquante hommes armés, l'enleve & le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne, le confeil de Madrid condamna le légat *Savedra* au fouet & à dix ans de galeres; mais ce qu'il y eut d'admirable, c'eft que le pape *Paul IV* confirma depuis tout ce qu'avait établi ce fripon; il rectifia par la plénitude de fa puiffance divine toutes les petites irrégularités des procédures, & rendit facré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne fe fervir.

Voilà comme l'inquifition devint fédentaire à Lisbonne, & tout le royaume admira la providence.

Au refte on connait affez toutes les procédures de ce tribunal; on fait combien elles étaient oppofées à la fauffe équité & à l'aveugle raifon de tous les autres tribunaux de l'univers. On était emprifonné fur la fimple dénonciation des perfonnes les plus infames, un fils pouvait dénoncer fon pere, une femme fon mari; on n'était jamais confronté avec fes accufateurs, les biens étaient confifqués au profit des juges. C'eft ainfi du moins que l'inquifition s'eft conduite jufqu'à nos jours; il y a là quelque chofe de divin: car il eft incompréhenfible que les hommes aient fouffert ce joug patiemment. (53)

Béniffons le comte d'*Aranda*.

(53) Confultez, fi vous voulez, fur la jurifprudence de l'inquifition le révérend pere *Yvonet*, le docteur *Chucalon*, & furtout le magifter *Grillandus*, beau nom pour un inquifiteur.

Et vous, rois de l'Europe, princes fouverains, républiques, fouvenez-vous à jamais que les moines inquifiteurs fe font intitulés *inquifiteurs par la grace de DIEU!*

ARARAT.

MOntagne d'Arménie, ſur laquelle s'arrêta l'arche. On a longtems agité la queſtion ſur l'univerſalité du déluge, s'il inonda toute la terre ſans exception, ou ſeulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agiſſait que des peuplades, qui exiſtaient alors, ſe ſont fondés ſur l'inutilité de noyer des terres non peuplées; & cette raiſon a paru aſſez plauſible. Nous nous en tenons au texte de l'Ecriture, ſans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Béroſe*, ancien auteur Caldéen, dont on retrouve des fragmens conſervés par *Abidene*, cités dans *Euſebe*, & rapportés mot-à-mot par *George* le ſincelle.

On voit par ces fragmens, que les Orientaux, qui bordent le Pont-Euxin, faiſaient anciennement de l'Arménie la demeure des Dieux. Et c'eſt en quoi les Grecs les imiterent. Ils placerent les Dieux ſur le mont Olympe. Les hommes tranſportent toujours les choſes humaines aux choſes divines. Les princes bâtiſſaient leurs citadelles ſur des montagnes: donc les Dieux y avaient auſſi leurs demeures: elles devenaient donc ſacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le ſommet du mont Ararat: donc les Dieux ſe cachaient dans ces brouillards; & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau tems.

Un Dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre*, dixieme roi de la Caldée, suivant la supputation d'*Africain*, d'*Abidene*, & d'*Apollodore*. Ce Dieu lui dit: *Le quinze du mois d'Oesi le genre humain sera détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du soleil, afin que la mémoire des choses ne se perde pas. Bâtissez un vaisseau; entrez-y avec vos parens & vos amis; faites-y entrer des oiseaux, des quadrupedes; mettez-y des provisions; & quand on vous demandera, où voulez-vous aller avec votre vaisseau? répondez: vers les Dieux, pour les prier de favoriser le genre-humain.*

Xixutre bâtit son vaisseau, qui était large de deux stades, & long de cinq; c'est-à-dire, que sa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques, & sa longueur de six cents vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, *Xixutre* lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant: il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie; & on ne le vit plus; les Dieux l'enleverent.

Dans cette fable, il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de

Caldée courut réparer le désordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des *Rabelais* sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appellait d'un nom qui répond à celui d'*Arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivieres.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai? Celle que les moines Arméniens appellent aujourd'hui *Ararat*, était, selon eux, une des bornes du paradis terrestre; paradis dont il reste peu de traces. C'est un amas de rochers, & de précipices couverts d'une neige éternelle. Tournefort y alla chercher des plantes par ordre de Louis XIV; il dit, *que tous les environs en sont horribles, & la montagne encore plus; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur & toutes crystalisées; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.*

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un hermite affligé d'une descente. *Son hermitage*, dit-il, (54) *était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours; & chaque jour nous faisions cinq lieuës.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieuës. Du tems de la guerre des géans,

(54) *Voyage de Jean Struis*, in-4to. page 208.

en mettant quelques Ararats l'un ſur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. *Jean Struis* aſſure encore que l'hermite, qu'il guérit, lui fit préſent d'une croix faite du bois de l'arche de Noé. *Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'Arbre à pain croit dans les iſles Philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croit dans l'Inde. Ces deux arbres ſeuls, s'ils pouvaient ſe multiplier dans les autres climats, ſerviraient à nourrir & à déſaltérer le genre-humain.

L'arbre à pain eſt plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles ſont noires, le fruit eſt jaune, & de la dimenſion de la plus groſſe pomme de calleville; ſon écorce eſt épaiſſe & dure, le dedans eſt une eſpece de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits-pains au lait; mais il faut le manger frais; il ne ſe garde que vingt-quatre heures, après quoi il ſe ſeche, s'aigrit, & devient déſagréable; mais en récompenſe ces arbres en ſont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture; il ſont tous grands, robuſtes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une ſanté vigoureuſe, telle que la doit procurer l'uſage unique d'un aliment ſalubre; & c'eſt à des Negres que la nature a fait ce préſent.

Le voyageur *Dampier* fut le premier qui en parla. Il reste encor quelques officiers qui ont mangé de ce pain, quand l'amiral *Anson* y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre à caffé, il pourait tenir lieu en grande partie à l'invention de *Triptolême*, qui coûte tant de soins & tant de peines multipliées. Il faut travailler une année entiere, avant que le bled puisse être changé en pain; & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le bled n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la cassave nourissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entieres où les paysans ne mangent que du pain de chataignes, plus nourissant & d'un meilleur goût que ceux de seigle ou d'orge, dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange, fournissent un ris, dont la culture est beaucoup plus aisée que celle du froment, & qui le fait négliger. Le bled est absolument inconnu dans l'espace de quinze cents lieues sur les côtes de la mer glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous sommes accoutumés, est parmi nous si précieuse, que la crainte seule de la voir manquer cause des séditions chez les peuples les plus soumis. Le commerce du bled est partout un des grands objets

du gouvernement; c'eſt une partie de notre être; & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée eſſentielle.

Les amidonniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens, & de nos femmes.

Le Dictionnaire encyclopédique remarque avec très grande raiſon, que le pain-béni, dont on ne mange preſque point, & dont la plus grande partie eſt perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainſi, de ce ſeul article, l'Angleterre eſt au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

ARBRE A SUIF.

On nomme dans l'Amérique *chandel-berri-trée*, ou *bai-berri-trée*, ou *l'arbre à ſuif* une eſpece de bruyere, dont la baie donne une graiſſe propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il parait qu'elle ſe plaît ſur les rivages maritimes. Cet arbuſte eſt couvert de baies d'où ſemble ſuinter une ſubſtance blanche & farineuſe, on les cueille à la fin de l'automne lorſqu'elles ſont meures; on les jette dans une chaudiere qu'on remplit d'eau bouillante; la graiſſe ſe fond & s'éleve au-deſſus de l'eau: on met dans un vaſe à part cette graiſſe réfroidie, qui reſſemble à du ſuif ou à de la cire; ſa couleur eſt communément d'un verd ſale. On la purifie, &

alors elle devient d'un aſſez beau verd. Ce ſuif eſt plus cher que le ſuif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle ſouvent avec du ſuif commun; alors elles ne ſont pas ſi ſujettes à couler. Les pauvres ſe ſervent volontiers de ce ſuif végétal, qu'ils recueillent eux-mêmes, au-lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait auſſi du ſavon, & des ſavonettes d'une odeur aſſez agréable.

Les médecins & les chirurgiens en font uſage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce ſuif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'eſpoir d'en débiter beaucoup pour des cierges: mais les prêtres refuſerent de s'en ſervir.

Dans la Caroline on en a fait auſſi une ſorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuſte comme un remede contre les fluxions des gencives, remede uſité chez les ſauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il eſt aſſez connu. Que de plantes utiles à tout le genre-humain la nature a prodigué aux Indes orientales & occidentales! le quinquina ſeul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont ſervi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

(Cet article eſt de Mr. *Durey.*)



A R C.

Jeanne d'Arc dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable hiſtoire de *Jeanne d'Arc* ſurnommée *la Pucelle.* Les particularités de ſon avanture ſont très peu connues & pouront faire plaiſir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inspirée. Ni *Robert Gagain*. ni *Paul Emile*, ni *Polidore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Maſſon*, ni même *Mariana*, ne diſent qu'elle était envoyée de Dieu; & quand *Mariana* le jéſuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en impoſerait pas.

Mézerai conte, *que le prince de la milice céleſte lui apparut*; j'en ſuis fâché pour *Mezerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleſte.

La plupart de nos hiſtoriens qui ſe copient tous les uns les autres, ſuppoſent que la *pucelle* fit des prédictions & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chaſſera les Anglois hors du royaume*, & ils y étaient encor cinq ans après ſa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & aſſurément elle ne ſavait ni lire, ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une ſervante d'hôtellerie

dans le Barrois; & ſon procès porte qu'elle ne ſavait pas ſigner ſon nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lys d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'égliſe de Ste. Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été priſe par les Anglais, en dépit de ſes prédictions & de ſes miracles, ſoutint d'abord dans ſon interrogatoire que *Ste. Catherine*, & *Ste. Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ſes converſations avec le prince de la milice céleſte. Apparemment que ces deux ſaintes aimaient plus à parler que *St Michel.* Ses juges la crurent ſorciere, & elle ſe crut inſpirée; & c'eſt là le cas de dire,

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employoient le merveilleux pour encourager les ſoldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'eſt que *Saintrailles* avait ſon berger, comme le comte de *Dunois* avait ſa bergere. Ce berger faiſait ſes prédictions d'un côté, tandis que la bergere les faiſait de l'autre.

Mais malheureuſement la prophéteſſe du comte de *Dunois* fut priſe au ſiege de Compiegne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophête de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais

Anglais qui dédaignent les superstitions, & qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà ce me semble ce que les historiens auraient dû observer, & ce qu'ils ont négligé.

La *pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, & de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendique la *pucelle* comme une sorciere arrêtée sur les limites de sa métropole. Il veut la juger en qualité de sorciere. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. *Jeanne* avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon: & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, & encor moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine, & une guerriere à la solde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait?) un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé frere *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frere *Martin* réclama la prisonniere comme *sentant l'hérésie, odorantem heresim.* Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office, & de l'autorité à lui commise par le St. Siege, de livrer* Jeanne *à la sainte inquisition.*

La Sorbonne se hâta de seconder frere *Martin*: elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxem-*

bourg: „ Vous avez employé votre noble puiſſance
„ à appréhender icelle femme qui ſe dit *la pucelle*,
„ au moyen de laquelle l'honneur de DIEU a été
„ ſans meſure offenſé, la foi exceſſivement bleſſée,
„ & l'égliſe trop fort déshonorée; car par ſon occa-
„ ſion idolatrie, erreurs, mauvaiſe doctrine & au-
„ tres maux ineſtimables ſe ſont enſuivis en ce
„ royaume.... mais peu de choſe ferait avoir fait
„ telle prinſe, ſi ne s'enſuivait ce qu'il appartient
„ pour ſatisfaire l'offenſe par elle perpétrée contre
„ notre doux créateur & ſa foi, & ſa ſainte égliſe,
„ avec ſes autres méfaits innumérables.... & ſi,
„ ſerait intolérable offenſe contre la majeſté divine
„ s'il arrivait qu'icelle femme fût délivrée." (55)

Enfin la *pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on appellait l'indigne évêque, l'indigne Français & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedfort* les paya. La Sorbonne, l'évêque & frere *Martin*, préſenterent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort* régent de France: *En l'honneur de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *pour qu'icelle* Jeanne *fût briévement miſe ès mains de la juſtice de l'égliſe.* Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *beſoigner* dans la ville. (C'eſt le terme dont on ſe ſervit.) Il choiſit pour ſes aſſeſſeurs neuf docteurs de Sorbonne avec trente-cinq autres aſſiſtans, abbés ou

(55) C'eſt une traduction du latin de la Sorbonne, faite longtems après.

moines. Le vicaire de l'inquiſition, *Martin*, préſidait avec *Cauchon*; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la ſeconde place.

Jeanne ſubit quatorze interrogatoires; ils ſont ſinguliers. Elle dit qu'elle a vu *Ste. Catherine* & *Ste. Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupere* lui demande, à quoi elle à reconnu les deux ſaintes? elle répond que c'eſt à leur maniere de faire la révérence. Beaupere lui demande ſi elles ſont bien jaſeuſes? Allez, dit-elle, le voir ſur le régiſtre. Beaupere lui demande ſi quand elle a vu *St. Michel* il était tout nud? elle répond, Penſez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux obſerveront ici ſoigneuſement, que *Jeanne* avait été longtems dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui faiſait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de ſuite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'uſage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers faiſaient dire trois meſſes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'eſt ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

(56) Les faiſeuſes de miracles compagnes de *Jeanne*, & ſoumiſes à frere *Richard*, ſe nommaient *Pierrone* & *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaiſſait à elle en humanité comme ami

(56) Mémoires pour ſervir à l'*Hiſtoire de France & de Bourgogne*, tom. Ier.

fait à ami, DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil dessous, &c.

Voilà jusqu'à présent, le ridicule; voici l'horrible.

Un de ses juges, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas l'Oiseleur*, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derriere un morceau de serge deux prêtres qui transcrivent la confession de *Jeanne d'Arc*. Ainsi les juges employerent le sacrilege pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très grands services au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres Français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On sait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle absurde barbarie on prétexta cette prétendue transgression pour la condamner aux flammes, comme si c'était dans une fille guerriere un crime digne du feu, de mettre une culotte au-lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables, appeller aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos historiens, plus amateurs des prétendus embellissemens de l'histoire que de la vérité, disent que *Jeanne* alla au supplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du tems, & comme l'avoue l'historien *Villaret*, elle

reçut ſon arrêt avec des cris & avec des larmes, faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, & peut-être au nôtre, & très compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut-être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échaffaut.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la *pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la rélation que nous avons encore, d'une avanturiere qui prit le nom de la *pucelle*, trompa les freres de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette impoſture épouſa en Lorraine un gentilhomme de la maiſon des *Armoiſes*. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la *pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait ſubſtitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

ARDEUR.

LE dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine, & de l'ardeur d'un cheval, il parait expédient de citer auſſi d'autres ardeurs; celle du feu, celle de l'amour. Nos poëtes Français, Italiens, Eſpagnols, parlent beucoup des ardeurs des amants: l'opéra n'a preſque jamais été ſans ardeurs

parfaites. Elles ſont moins *parfaites* dans les tragédies, mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit, qu'ardeur en général ſignifie une *paſſion amoureuſe.* Il cite pour exemple ce vers:

C'eſt de tes jeunes yeux que mon ardeur eſt née.

& on ne pouvait guere en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire eſt fécond en citations de vers déteſtables. Il tire tous ſes exemples de je ne ſais quel nouveau choix de vers, parmi leſquels il ſerait très difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de *Corneille:*

Une premiere ardeur eſt toujours la plus forte;
Le temps ne l'éteint point, la mort ſeule l'emporte.

& celui-ci de *Racine:*

Rien ne peut modérer mes ardeurs inſenſées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemples du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate:*

J'ai ſu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie,
Ah! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années!

C'eſt ainſi qu'on peut donner une nouvelle éner-

gie, à une expreffion ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encor à cela les *allarmes* ou les *charmes* qui leur coûtent tant de *larmes*, & qui, lorfque toutes ces platitudes font arrangées en douze fillabes croient avoir fait des vers, & qui après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oifeux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pieces de théâtre, parmi lefquelles on n'en trouve pas une feule qu'on puiffe lire.

ARGENT.

MOt dont on fe fert pour exprimer de l'or. Monfieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or? Monfieur, je le voudrais de tout mon cœur; mais je n'ai point d'argent; je ne fuis pas en argent comptant: l'Italien vous dirait, *Signore non ho di danari.* Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jaques*, Me feras-tu bonne chere? Oui; fi vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel eft le pays de l'Europe le plus riche en argent? on entend par-là quel eft le peuple qui poffede le plus de métaux repréfentatifs des objets de commerce. On demande par la même raifon quel eft le plus pauvre? &

alors trente nations ſe préſentent à l'envi; le Veſtphalien, le Limouſin, le Baſque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Griſon, l'Iſtrien, l'Ecoſſais & l'Irlandais du nord, le Suiſſe d'un petit canton, & ſurtout le ſujet du pape.

Pour déviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Eſpagne, & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizieme, quatorzieme, & quinzieme ſiecles, c'était la province de la daterie qui avait ſans contredit le plus d'argent comptant; auſſi faiſait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela?* diſait-on à un marchand. Il répondait, *autant que les gens ſont ſots.*

Toute l'Europe envoyait alors ſon argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénieres ou non plénieres, des diſpenſes, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas aſſez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela; mais ils faiſaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre & de la canelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toſcans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient ſi pauvres en argent comptant, que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la ducheſſe de Savoie, & de les mettre en gage, pour aller conquérir Naples

qu'il perdit bientôt: les Vénitiens ſoudoyerent des armées plus fortes que la ſienne. Un noble Vénitien avait plus d'or dans ſon coffre & plus de vaiſſelle d'argent ſur ſa table, que l'empereur *Maximilien* ſurnommé *Pochi danari*.

Les choſes changerent quand les Portugais allerent trafiquer aux Indes, en conquérans, & que les Eſpagnols eurent ſubjugué le Méxique & le Pérou avec ſix ou ſept cents hommes. On ſait qu'alors le commerce de Veniſe, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II* maître de l'Eſpagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieuës de côtes dans l'Aſie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le ſeul riche, & par conſéquent le ſeul puiſſant en Europe. Les eſpions qu'il avait gagnés en France, baiſaient à genoux les doublons catholiques; & le petit nombre d'angélots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Aſie lui valurent à-peu-près dix millions de ducats de revenus. Il eût en effet acheté l'Europe avec ſon argent, ſans le fer de *Henri IV* & les flottes de la reine *Eliſabeth*.

Le Dictionnaire enciclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Eſprit des loix*, dans lequel il eſt dit: „ J'ai „ oui déplorer pluſieurs fois l'aveuglement du con- „ ſeil de *François I*, qui rebuta *Chriſtophe Colomb* „ qui lui propoſait les Indes; en vérité, en vérité, „ on fit, peut-être par imprudence, une choſe „ bien ſage."

Nous voyons par l'énorme puiſſance de *Philippe*,

que le conseil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né, quand on prétend qu'il refusa les offres de *Christophe Colomb*; ce Génois aborda en Amérique en 1492, & *François I* nâquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV*, & de la reine *Elizabeth*, avec celui de *Philippe II*; le subside ordinaire d'*Elizabeth* n'était que de cent mille livres sterling: &, avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de *Philippe II*. Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* se montait à la vérité à trente millions de livres de son tems; cette somme était à la seule somme que *Philippe II* retirait des Indes, comme trois à dix; mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III* très prodigue, très volé, & par conséquent très pauvre: il se trouve que *Philippe II* était d'un seul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV*, ce n'est pas la peine de comparer ses trésors avec ceux de *Philippe II*. Jusqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de son épée, & il vécut en chevalier errant jusqu'au tems qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été si pauvre, que le

roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnoie d'or.

On veut ſavoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Eſpagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais qui font le commerce de Cadix ſous des noms Eſpagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du ſalpêtre, du ſucre-candi, du thé, des toiles, des diamans & des magots.

On demande enſuite ce que deviennent tous ces tréſors des Indes? je réponds: Que *Sha Thamas-Koulikan* ou *Sha Nadir* a emporté tout celui du grand-mogol avec ſes pierreries. Vous voulez ſavoir où ſont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha Nadir* à emportés en Perſe? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands ſe ſont ſervis de l'autre pour ſe faire des partis. „ Car, comme dit fort bien *Céſar*, avec de „ l'argent on a des ſoldats, & avec des ſoldats on „ vole de l'argent.

Votre curioſité n'eſt point encor ſatisfaite; vous êtes embarraſſé de ſavoir où ſont les tréſors de *Séſoſtris*, de *Créſus*, de *Cyrus*, de *Nabucodonoſor*, & ſurtout de *Salomon*, qui avait-dit-on, vingt milliards, & plus, de nos livres de compte, à lui tout ſeul dans ſa caſſette.

Je vous dirai que tout cela s'eſt répandu par le monde. Soyez ſûr que du tems de *Cyrus*, les Gau-

les, la Germanie, le Dannemark, la Pologne, la Ruſſie, n'avaient pas un écu. Les choſes ſe ſont miſes au niveau avec le tems, ſans ce qui s'eſt perdu en dorure, ce qui reſte enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux; & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment faiſaient les Romains ſous leur grand *Romulus* fils de *Mars* & d'une religieuſe, & ſous le dévot *Numa Pompilius*? Ils avaient un Jupiter de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendart, & pas une piece d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les ſept rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius* n'auraient pu payer.

Si par hazard la femme d'un receveur-général des finances ſe faiſait lire ce chapitre à ſa toilette par le bel eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiecles, & ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon antichambre un *Manlius*, un *Curius*, un *Fabius*, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il ſervait à la fois d'armes & de monnoie. On ſe battait, & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces, payaient un bœuf. On achetait le néceſſaire au marché comme on l'achete aujourd'hui; & les hommes avaient comme de tout tems la nourriture, le vêtement & le couvert. Les Romains plus pauvres que leurs voiſins, les ſubju-

guerent, & augmenterent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnoie d'argent.

Les soldats de *Gustave-Adolphe* n'avaient en Suede que de la monnoie de cuivre pour leur solde, avant qu'il fit des conquêtes hors de son pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie, le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu partout, que parce qu'ils sont plus rares.

C'est en Asie que commencerent les premieres fabriques de la monnoie de ces deux métaux, parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts.

Il n'est point question de monnoie dans la guerre de Troye; on y pese l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un trésorier, mais point de cour des monnoies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs savans téméraires, que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le tems où les Hébreux commencerent à se procurer quelques monnoies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'*Abraham* qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent monnoyé de bon aloi; (57) *Quadringintos siclos argenti probatæ monetæ publicæ.* Le judicieux *Dom Calmet* évalue cette

(57) Genese chapitre XXIII. vs. 16.

somme à quatre cents quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hazard quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cents quatre-vingt-seize livres.

Or comme en ce tems-là il n'y avait point de monnoie marquée au coin, qui répondit au mot *pecunia*, cela faisait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. (58)

Une autre difficulté, c'est que dans un endroit il est dit, qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, & dans un autre (59) en Sichem. Consultez sur cela le vénérable *Bede*, *Raban Maure* & *Emmanuel Sa.*

Nous pourions parler ici des richesses que laissa *David* à *Salomon* en argent monnoyé. Les uns les font monter à vingt & un, vingt-deux millards tournois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de garde du trésor royal, ni de tefterdar du grand Turc, qui puisse supputer au juste le trésor du roi *Salomon.* Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de Sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables avantures qui sont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé,

(58) Ces hardis savans, qui sur ce prétexte & sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse*, se fondent encor sur les témoignages de *St. Théodoret*, de *Mazius*, &c. Ils disent, si *St. Théodoret* & *Mazius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué*, & n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très admirable sans être de *Moïse*? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament*, par le révérend pere *Simon* de l'oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de savans, il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte église apostolique & romaine, la seule infaillible.

(59) Actes ch. VII. vs. 5.

marqué, évalué, altéré, prodigué, resserré, volé, ayant dans toutes ses transmigrations demeuré constamment l'amour du genre-humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens, il y a encor une vieille loi qui subsiste, c'est de ne point laisser sortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi suppose de deux choses l'une, ou que ces princes regnent sur des fous à lier qui se défont de leurs especes en pays étranger pour leur plaisir; ou qu'il ne faut pas payer ses dettes à un étranger. Il est clair pourtant que personne n'est assez insensé pour donner son argent sans raison, & que quand on doit à l'étranger il faut payer soit en lettres de change, soit en denrées, soit en especes sonnantes. Aussi cette loi n'est pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux, & il n'y a pas long-tems qu'ils sont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'argent monnoyé; comme sur l'augmentation injuste & ridicule des especes qui fait perdre tout d'un coup des sommes considérables à un état, sur la refonte ou la remarque avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voisins, tous vos ennemis, à remarquer votre monnoie & à gagner à vos dépens, enfin, sur vingt autres tours d'adresse inventés pour se ruiner. Plusieurs livres nouveaux sont pleins de réflexions judicieuses sur cet article. Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir. Et ceux qui en gagnent se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler.

En général, l'art du gouvernement consiste à

prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il est possible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre est fertile? On répond, que la chose n'est pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689 jusqu'à la fin de 1769 où nous écrivons, on a fait presque sans discontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France sans ressource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fievre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans; mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait sur l'argent de différens pays, adressez-vous à l'article *Monnoie* de Mr. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie. On ne peut en parler plus savamment & avec plus d'impartialité. Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.

ARIANISME.

Toutes les grandes disputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homere*, *Sophocle*, *Démosthene*, *Archimede*, s'ils avaient été témoins de ces subtils ergotismes qui ont coûté tant de sang?

Arius a l'honneur encor aujourd'hui de passer pour

pour avoir inventé son opinion; comme *Calvin* passe pour être le fondateur du calvinisme. La vanité d'être chef de secte est la seconde de toutes les vanités de ce monde; car celle des conquérans est, dit-on, la premiere. Cependant ni *Calvin*, ni *Arius* n'ont certainement pas la triste gloire de l'invention.

On se querellait depuis longtems sur la Trinité, lorsqu'*Arius* se mêla de la querelle dans la disputeuse ville d'Alexandrie, où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles & justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins; les Parisiens mêmes n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité, puisque le patriarche, auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'*Arius* embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main.

„ Voici une question incompréhensible, qui a „ exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, „ la subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de „ cabale, la fureur de dominer, la rage de persé- „ cuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la „ crédulité barbare; & qui a produit plus d'hor- „ reurs que l'ambition des princes, qui pourtant „ en a produit beaucoup." JESUS est-il verbe? S'il est verbe, est-il émané de DIEU dans le tems ou avant le tems? S'il est émané de DIEU, est-il coéternel & consubstantiel avec lui? Ou est-il

d'une ſubſtance ſemblable? Eſt-il diſtinct de lui ou ne l'eſt-il pas? Eſt-il fait ou engendré? Peut-il engendrer à ſon tour? A-t-il la paternité ou la vertu productive ſans paternité? Le St. Eſprit eſt-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du pere, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? Son hypoſtaſe eſt-elle conſubſtantielle avec l'hypoſtaſe du pere & du fils? Et comment, ayant préciſément la même nature, la même eſſence que le pere & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choſes que ces deux perſonnes qui ſont lui-même?

Ces queſtions ſi au-deſſus de la raiſon, avaient certainement beſoin d'être décidées par une égliſe infaillible.

On ſophiſtiquait, on ergotait, on ſe haïſſait, on on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes innacceſſibles à l'eſprit humain avant les tems d'*Arius* & d'*Athanaſe*. Les Grecs Egyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le couperent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Aléxandrie s'aviſe de prêcher que DIEU étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius* eſt tout ſcandaliſé de la monade d'*Alexandros*; il explique la choſe différemment, il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le Phrygien *Praxeas* grand ergoteur. *Alexandros* aſſemble vite un petit concile de gens de ſon opi-

nion, & excommunie ſon prêtre. *Euſébios* évêque de Nicomédie prend le parti d'*Arious*, voilà toute l'églife en feu..

L'empereur *Conſtantin* était un ſcélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé ſa femme dans un bain, égorgé ſon fils, aſſaſſiné ſon beau-pere, ſon beau-frere & ſon neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaiſirs, je l'accorde; un déteſtable tyran ainſi que ſes enfans, tranſeat: mais il avait du bon ſens. On ne parvient point à l'empire, on ne ſubjugue pas tous ſes rivaux ſans avoir raiſonné juſte.

Quand il vit la guerre civile des cervelles ſcholaſtiques allumée; il envoya le célebre évêque *Ozius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. (60) *Vous étes de grands fous*, (leur dit-il expreſſément dans ſa lettre) *de vous quereller pour des choſes que vous n'entendez pas. Il eſt indigne de la gravité de vos miniſteres, de faire tant de bruit ſur un ſujet ſi mince.*

Conſtantin n'entendant pas par *mince ſujet* ce qui regarde la Divinité; mais la maniere incompréhen-

(60) Un profeſſeur de l'univerſité de Paris, qui a écrit *l'Hiſtoire du bas empire*, ſe garde bien de rapporter la lettre de *Conſtantin* telle qu'elle eſt, & telle que la rapporte le ſavant auteur du Dictionnaire des héréſies. *Ce bon prince*, dit-il, *animé d'une tendreſſe paternelle, finiſſait en ces termes: rendez-moi des jours ſereins & des nuits tranquilles.* Il rapporte les complimens de *Conſtantin* aux évêques, mais il devait auſſi rapporter le reproche. L'épithete de *bon prince* convient à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Antonin*, à *Marc-Aurele*, & même à *Julien le philoſophe*, qui ne verſa jamais que le ſang des ennemis de l'empire en prodiguant le ſien, & non pas à *Conſtantin* le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même tems le plus perfide & le plus ſanguinaire. Ce n'eſt pas écrire l'hiſtoire, c'eſt la défigurer.

ſible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche Arabe qui a écrit l'*Hiſtoire de l'égliſe d'Alexandrie*, fait parler à-peu-près ainſi *Ozius* en préſentant la lettre de l'empereur.

„ Mes freres, le chriſtianiſme commence à peine „ à jouir de la paix, & vous allez le plonger dans u„ ne diſcorde éternelle. L'empereur n'a que trop rai„ ſon de vous dire, que vous vous *querellez pour un* „ *ſujet fort mince*. Certainement ſi l'objet de la dis„ pute était eſſentiel, JESUS-CHRIST que nous recon„ naiſſons tous pour notre légiſlateur, en aurait parlé; „ DIEU n'aurait pas envoyé ſon fils ſur la terre pour „ ne nous pas apprendre notre catéchiſme. Tout „ ce qu'il ne nous a pas dit expreſſément eſt l'ou„ vrage des hommes, & l'erreur eſt leur partage. „ JESUS vous a commandé de vous aimer, & vous „ commencez par lui déſobéir en vous haïſſant, „ en excitant la diſcorde dans l'empire. L'orgueil „ ſeul fait naître les diſputes, & JESUS votre maître „ vous a ordonné d'être humbles. Perſonne de „ vous ne peut ſavoir ſi JESUS eſt fait ou engendré. „ Et que vous importe ſa nature pourvu que la „ vôtre ſoit d'être juſtes & raiſonnables? qu'a de „ commun une vaine ſcience de mots avec la mo„ rale qui doit conduire vos actions? Vous chargez „ la doctrine de myſteres, vous qui n'êtes fait que „ pour affermir la religion par la vertu. Voulez„ vous que la religion chrétienne ne ſoit qu'un „ amas de ſophiſmes? Eſt-ce pour cela que le CHRIST „ eſt venu? Ceſſez de diſputer, adorez, édifiez, „ humiliez-vous, nourriſſez les pauvres, appaiſez

„ les querelles des familles au-lieu de ſcandaliſer
„ l'empire entier par vos diſcordes. "

Ozius parlait à des opiniâtres. On aſſemble le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile ſpirituelle dans l'empire Romain. Cette guerre en amena d'autres, & de ſiecle en ſiecle on s'eſt perſécuté mutuellement juſqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que la perſécution commença dès que le concile fut terminé, mais lorsque *Conſtantin* en avait fait l'ouverture, il ne ſavait encor quel parti prendre, ni ſur qui il ferait tomber la perſécution. Il n'était point chrétien, quoiqu'il fût à la tête des chrétiens; (61) le batême ſeul conſtituait alors le chriſtianiſme, & il n'était point batiſé; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était ſans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Euſebe* de Nicomédie, & le prêtre *Arios* euſſent raiſon ou tort; il eſt aſſez évident par la lettre ci-deſſus rapportée qu'il avait un profond mépris pour cette diſpute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accuſerent *Euſebe* de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de Licinius contre l'empereur: *J'en ai des preuves*, dit Conſtantin dans ſa lettre à l'égliſe de Nicomédie, *par les Prêtres & les diacres de ſa ſuite que j'ai pris*, &c.

(61) Voyez l'article *Viſion de Conſtantin* dans l'Encyclopédie.

Ainſi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la perſécution ſont établies avec le dogme ſans pouvoir en affaiblir la ſainteté. *Conſtantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la conſubſtantiabilité à ceux qui la croyaient, confiſqua les biens des diſſidens à ſon profit, & ſe ſervit de ſon pouvoir deſpotique pour exiler *Arius* & ſes partiſans qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même, que de ſon autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius*: mais ce fait n'eſt pas vrai. *Conſtantin*, tout prodigue qu'il était du ſang des hommes, ne pouſſa pas la cruauté juſqu'à cet excès de démence abſurde de faire aſſaſſiner par ſes boureaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laiſſait vivre l'héréſiarque.

Tout change bientôt à la cour; pluſieurs évêques inconſubſtantiels, des eunuques, des femmes parlerent pour *Arius*, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'eſt ce que nous avons vu arriver pluſieurs fois dans nos cours modernes en pareille occaſion.

Le célebre *Euſebe*, évêque de Céſarée, connu par ſes ouvrages qui ne ſont pas écrits avec un grand diſcernement, accuſait fortement *Euſtate*, évêque d'Antioche, d'être ſabellien; & *Euſtate* accuſait *Euſebe* d'être arien. On aſſembla un concile à Antioche; *Euſebe* gagna ſa cauſe; on dépoſa *Euſtate*; on offrit le ſiege d'Antioche à *Euſebe* qui n'en voulut point; les deux partis s'armerent l'un contre l'autre; ce fut le prélude des guerres de con-

troverse. Constantin, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila *Eustate* pour le croire. De telles révolutions sont communes.

St. Athanase était alors évêque d'Alexandrie; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé, disant, qu'*Arius était excommunié; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison, ni patrie, qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle part, & qu'il vaut mieux obéir à* DIEU *qu'aux hommes.* Aussi-tôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres de cachet. *Athanase* est déposé par les peres de Tyr, & exilé à Treves par l'empereur. Ainsi *Arius*, & *Athanase* son plus grand ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encor chrétien.

Les deux factions employerent également l'artifice, la fraude, la calomnie selon l'ancien & l'éternel usage. *Constantin* les laissa disputer & cabaler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce tems-là que ce *bon prince* fit assassiner son fils, sa femme, & son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encor douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous Constantin. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St. Macaire*, l'un des plus ardens sectateurs d'*Athanase*, sachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confreres, pria DIEU si ardemment de confondre cet hérésiarque, que DIEU ne put résister à la priere de *Macaire*; que sur le

champ tous les boyaux d'*Arius* lui fortirent par le fondement; ce qui eft impoffible, mais enfin *Arius* mourut.

Conftantin le fuivit une année après, en 337 de l'ere vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lepre. L'empereur *Julien* dans fes *Céfars* dit, que le batême que reçut cet empereur quelques heures avant fa mort ne guérit perfonne de cette maladie.

Comme fes enfans régnerent après lui, la flatterie des peuples Romains, devenus efclaves depuis longtems, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un Dieu, & ceux de la nouvelle en firent un faint. On célébra longtems fa fête avec celle de fa mere.

Après fa mort, les troubles occafionnés par le feul mot *Confubftantiel*, agiterent l'empire avec violence. *Conftance*, fils & fucceffeur de *Conftantin*, imita toutes les cruautés de fon pere, & tint des conciles comme lui; ces conciles s'anathématiferent réciproquement. *Athanafe* courut l'Europe & l'Afie pour foutenir fon parti. Les eufébiens l'accablerent. Les exils, les prifons, les tumultes, les meurtres, les affaffinats fignalerent la fin du regne de *Conftance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'églife, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'églife, & n'en put venir à bout. *Jovien*, & après lui *Valentinien*, donnerent une liberté entiere de confcience: mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodofe fe déclara pour le concile de Nicée: mais l'impératrice *Juftine*, qui régnait en Italie, en Illi-

rie, en Afrique comme tutrice du jeune *Valentinien* proſcrivit le grand concile de Nicée; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, qui ſe répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianiſme établi, l'embraſſerent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, ſuivit leur communion par la même raiſon que les autres barbares avaient profeſſé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis; & enfin, la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianiſme reparut vers le milieu du ſeizieme ſiecle, à la faveur de toutes les diſputes de religion qui partageaient alors l'Europe: mais il reparut armé d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formerent une académie, dans laquelle on n'établit que les ſeuls dogmes qui parurent néceſſaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour ſauveur & pour juge: mais on nia ſa divinité, ſa conſubſtantiabilité, & juſqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiſeurs furent *Lelius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* ſe joignit à eux. On connaît ſa malheureuſe diſpute avec *Calvin*; ils eurent quelque tems enſemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut aſſez imprudent pour paſſer par Genève, dans un voyage qu'il faiſait en Allemagne. *Calvin* fut aſſez lâche pour le

faire arrêter, & assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu; c'est-à-dire, dans le même supplice auquel *Calvin* avait à peine échapé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs & persécutés, boureaux ou victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui signerent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siecle. *Gentilis* fut mis en prison, & allait être brûlé comme *Servet*: mais il fut plus avisé que cet Espagnol; il se rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que n'ayant pas assez ménagé un baillif du canton de Berne, il fut arrêté comme arien. Des témoins déposerent qu'il avait dit, que les mots de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase* ne se trouvaient pas dans l'Ecriture sainte; & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase, le condamnerent sans raisonner à perdre la tête.

Faustus Socin, neveu de *Lelius Socin*, & ses compagnons furent plus heureux en Allemagne; ils pénétrerent en Siléfie & en Pologne; ils y fonderent des églises, ils écrivirent, ils prêcherent; ils réussirent; mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mysteres, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés; les jésuites qui avaient plus de crédit qu'eux, les poursuivirent & les disperserent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché & tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Loke* l'embrasserent; *Samuel Clarke* célebre curé de St. James, auteur d'un si bon livre sur *l'existence de* DIEU, se déclara hautement arien, & ses disciples sont très nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole de St. Athanase*. On poura voir, dans le cours de cet ouvrage, les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la sagesse métaphysique de *Loke* ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantiabilité ont paru très fades aux philosophes. Il est arrivé à *Newton* en Angleterre la même chose qu'à *Corneille* en France; on oublia *Pertharite*, *Théodore* & son recueil de vers, on ne pensa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme l'interprête de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les loix de la gravitation, dans la nature de la lumiere. Il fut porté à sa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

QUoi? l'on voudra toujours tromper les hommes ſur les choſes les plus indifférentes, comme ſur les plus ſérieuſes! Un prétendu *Ariſtée* veut fait croire qu'il a fait traduire l'ancien Teſtament en grec, pour l'uſage de *Ptolomée Philadelphe*, comme le duc de *Montauſier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs Latins à l'uſage du dauphin qui n'en fit aucun uſage.

Si on en croit cet *Ariſtée*, Ptolomée brûlait d'envie de connaître les loix juives; & pour connaître ces loix que le moindre Juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il ſe propoſa d'envoyer une ambaſſade ſolemnelle au grand-prêtre des Juifs de Jéruſalem, de délivrer ſix-vingt mille eſclaves Juifs que ſon pere *Ptolomée Soter* avait pris priſonniers en Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnoie pour leur aider à faire le voyage agréablement; ce qui fait quatorze millions quatre cents mille de nos livres.

Ptolomée ne ſe contenta pas de cette libéralité inouie. Comme il était fort dévot ſans doute au judaïſme, il envoya au temple à Jéruſalem une grande table d'or maſſif enrichie partout de pierres précieuſes; & il eut ſoin de faire graver ſur cette table la carte du Méandre fleuve de Phrygie; (62) le cours

(62) Il ſe peut très bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appellait en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuſes. C'était toûjours un fort beau préſent.

de cette riviere était marqué par des rubis & par des émeraudes. On ſent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenſes vaſes d'or encor mieux travaillés; il donna trente autres vaſes d'or & une infinité de vaſes d'argent. On n'a jamais payé ſi chérement un livre; on aurait toute la bibliotheque du Vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jéruſalem, lui envoya à ſon tour des ambaſſadeurs qui ne préſenterent qu'une lettre en beau vélin écrite en caracteres d'or. C'était en agir en dignes juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut ſi content du ſtile *d'Eléazar* qu'il en verſa des larmes de joie.

Les ambaſſadeurs dinerent avec le roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la table, les Egyptiens céderent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambaſſadeurs arriverent ſoixante & douze interprêtes, ſix de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jéruſalem. C'eſt dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'abſolument perdues, & diſparues de la face de la terre depuis tant de ſiecles. Mais le grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée*.

Les ſoixante & douze interprêtes furent enfermés dans l'iſle de Pharos, chacun d'eux fit ſa traduction à part en ſoixante & douze jours, & toutes les traductions ſe trouverent ſemblables mot pour mot;

c'eſt ce qu'on appelle la *traduction des ſeptante*, & qui devrait être nommée la *traduction des ſeptante-deux*.

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora tant il était bon juif. Chaque interprete reçut trois talens d'or; & on envoya encor au grand-ſacrificateur pour ſon parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encenſoirs & des coupes d'or, un vaſe de trente talens d'argent, (c'eſt-à-dire du poids d'environ ſoixante mille écus) avec dix robes de pourpre, & cent pieces de toile du plus beau lin.

Preſque tout ce beau conte eſt fidélement rapporté par l'hiſtorien *Joſeph*, qui n'a jamais rien exagéré. *St. Juſtin* a enchéri ſur *Joſeph*, il dit que ce fut au roi Hérode que Ptolomée s'adreſſa, & non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer deux ambaſſadeurs de Ptolomée à Hérode, c'eſt beaucoup ajouter au merveilleux; car on ſait qu'Hérode ne nâquit que longtems après le regne de Ptolomée *Philadelphe*.

Ce n'eſt pas la peine de remarquer ici la profuſion d'anacroniſmes qui regnent dans tout ce roman & dans tous leurs ſemblables; la foule des contradictions & les énormes bévues dans leſquelles l'auteur Juif tombe à chaque phraſe: cependant cette fable a paſſé pendant des ſiecles pour une vérité inconteſtable. Et pour mieux exercer la crédulité de l'eſprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à ſa maniere; de ſorte qu'en croyant cette avanture il fallait la croire de cent manieres différentes. Les uns rient de ces abſurdités

dont les nations ont été abreuvées, les autres gémissent de ces impostures; la multitude infinie des mensonges fait des *Démocrites* & des *Héraclites*.

ARISTOTE.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choisi par *Philippe*, fut un pédant & un esprit faux. *Philippe* était assurément un bon juge, étant lui-même très instruit, & rival de *Démosthene* en éloquence.

DE SA LOGIQUE.

La *logique* d'*Aristote*, son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait affaire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux; & son maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

„ Ne dites vous pas que la mort est le contraire
„ de la vie? — Oui. Et qu'elles naissent l'une
„ de l'autre? — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît
„ du vivant? — le mort — & qui naît du mort?
„ — le vivant. — C'est donc des morts que naissent toutes les choses vivantes. Par conséquent
„ les ames existent dans les enfers après la mort".

Il fallait des regles sûres pour démêler cet épou-

vantable galimatias, par lequel la réputation de *Platon* fascinait les esprits.

Il était nécessaire de démontrer que *Platon* donnait un sens louche à toutes ses paroles.

Le mort ne naît point du vivant; mais l'homme vivant a cessé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort, mais il est né d'un homme en vie qui est mort depuis.

Par conséquent votre conclusion que toutes les choses vivantes naissent des mortes est ridicule. De cette conclusion vous en tirez une autre qui n'est nullement renfermée dans les prémisses. *Donc les ames sont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts sont dans les enfers, & que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre justesse. Il fallait dire, ce qui pense est sans parties, ce qui est sans parties est indestructible; donc ce qui pense en nous étant sans parties est indestructible.

Ou bien, le corps meurt parce qu'il est divisible, l'ame n'est point divisible; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en est de même de tous les raisonnemens captieux des Grecs. Un maître enseigne la rhétorique à son disciple, à condition que le disciple le payera à la premiere cause qu'il aura gagnée.

Le disciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à son maître; il lui dit, Je ne vous dois jamais rien, car si je perds ma cause je ne devais

devais vous payer qu'après l'avoir gagnée ; & si je gagne, ma demande est de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument, & disait, Si vous perdez, payez, & si vous gagnez, payez ; puisque notre marché est que vous me payerez après la premiere cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. *Aristote* enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires.

> On ne doit payer qu'à l'échéance ;
> L'échéance est ici une cause gagnée.
> Il n' y a point eu encor de cause gagnée ;
> Donc il n'y a point eu encor d'échéance
> Donc le disciple ne doit rien encor.

Mais *encor* ne signifie pas *jamais*. Le disciple faisait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger, puisqu'il n'y avait pas encor d'échéance.

Il fallait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelque autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux ; qu'il les fasse scier en deux, & qu'ayant ainsi rendu la moitié juste il prétende avoir satisfait au traité, il est évident que voilà une équivoque très criminelle.

Aristote, par les regles de sa *logique*, rendit donc un grand service à l'esprit humain en prévenant toutes les équivoques ; car ce sont elles qui font tous les mal-entendus en philosophie, en théologie, & en affaires.

La malheureuſe guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque ſur l'Acadie.

Il eſt vrai que le bon ſens naturel, & l'habitude de raiſonner, ſe paſſent des regles d'*Ariſtote*. Un homme qui a l'oreille & la voix juſte, peut bien chanter ſans les regles de la muſique; mais il vaut mieux la ſavoir.

DE SA PHYSIQUE.

On ne la comprend gueres, mais il eſt plus que probable qu'*Ariſtote* s'entendait, & qu'on l'entendait de ſon tems. Le grec eſt étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans ſon chapitre ſept, que les principes des corps ſont, *la matiere, la privation, la forme;* il ſemble qu'il diſe une bêtiſe énorme; ce n'en eſt pourtant point une. La matiere, ſelon lui, eſt le premier principe de tout, le ſujet de tout, indifférent à tout. La forme lui eſt eſſentielle pour devenir une certaine choſe. La privation eſt ce qui diſtingue un être de toutes les choſes qui ne ſont point en lui. La matiere eſt indifférente à devenir roſe ou poirier. Mais quand elle eſt poirier ou roſe, elle eſt privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée; mais enfin il n'y a rien là que de très intelligible, & rien qui ſoit impertinent.

L'*acte de ce qui eſt en puiſſance* parait ridicule, &

ne l'eſt pas davantage. La matiere peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'eſt tout ce que cette expreſſion d'*acte en puiſſance* ſignifie. Ainſi il n'y avait point de ridicule, chez les Grecs, à dire que le mouvement était un acte de puiſſance, puiſque la matiere peut être mue. Et il eſt fort vraiſemblable qu'*Ariſtote* entendait par-là que le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matiere.

Ariſtote dut faire néceſſairement une très mauvaiſe phyſique de détail; & c'eſt ce qui lui a été commun avec tous les philoſophes, juſqu'au tems où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Gueric*, les *Drebellius*, les *Boiles*, l'académie *del Cimento* commencerent à faire des expériences. La phyſique eſt une mine, dans laquelle on ne peut deſcendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils ſont reſtés ſur le bord de l'abîme; & ont raiſonné ſur ce qu'il contenait, ſans le voir.

TRAITÉ D'ARISTOTE SUR LES ANIMAUX.

Ses *Recherches ſur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Ariſtote* ſe ſervit de ſes yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie. Ce fut un fruit de ſes conquêtes. Ce héros y dépenſa des ſommes qui effrayeraient tous les gardes du tréſor royal d'aujourd'hui, & c'eſt ce qui doit immortaliſer la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déja parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux sciences; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, & qu'il consulte continuellement des ames juives pour faire couler la substance de ses sujets dans son coffre des danaïdes, dont elle sort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* faisait venir chez *Aristote*, éléphans, rinocerots, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches. Et nous autres, quand par hazard on nous amene un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt sous; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

DU MONDE ÉTERNEL.

Aristote soutient expressément dans son livre du *Ciel* (Chap XI.) que le monde est éternel; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur, & il le définit, *Un*, *éternel*, *immobile*, *indivisible*, *sans qualités*. (63)

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumiere émanée du soleil, & aussi ancienne que cet astre.

A l'égard des spheres celestes, il est aussi ignorant que tous les autres philosophes. *Copernic* n'était pas venu.

DE SA MÉTAPHYSIQUE.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir

(63) Liv VII. ch. XII.

l'ame; mais qu'eſt-ce que DIEU ſelon lui, & qu'eſt-ce que l'ame? (64) L'ame eſt une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie? C'eſt, dit-il, un principe & un acte, une puiſſance nutritive, ſentante & raiſonnable. Cela ne veut dire autre choſe, ſinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de ſentir & de raiſonner. Le comment & le pourquoi ſont un peu difficiles à ſaiſir. Les Grecs ne ſavaient pas plus ce que c'eſt qu'une entéléchie, que les Topinambous & nos docteurs ne ſavent ce que c'eſt qu'une ame.

DE SA MORALE.

La morale d'*Ariſtote* eſt comme toutes les autres, fort bonne, car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confutzée*, de *Zoroaſtre*, de *Pythagore*, d'*Ariſtote* d'*Epictete*, de *Marc-Antonin*, ſont abſolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaiſſance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Ariſtote dit, qu'il faut trois choſes pour être vertueux, la nature, la raiſon & l'habitude; rien n'eſt plus vrai. Sans un bon naturel la vertu eſt trop difficile; la raiſon le fortifie, & l'habitude rend les actions honnêtes auſſi familieres qu'un exercice journalier auquel on s'eſt accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre leſquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il diſtingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes & les amans. On ne connait plus parmi

(64) Liv. II. ch. II.

nous l'amitié qui naît des droits de l'hospitalité. Ce qui était le sacré lien de la société chez les anciens, n'est parmi nous qu'un compte de cabaretier. Et à l'égard des amans, il est rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il est triste que nos premiers docteurs n'aient presque jamais mis l'amitié au rang des vertus; n'aient presque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils semblerent inspirer souvent l'inimitié. Ils ressemblaient aux tyrans qui craignent les associations.

C'est encor avec très grande raison qu'*Aristote* met toutes les vertus entre les extrêmes opposés. Il est peut-être le premier qui leur ait assigné cette place.

Il dit expressément que la piété est le milieu entre l'athéisme & la superstition.

DE SA RHÉTORIQUE.

C'est probablement sa *rhétorique* & sa *poëtique* que Cicéron & Quintilien ont en vue. Cicéron, dans son livre de l'*orateur*, dit, *personne n'eut plus de science, plus de sagacité, d'invention & de jugement:* Quintilien va jusqu'à louer non-seulement l'étendue de ses connaissances, mais encor la suavité de son élocution, *eloquendi suavitatem.*

Aristote veut qu'un orateur soit instruit des loix, des finances, des traités, des places de guerre, des

garnisons, des vivres, des marchandises. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des dietes de Pologne, des états de Suede, des pregadi de Venise, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Aristote* inutiles; elles le sont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaisse les passions des hommes, & les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une seule finesse de l'art qui lui échape. Il recommande sur-tout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques; rien ne fait un plus grand effet sur l'esprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit sur cette matiere, qu'il écrivait sa rhétorique long-tems avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine-général de la Grece contre le grand roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur intérêt de s'opposer aux intérêts du roi de Perse, & d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Egypte, il devrait d'abord faire souvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grece qu'après que l'Egypte fut en sa puissance; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en use ainsi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jusqu'à permettre, dans les discours devant les grandes assemblées, les paraboles & les fables. Elles saisissent toujours la multitude; il en rapporte de très ingénieuses, & qui sont de la plus haute

antiquité, comme celle du cheval qui implora le ſecours de l'homme pour ſe venger du cerf, & qui devint eſclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre ſecond, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grece, & probablement de l'Aſie, ſur l'étendue de la puiſſance des Dieux.

S'il eſt vrai, dit-il, *que les Dieux mêmes ne peuvent pas tout ſavoir, quelqu'éclairés qu'ils ſoient, à plus forte raiſon les hommes.* Ce paſſage montre évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniſcience à la divinité. On ne concevait pas que les Dieux puſſent ſavoir ce qui n'eſt pas: or l'avenir n'étant pas, il leur paraiſſait impoſſible de le connaître. C'eſt l'opinion des ſociniens d'aujourd'hui; mais revenons à la rhétorique d'*Ariſtote*.

Ce que je remarquerai le plus dans ſon chapitre de l'*élocution* & de la *diction*; c'eſt le bon ſens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en proſe. Il veut du patétique, mais il bannit l'enflure; il proſcrit les épithetes inutiles. En effet, *Démoſthene* & *Cicéron* qui ont ſuivi ſes preceptes, n'ont jamais affecté le ſtile poëtique dans leurs diſcours. Il faut, dit *Ariſtote*, que le ſtile ſoit toujours conforme au ſujet.

Rien n'eſt plus déplacé que de parler de phyſique poëtiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens quand il ne faut que méthode, clarté & vérité. C'eſt le charlataniſme d'un homme qui veut faire paſſer de faux ſyſtêmes à la faveur d'un vain

bruit de paroles. Les petits eſprits ſont trompés par cet appas, & les bons eſprits le dédaignent.

Parmi nous, l'oraiſon funebre s'eſt emparée du ſtile poëtique en proſe. Mais ce genre conſiſtant preſque tout entier dans l'exagération, il ſemble qu'il lui ſoit permis d'emprunter ſes ornemens de la poëſie.

Les auteurs des romans ſe ſont permis quelquefois cette licence. *La Calprenede* fut le premier, je penſe, qui tranſpoſa ainſi les limites des arts, & qui abuſa de cette facilité. On fit grace à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homere* qu'il imitait ſans pouvoir faire des vers, & plus encor en faveur de ſa morale, dans laquelle il ſurpaſſe infiniment *Homere* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la fierté de *Louis XIV*, & de la dureté de *Louvois* qu'on crut appercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en ſoit, rien ne prouve mieux le grand ſens & le bon goût d'*Ariſtote*, que d'avoir aſſigné ſa place à chaque choſe.

POËTIQUE.

Où trouver dans nos nations modernes un phyſicien, un géometre, un métaphyſicien, un moraliſte même qui ait bien parlé de la poëſie? Ils ſont accablés des noms d'*Homere*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de l'*Arioſte*, du *Taſſe*, & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuſes de leur génie. Ils n'en ſentent pas les beautés, ou s'ils les ſentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Pascal* de dire, „ comme on „ dit *beauté poëtique*, on devrait dire aussi *beauté* „ *géométrique*, & *beauté médicinale*. Cependant on „ ne le dit point; & la raison en est qu'on sait bien „ quel est l'objet de la géométrie & quel est l'objet „ de la médecine; mais on ne sait pas en quoi con„ siste l'agrément qui est l'objet de la poësie. On „ ne sait ce que c'est que ce modele naturel qu'il „ faut imiter; & faute de cette connoissance on a „ inventé de certains termes bizarres, *siecles d'or*, „ *merveilles de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, „ &c. Et on appelle ce jargon *beauté poëtique*."

On sent assez combien ce morceau de *Pascal* est pitoyable. On sait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appellons *beau* que ce qui cause à notre ame & à nos sens du plaisir & de l'admiration. C'est ainsi que raisonne Aristote: & Pascal raisonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel astre*, n'ont jamais été des beautés poëtiques. S'il avait voulu savoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe*:

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est soumis à ses loix,
Et la garde qui veille, aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan*,

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
Où la gloire te mene?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort, qu'avecque moins de peine

L'on trouve en ſon foyer.
Que ſert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le ſoleil
Des tréſors du Pactole?
La gloire qui les ſuit après tant de travaux,
Se paſſe en moins de tems que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait ſurtout qu'à lire les grands traits d'*Homere*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture, & il fut ſecondé par un nommé *Dubois*, qui était auſſi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas juſqu'à *Monteſquieu*, qui dans ſon livre amuſant des lettres Perſanes, a la petite vanité de croire qu'*Homere* & *Virgile* ne ſont rien en comparaiſon d'un homme qui imite avec eſprit & ſuccès le *Siamois de Dufréni*, & qui remplit ſon livre de choſes hardies, ſans leſquelles il n'aurait pas été lu. „ *Qu'eſt-ce que les poëmes épiques?*" dit-il, „ *je n'en* „ *ſais rien; je mépriſe les lyriques autant que j'eſtime* „ *les tragiques.*" Il devait pourtant ne pas tant mépriſer *Pindare* & *Horace*. Ariſtote ne mépriſait point Pindare.

Deſcartes fit à la vérité pour la reine *Chriſtine* un petit divertiſſement en vers, mais digne de ſa matiere cannelée.

Mallebranche ne diſtinguait pas le *Qu'il mourût* de Corneille, d'un vers de *Jodele* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'Ariſtote qui trace les regles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique,

& dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature!

C'eſt dans le chapitre quatrieme de ſa *poëtique* que *Boileau* a puiſé ces beaux vers.

> Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
> Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux;
> D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
> Du plus affreux objet fait un objet aimable,
> Ainſi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
> D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Ariſtote*. „ L'imitation & l'har-„ monie ont produit la poëſie..... nous voyons „ avec plaiſir dans un tableau des animaux affreux, „ des hommes morts ou mourans que nous ne re-„ garderions qu'avec chagrin & avec frayeur dans „ la nature. Plus ils ſont bien imités, plus ils nous „ cauſent de ſatisfaction."

Ce quatrieme chapitre de la poëtique d'*Ariſtote* ſe retrouve preſque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les loix qu'il donne dans les chapitres ſuivans, ſont encor aujourd'hui celles de nos bons auteurs, ſi vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la muſique. Son idée que la tragédie eſt inſtituée pour purger les paſſions, a été fort combattue; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour inceſtueux en voyant le malheur de *Phedre*, qu'on peut réprimer ſa colere en voyant le triſte exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philoſophe recommande expreſſément, c'eſt qu'il y ait toujours de l'héroïſme dans la tra-

gédie, & du ridicule dans la comédie. C'eſt une regle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

ARMES, ARMÉES, &c.

C'Eſt une choſe très digne de conſidération, qu'il y ait eu & qu'il y ait encor ſur la terre des ſociétés ſans armées. Les bracmanes, qui gouvernerent longtems preſque toute la grande Kerſoneſe de l'Inde; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernent la Penſilvanie; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique; les Samoïedes, les Lapons, les Kanshkadiens n'ont jamais marché en front de bandiere pour détruire leurs voiſins.

Les bracmanes furent les plus conſidérables de tous ces peuples pacifiques; leur caſte qui eſt ſi ancienne, qui ſubſiſte encor, & devant qui toutes les autres inſtitutions ſont nouvelles, eſt un prodige qu'on ne ſait pas admirer. Leur police & leur religion ſe réunirent toujours à ne verſer jamais de ſang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on eſt aiſément ſubjugué; ils l'ont été & n'ont point changé.

Les Penſilvains n'ont jamais eu d'armée, & ils ont conſtamment la guerre en horreur.

Pluſieurs peuplades de l'Amérique ne ſavaient ce que c'eſt qu'une armée avant que les Eſpagnols vins-

ſent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorerent & armes & Dieux des armées, & bataillons & eſcadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux ne portent les armes en aucun pays, du moins quand ils ſont fideles à leur inſtitution.

Ce n'eſt que chez les chrétiens qu'on a vu des ſociétés religieuſes établies pour combattre, comme templiers, chevaliers de St. Jean, chevaliers Teutons, chevaliers portes-glaive. Ces ordres religieux furent inſtitués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées, ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent preſque jamais de cavalerie; elle eût été aſſez inutile dans un pays entre-coupé de canaux, inondé pendant cinq mois, & fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Aſie employerent les quadriges de guerre. Il en eſt parlé dans les annales de la Chine. (65) *Confutzée* dit, qu'encor de ſon tems chaque gouverneur de province fourniſſait à l'empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient ſur des chars à deux chevaux.

La cavalerie & les chars furent inconnus à la nation Juive dans un terrain montagneux, où leur premier roi n'avait que des âneſſes quand il fut élu. Trente fils de *Jaïr*, princes de trente villes, à ce que dit le texte, (66) étaient montés chacun ſur un âne. *Saül*, depuis roi de Juda, n'avait que

(65) *Confucius* liv. III. part. I. (66) Juges ch. X. vs. 4.

des âneſſes; & les fils de *David* s'enfuirent tous ſur des mules lors qu'*Abſalon* eut tué ſon frere *Ammon*. Abſalon n'était monté que ſur une mule, dans la bataille qu'il livra contre les troupes de ſon pere; ce qui prouve, ſelon les hiſtoires juives, que l'on commençait alors à ſe ſervir de jumens en Paleſtine, ou bien qu'on y était déjà aſſez riche pour acheter des mules des pays voiſins.

Les Grecs ſe ſervirent peu de cavalerie; ce fut principalement avec la phalange Macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui aſſujettirent la Perſe.

C'eſt l'infanterie Romaine qui ſubjugua la plus grande partie du monde. *Céſar*, à la bataille de Pharſale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne ſait point en quel tems les Indiens & les Africains commencerent à faire marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe qu'on voit les éléphans d'*Annibal* paſſer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a diſputé longtems ſur les diſpoſitions des armées Romaines & Grecques, ſur leurs armes, ſur leurs évolutions.

Chacun a donné ſon plan des batailles de Zama & de Pharſale.

Le commentateur *Calmet* bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du Dictionnnaire de la Bible, dans leſquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inſéré cent gravures où ſe voient des plans de bataille & des ſieges en taille-

douce. Le DIEU des Juifs était le DIEU des armées; mais *Calmet* n'était pas son secrétaire : il n'a pu savoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philistins furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces estampes de carnage, dessinées au hazard, enchérirent son livre de cinq ou six louis d'or, & ne le rendirent pas meilleur.

C'est une grande question si les Francs, que le jésuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation, se servaient de fleches dans leurs armées, s'ils avaient des casques & des cuirasses.

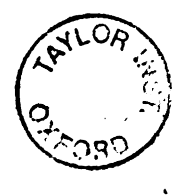
Supposé qu'ils allassent au combat presque nuds & armés seulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée & d'un couteau, il en résultera que les Romains, maîtres des Gaules si aisément vaincus par *Clovis*, avaient perdu toute leur ancienne valeur, & que les Gaulois aimerent autant devenir les sujets d'un petit nombre de Francs, que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea ensuite, ainsi que tout change.

Dans le tems des chevaliers, écuyers & varlets on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne. Cette gendarmerie était couverte de fer ainsi que les chevaux. Les fantassins étaient des serfs qui faisaient plutôt les fonctions de pionniers que de soldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens de pied de bons archers, & c'est en grande partie ce qui leur fit gagner presque toutes les batailles.

Qui

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne font gueres que des expériences de physique; un soldat serait bien étonné si quelque savant lui disait: „ Mon ami, tu es un meilleur machiniste qu'*Ar-„ chimede*. Cinq parties de salpêtre, une partie de „ souphre, une partie de carbonis ligneus, ont été „ préparées chacune à part. Ton salpêtre dissous „ avec du nitre bien filtré, bien évaporé, bien cri-„ stalisé, bien remué, bien séché, s'est incorporé „ avec le souphre purifié & d'un beau jaune. Ces „ deux ingrédiens mêlés avec le charbon pilé, ont „ formé de grosses boules par le moyen d'une essen-„ ce de vinaigre, ou de sel ammoniac, ou d'u-„ rine. Ces boules ont été réduites *in pulverem „ pirium* dans un moulin. L'effet de ce mélange „ est une dilatation qui est à peu près comme qua-„ tre mille est à l'unité, & le plomb qui est dans „ ton tuyau fait un autre effet qui est le produit „ de sa masse multiplié par sa vitesse.



„ Le premier qui devina un grande partie de ce „ secret de mathématique, fut un bénédictin nom-„ mé *Roger Bacon*. Celui qui l'inventa tout entier „ fut un autre bénédictin Allemand nommé *Shwartz*, „ au quatorzieme siecle. Ainsi, c'est à deux moi-„ nes que tu dois l'art d'être un excellent meur-„ trier, si tu tires juste & si ta poudre est bonne.

„ C'est en vain que *Du Cange* a prétendu qu'en „ 1338 les régistres de la chambre des comptes de „ Paris font mention d'un mémoire payé pour de la „ poudre à canon: n'en crois rien, il s'agit là de

„ l'artillerie, nom affecté aux anciennes machines
„ de guerre & aux nouvelles.

„ La poudre à canon fit oublier entiérement le
„ feu grégeois dont les Maures faisaient encor quel-
„ que usage. Te voilà enfin dépositaire d'un art
„ qui non-seulement imite le tonnerre, mais qui
„ est beaucoup plus terrible."

Ce discours qu'on tiendrait à un soldat, serait de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fussent connus, les nations hyperborées avaient subjugué presque tout l'hémisphere, & pouraient revenir encor, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'était la force du corps, l'agilité, une espece de fureur sanguinaire, un acharnement d'homme à homme qui décidaient de la victoire, & par conséquent du destin des états. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait gueres plus de discipline dans les armées du Nord, au tems de la décadence de l'empire Romain, que dans les bêtes carnassieres qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place frontiere munie de canon, arrêterait les armées des *Attila* & des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas longtems, une armée de Russes victorieux, se consumer inutilement devant Custrin, qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps, peuvent l'emporter ſur les plus robuſtes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons ſuffirent à la bataille de Fontenoi pour faire retourner en arriere toute la colonne Anglaiſe déjà maîtreſſe du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le ſoldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorſque l'on combat corps-à-corps. La force, l'adreſſe, la trempe des armes même, ſont inutiles. A peine une ſeule fois dans une guerre ſe ſert-on de la bayonnette au bout du fuſil, quoiqu'elle ſoit la plus terrible des armes.

Dans une plaine ſouvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en ſilence ; chaque bataillon mene avec ſoi des canons de campagne ; les premieres lignes tirent l'une contre l'autre, & l'une après l'autre. Ce ſont des victimes qu'on préſente tour-à-tour aux coups de feu. On voit ſouvent, ſur les aîles, des eſcadrons expoſés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui ſe laſſent de cette manœuvre, laquelle ne laiſſe aucun lieu à l'impétuoſité du courage, ſe débandent & quittent le champ de bataille. On va les rallier, ſi l'on peut, à quelques milles au-delà. Les ennemis victorieux aſſiegent une ville qui leur coûte quelquefois plus de tems, plus d'hommes, plus d'argent, que pluſieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès ſont très rarement rapides. Et au bout de cinq ou

fix ans, les deux parties également éxpuifées, font obligées de faire la paix.

Ainfi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle, ont établi entre les puiffances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévaftations, & qui par-là rend les guerres moins funeftes, quoiqu'elles le foient encor prodigieufement.

Les Grecs dans tous les tems, les Romains jufqu'au tems de *Sylla*, les autres peuples de l'occident & du feptentrion, n'eurent jamais d'armée fur pied continuellement foudoyée ; tout bourgeois était foldat, & s'enrôlait en tems de guerre. C'était précifément comme aujourd'hui en Suiffe. Parcourez-la toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté dans le tems des revues ; fi elle a la guerre, vous y voyez tout d'un coup quatre-vingt mille foldats en armes.

Ceux qui ufurperent la puiffance fuprême depuis *Sylla*, eurent toujours des troupes permanentes foudoyées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens affujettis, encor plus que pour fubjuguer les autres nations. Il n'y a pas jufqu'à l'évêque de Rome qui ne foudoie une petite armée. Qui l'eût dit du tems des apôtres, que le ferviteur des ferviteurs de DIEU aurait des régimens, & dans Rome!

Ce qu'on craint le plus en Angleterre c'eft à *great ftanding army*, une grande armée fur pied.

Les janiffaires ont fait la grandeur des fultans, mais auffi ils les ont étranglés. Les fultans auraient

évité le cordon si, au-lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne est qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la republique qui la paie, quand elle peut en avoir une.

AROT ET MAROT.

CEt article peut servir à faire voir combien les plus savans hommes peuvent se tromper, & à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui est rapporté d'*Arot* & de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

„ Ce sont les noms de deux anges, que l'imposteur „ *Mahomet* disait avoir été envoyés de DIEU pour „ enseigner les hommes & pour leur ordonner de „ s'abstenir du meurtre, des faux jugemens & de „ toutes sortes d'excès. Ce faux prophête ajoute, „ qu'une très belle femme ayant invité ces deux an- „ ges à manger chez elle, elle leur fit boire du vin, „ dont étant échauffés, ils la solliciterent à l'amour; „ qu'elle feignit de consentir à leur passion à condi- „ tion qu'ils lui apprendraient auparavant les paroles „ par le moyen desquelles ils disaient que l'on pou- „ vait aisément monter au ciel; qu'après avoir su „ d'eux ce qu'elle leur avait demandé, elle ne voulut „ plus tenir sa promesse, & qu'alors elle fut en- „ levée au ciel, où ayant fait à DIEU le récit de „ ce qui s'était passé, elle fut changée en l'étoile „ du matin, qu'on appelle *Lucifer* ou *Aurore*, &

„ que les deux anges furent févérement punis. C'eft
„ delà, felon *Mahomet* que DIEU prit occafion de
„ défendre l'ufage du vin aux hommes. Voyèz
„ *Alcoran.*"

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trouvera pas un feul mot de ce conte abfurde & de cette prétendue raifon de *Mahomet*, de défendre le vin à fes fectateurs. *Mahomet* ne profcrit l'ufage du vin qu'au fecond & au cinquieme fura, ou chapitre: *Ils t'interrogeront fur le vin & fur les liqueurs fortes: & tu répondras que c'eft un grand péché.*

On ne doit point imputer aux juftes qui croient & qui font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin & d'avoir joué aux jeux de hazard, avant que les jeux de hazard fuffent défendus.

Il eft avéré chez tous les mahométans, que leur prophête ne défendit le vin & les liqueurs que pour conferver leur fanté, & pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'ufage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, & peut détruire la fanté & la raifon.

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui defcendirent du ciel & qui voulurent coucher avec une femme Arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'eft dans aucun auteur mahométan. Elle ne fe trouve que parmi les impoftures que plufieurs auteurs chrétiens, plus indifcrets qu'éclairés, ont imprimées contre la religion mufulmane, par un zele qui n'eft pas felon la fcience. Les noms d'*Arot* & de *Marot* ne font dans aucun endroit de l'Alcoran. C'eft un nommé *Silburgius*, qui dit dans un vieux livre que perfonne

ne lit, qu'il anathématiſe les anges *Arot* & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que Safa & Merwa ſont deux petites monticules auprès de la Mecque, & qu'ainſi notre docte *Silburgius* a pris deux collines pour deux anges. C'eſt ainſi qu'en ont uſé presque ſans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous ſur le mahométiſme, juſqu'au tems où le ſage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance muſulmane, & où le ſavant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, & par la préface la plus inſtructive.

Gagnier lui-même, tout profeſſeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'eſt plu à nous débiter quelques fauſſetés ſur *Mahomet*, comme ſi on avait beſoin du menſonge pour ſoutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophête. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux ſur la jument *Alborac*; il ôſe même citer le ſura ou chapitre 53; mais ni dans ce ſura 53, ni dans aucun autre, il n'eſt queſtion de ce prétendu voyage au ciel.

C'eſt *Aboulfeda*, qui plus de ſept cents ans après *Mahomet* rapporte cette étrange hiſtoire. Elle eſt tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuſcrits, qui eurent cours du tems de *Mahomet* même. Mais il eſt viſible qu'ils ne ſont point de *Mahomet*, puiſqu'après ſa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en préſence de tous les chefs des tribus,

& qu'on n'inféra dans la collection que ce qui parut autentique.

De plus, non-feulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'eft point dans l'Alcoran; mais il eft d'un ftile bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieufe différence. Voici comme il commence.

„ Une certaiue nuit je m'étais endormi entre les „ deux collines de Safa & de Merwa. Cette nuit „ était très obfcure & très noire; mais fi tranquil„ le qu'on n'entendait ni les chiens aboyer ni les „ coqs chanter. Tout d'un coup l'ange *Gabriel* fe „ préfenta devant moi dans la forme en laquelle le „ DIEU très-haut l'a créé. Son teint était blanc „ comme la neige, fes cheveux blonds treffés d'une „ façon admirable, lui tombaient en boucles fur „ les épaules; il avait un front majeftueux, clair „ & ferein, les dents belles & luifantes & les „ jambes teintes d'un jaune de faphir; fes vête„ mens étaient tout tiffus de perles & de fil d'or „ très pur. Il portait fur fon front une lame fur „ laquelle étaient écrites deux lignes toutes bril„ lantes & éclatantes de lumiere; fur la premiere „ il y avait ces mots: *il n'y a point de* DIEU *que* „ DIEU; & fur la feconde ceux-ci: *Mahomet eft* „ *l'apôtre de* DIEU. A cette vue je demeurai le „ plus furpris & le plus confus de tous les hom„ mes. J'apperçus autour de lui foixante & dix

„ mille caſſolettes ou petites bourſes pleines de
„ muſc & de ſafran. Il avait cinq cents paires d'aî-
„ les, & d'une aîle à l'autre il y avait la diſtance
„ de cinq cents années de chemin.

„ C'eſt dans cet état que *Gabriel* ſe fit voir à
„ mes yeux. Il me pouſſa & me dit: *leve-toi, ô*
„ *homme endormi.* Je fus ſaiſi de frayeur & de
„ tremblement, & je lui dis en m'éveillant en ſur-
„ ſaut: *qui es-tu?* DIEU *veuille te faire miſéricorde.*
„ *Je ſuis ton frere Gabriel,* me répondit-il; *ô*
„ *mon cher bien aimé Gabriel,* lui dis-je, *je te de-*
„ *mande pardon. Eſt-ce une révélation de quelque*
„ *choſe de nouveau, ou bien une menace affligeante*
„ *que tu viens m'annoncer? C'eſt quelque choſe de*
„ *nouveau,* reprit-il; *leve-toi, mon cher & bien-*
„ *aimé. Attache ton manteau ſur tes épaules, tu en*
„ *auras beſoin: car il faut que tu rendes viſite à ton*
„ *ſeigneur cette nuit.* En même tems *Gabriel* me
„ prit par la main; il me fit lever, & m'ayant
„ fait monter ſur la jument Alborac, il la condui-
„ ſit lui-même par la bride, &c."

Enfin il eſt avéré chez les muſulmans que ce cha-
pitre, qui n'eſt d'aucune autenticité, fut imaginé
par *Abu-Horaïra,* qui était, dit-on, contempo-
rain du prophête. Que dirait-on d'un Turc qui
viendrait aujourd'hui inſulter notre religion, & nous
dire que nous comptons parmi nos livres conſacrés
les *lettres de St. Paul à Séneque,* & les *lettres de Sé-*
neque à Paul, les *actes de Pilate,* la *vie de la femme*
de Pilate, les *lettres du prétendu roi Abgare à* JESUS-
CHRIST, *& la réponſe de* JESUS-CHRIST *à ce roite-*

let, l'*Histoire du défi de St. Pierre à Simon le magicien*, les *prédictions des sybilles*, le *Testament des douze patriarches*, & tant d'autres livres de cette espece?

Nous répondrions à ce Turc qu'il est fort mal instruit, & qu'aucun de ces ouvrages n'est regardé par nous comme autentique. Le Turc nous fera la même réponse, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux. Il nous dira qne ce n'est qu'une fraude pieuse des derniers tems, & que ce voyage n'est point dans l'Alcoran. Je ne compare point sans doute ici la vérité avec l'erreur, le christianisme avec le mahométisme, l'Evangile avec l'Alcoran; mais je compare fausse tradition à fausse tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été poussé si loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU sont froides; qu'il le sait parce qu'il les a touchées, que DIEU se fait porter en chaise; que dans l'arche de Noé, le rat nâquit de la fiente de l'éléphant, & le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au lieu de souffrir le supplice. Il ne songe pas que ce sont des communions entieres des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conservée dans la Syrie & dans l'Arabie jusqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans son oreille, & qu'il faisait accroire à ses secta-

teurs que ce pigeon venait lui parler de la part de Dieu?

N'eſt-ce pas aſſez que nous ſoyons perſuadés de la fauſſeté de ſa ſecte, & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre ſans que nous perdions notre tems à calomnier les mahométans qui ſont établis du mont Caucaſe au mont Atlas, & des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde. Nous écrivons ſans ceſſe de mauvais livres contre eux, & ils n'en ſavent rien. Nous crions que leur religion n'a été embraſſée par tant de peuples, que parce qu'elle flatte les ſens. Où eſt donc la ſenſualité qui ordonne l'abſtinence du vin & des liqueurs dont nous faiſons tant d'excès, qui prononce l'ordre indiſpenſable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de ſon revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de ſouffrir dans les premiers tems de la puberté une opération douloureuſe, de faire au milieu des ſables arides un pélérinage qui eſt quelquefois de cinq cents lieues, & de prier Dieu cinq fois par jour, même en faiſant la guerre?

Mais, dit-on, il leur eſt permis d'avoir quatre épouſes dans ce monde, & ils auront dans l'autre des femmes céleſtes. *Grotius* dit en propres mots: *il faut avoir reçu une grande meſure de l'eſprit d'étourdiſſement pour admettre des rêveries auſſi groſſieres & auſſi ſales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de ſon Koran des mains

de l'ange *Gabriel*, était pis qu'un rêveur; c'était un imposteur qui soutenait ses séductions par son courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi, ni de sale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les satrapes, les nababs, les omras de l'Orient nourrissaient dans leurs serrails. Il est dit que *Salomon* avait trois cents femmes & sept cents concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouser les deux sœurs; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le sura ou chapitre quatre. Où est donc la saleté?

A l'égard des femmes célestes, où est la saleté? Certes il n'y a rien de sale dans le mariage que nous reconnaissons ordonné sur la terre & béni par Dieu même. Le mystere incompréhensible de la génération est le sceau de l'Etre éternel. C'est la marque la plus chere de sa puissance d'avoir créé le plaisir, & d'avoir par ce plaisir même perpétué tous les êtres sensibles.

Si on ne consulte que la simple raison, elle nous dira qu'il est vraisemblable que l'Etre éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne sera pas indigne de la Majesté suprême, de nourrir nos estomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des estomacs. Nos saintes Ecritures nous apprennent que Dieu mit d'abord le premier homme & la premiere femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire, incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'est à-peu-

près l'état où feront les juftes, lorfqu'après leur réfurrection, ils feront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps fera continuellement fatisfait. Nos peres de l'églife n'ont point eu d'autre idée de la Jérufalem célefte. (67) *St. Irenée* dit, que chaque fep de vigne y portera dix mille branches, chaque branche dix mille grapes, & chaque grape dix mille raifins, &c.

Plufieurs peres de l'églife en effet ont penfé que les bienheureux dans le ciel jouiraient de tous leurs fens. *St. Thomas* dit que le fens de la vue fera infiniment perfectionné, que tous les élémens le feront auffi, (68) que la fuperficie de la terre fera diaphane comme le verre, l'eau comme le cryftal, l'air comme le ciel, le feu comme les aftres.

St. Auguftin dans fa *doctrine chrétienne* dit, (69) que le fens de l'ouie goûtera le plaifir des fons, du chant & du difcours.

Un de nos grands théologiens Italiens nommé *Plazza*, (70) dans fa *differtation fur le paradis*, nous apprend que les élus ne cefferont jamais de jouer de la guitarre & de chanter: ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages*; des plaifirs fans chatouillement, des careffes fans molleffe, des voluptés fans excès: *tres nobilitates, illecebra fine titillatione, blanditia fine mollitudine & voluptas fine exuberantiâ.*

(67) Liv. V. Chapitre XXXIII.
(68) *Commentaire fur la Genefe*, Tome II. livre IV.
(69) Ch. II. & III. n. 149. (70) Page 506.

St. Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas: *in corporibus gloriosis erit odor in suâ ultimâ perfectionne, nullo modo per humidum repressus.* (71) Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Suarez, dans sa *sagesse*, s'exprime ainsi sur le goût: Il n'est pas difficile de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût, & l'affecte intentionnellement: *non est Deo difficile facere ut sapidus humor sit intra organum gustûs qui sensum illum possit intentionaliter afficere.* (72)

Enfin, *St. Prosper*, en résumant tout, prononce que les bienheureux seront rassasiés sans dégoût, & qu'ils jouiront de la santé sans maladie: (73) *saturitas sine fastidio & tota sanitas sine morbo.*.

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans aient admis l'usage des cinq sens dans leur paradis. Ils disent, que la premiere béatitude sera l'union avec DIEU; elle n'exclut pas le reste.

Le paradis de *Mahomet* est une fable; mais encor une fois, il n'y a ni contradiction ni saleté.

La philosophie demande des idées nettes & précises; *Grotius* ne les avait pas. Il citait beaucoup, & il étalait des raisonnemens apparens, dont la fausseté ne peut soutenir un examen réfléchi.

On pourait faire un très gros livre de toutes les imputations injustes dont on a chargé les mahométans. Ils ont subjugué une des plus belles & des

(71) *Supplement* part III. q. 84.
(72) Liv. XVI. ch. XX. (73) N. 232.

plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chasser, que de leur dire des injures.

L'impératrice de Russie donne aujourd'hui un grand exemple, elle leur enleve Azoph & Taganrok, la Moldavie, la Valachie, la Géorgie, elle pousse ses conquêtes jusqu'aux remparts d'Erzerum ; elle envoie contre eux, par une entreprise inouie, des flottes qui partent du fond de la mer Baltique, & d'autres qui couvrent le Pont-Euxin; mais elle ne dit point, dans ses manifestes, qu'un pigeon soit venu parler à l'oreille de *Mahomet*.

ARRÊTS NOTABLES,

SUR LA LIBERTÉ NATURELLE.

ON a fait en plusieurs pays, & surtout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatisme, ou même l'erreur & la faiblesse ont commis avec le glaive de la justice.

Il y a des arrêts de mort que des années entieres de vengeance pouraient à peine expier, & qui feront frémir tous les siecles à venir. Tels sont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naple & de Sicile, par le tribunal de *Charles d'Anjou*; contre *Jeau Hus* & *Jérôme* de Prague par des prêtres & des moines, contre le roi d'Angleterre *Charles I* par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques commis par la

lâcheté, la bêtiſe, la ſuperſtition; & ceux-là ſont innombrables. Nous en rapporterons quelques-uns dans d'autres chapitres.

Dans cette claſſe, il faut ranger principalement les procès de ſortilege; & ne jamais oublier qu'encor de nos jours en 1750, la juſtice ſacerdotale de l'évêque de Vurtsbourg a condamné comme ſorciere une religieuſe fille de qualité, au ſupplice du feu. C'eſt afin qu'on ne l'oublie pas, que je répéte ici cette avanture dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop & trop vite.

Je voudrais que chaque jour de l'année, un crieur public au-lieu de brâiller comme en Allemagne & en Hollande, quelle heure il eſt, (ce qu'on ſait très bien ſans lui) criât, C'eſt aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg & tous ſes habitans furent réduits en cendre. C'eſt ce 14 Mai, à quatre heures & demie du ſoir, que *Henri IV* fut aſſaſſiné pour cette ſeule raiſon qu'il n'était pas aſſez ſoumis au pape; c'eſt à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté ſous le nom de *juſtice*.

Ces avertiſſemens continuels feraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les perſécuteurs. Par exemple, je propoſe que chaque année les deux plus forts goſiers qu'on puiſſe trouver à Paris & à Toulouſe, prononcent dans tous les carrefours ces paroles: „ C'eſt à pareil jour que cinquan-„ te maîtres des requêtes rétablirent la mémoire de „ *Jean Calas* d'une voix unanime, & obtinrent pour

la

„ la famille des libéralités du roi même, au nom
„ duquel *Jean Calas* avait été injuftement condamné
„ au plus horrible fupplice. "

Il ne ferait pas mal qu'à la porte de tous les miniftres il y eût un autre crieur, qui dit à tous ceux qui viennent demander des lettres de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés, ou dépendans:

„ Meffieurs, craignez de féduire le miniftre par
„ de faux expofés, & d'abufer du nom du roi. Il
„ eft dangereux de le prendre en vain. Il y a dans
„ le monde un maître *Gerbier* qui défend la caufe
„ de la veuve & de l'orphelin opprimés fous le poids
„ d'un nom facré. C'eft celui-là même qui a ob-
„ tenu au barreau du parlement de Paris l'aboliffe-
„ ment de la fociété de JESUS. Ecoutez attentive-
„ ment la leçon qu'il a donnée à la fociété de St.
„ Bernard, conjointement avec maître *Loifeau* au-
„ tre protecteur des veuves. "

Il faut d'abord que vous fachiez que les révérends peres bernardins de Clervaux poffedent dix-fept mille arpens de bois, fept groffes forges, quatorze groffes métairies, quantité de fiefs, de bénéfices, & même des droits dans les pays étrangers. Le revenu du couvent va jufqu'à deux cents mille livres de rentes. Le tréfor eft immenfe; le palais abbatial eft celui d'un prince; rien n'eft plus jufte; c'eft un faible prix des grands fervices que les bernardins rendent continuellement à l'état.

Il arriva qu'un jeune homme de dix-fept ans, nommé *Caftille*, dont le nom de batême était *Ber-*

nard, crut par cette raiſon qu'il devait ſe faire bernardin; c'eſt ainſi qu'on raiſonne à dix-ſept ans, & quelquefois à trente: il alla faire ſon noviciat en Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il fallut prononcer ſes vœux, la grace lui manqua; il ne les ſigna point, s'en alla & redevint homme. Il s'établit à Paris, & au bout de trente ans, ayant fait une petite fortune, il ſe maria & eut des enfans.

Le révérend pere procureur de Clervaux nommé *Mayeur*, digne procureur, frere de l'abbé, ayant appris à Paris d'une fille de joie que ce *Caſtille* avait été autrefois bernardin, complote de le revendiquer en qualité de déſerteur, quoiqu'il ne fût point réellement engagé; de faire paſſer ſa femme pour une concubine, & de placer ſes enfans à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'aſſocie avec un autre fripon pour partager les dépouilles. Tous deux vont au bureau des lettres de cachet, expoſent leurs griefs au nom de *St. Bernard*, obtiennent la lettre, viennent ſaiſir *Bernard Caſtille*, ſa femme & leurs enfans, s'emparent de tout le bien & vont le manger où vous ſavez.

Bernard Caſtille eſt enfermé à Orval dans un cachot, où il meurt au bout de ſix mois, de peur qu'il ne demande juſtice. Sa femme eſt conduite dans un autre cachot à Ste. Pélagie, maiſon de force des filles débordées. De trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

Les choſes reſtent dans cet état pendant trois ans. Au bout de ce tems la dame *Caſtille* obtient ſon

élargissement. DIEU est juste. Il donne un second mari à cette veuve. Ce mari nommé *Launai*, se trouve un homme de tête qui développe toutes les fraudes, toutes les horreurs, toutes les scélératesses employées contre sa femme. Ils intentent tous deux un procès aux moines. (74) Il est vrai que frere *Mayeur* qu'on appelle *Dom Mayeur*, n'a pas été pendu; mais le couvent de Clervaux en a été pour quarante mille écus. Et il n'y a point de couvent, qui n'aime mieux voir pendre son procureur, que de perdre son argent.

Que cette histoire vous apprenne, messieurs, à user de beaucoup de sobriété en fait de lettres de cachet. Sachez que maître *Elie de Beaumont*, (75) ce célebre défenseur de la mémoire de *Calas*, & maître *Target* cet autre protecteur de l'innocence opprimée, ont fait payer vingt mille francs d'amende à celui qui avait arraché par ses intrigues une lettre de cachet pour faire enlever la comtesse de *Lancize* mourante, la traîner hors du sein de sa famille, & lui dérober tous ses titres.

Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on entend des battemens de mains du fond de la grand chambre aux portes de Paris. Prenez garde à vous, messieurs, ne demandez pas légérement des lettres de cachet.

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé, qu'est-ce qu'une lettre de cachet? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

(74) L'arrêt est de 1764.

(75) L'arrêt est de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils prononcés par les parlemens des provinces.

ART DRAMATIQUE,

OUVRAGES DRAMATIQUES,

TRAGÉDIE, COMÉDIE, OPÉRA.

Panem & circenses est la devise de tous les peuples. Au-lieu de tuer tous les Caraïbes, il fallait peut-être les séduire par des spectacles, par des funambules, des tours de gibeciere, & de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ses yeux; & beaucoup d'hommes d'un rang supérieur sont peuple. Les ames cultivées & sensibles veulent des tragédies & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charettes des *Thespis*, ensuite on eut ses *Eschyles*, & l'on se flatta bientôt d'avoir ses *Sophocles* & ses *Euripides*; après quoi tout dégénéra: c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eschyle*, *Ménandre* & *Aristophane* n'ont fait d'œuvres dramatiques; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'est aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencerent dès le treizieme siecle, &

peut-être auparavant, par des farces malheureuſement tirées de l'ancien, & du nouveau Teſtament; indigne abus qui paſſa bientôt en Eſpagne, & en France; c'était une imitation vicieuſe des eſſais, que *St. Grégoire* de Nazianze avait faits en ce genre, pour oppoſer un théâtre chrétien au théâtre payen de Sophocle & d'Euripide. *St. Grégoire* de Nazianze mit quelque éloquence, & quelque dignité dans ces pieces; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes, & des boufonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Triſſino*, auteur du poëme épique intitulé l'*Italia liberata da gothi*, donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, la premiere qu'on eût vue en Italie, & cependant réguliere. Il y obſerva les trois unités, de lieu, de tems, & d'action. Il y introduiſit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais pour le tems où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette piece fut repréſentée à Vicence, & la ville conſtruiſit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau ſiecle accoururent aux repréſentations, & prodiguerent les applaudiſſemens que méritait cette entrepriſe eſtimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de ſa préſence la *Rozemonde* du *Ruccellaï*: toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulieres, écrites avec pureté, & naturellement; mais, ce qui eſt étrange, preſque toutes furent un peu froides: tant le dialogue en vers eſt difficile, tant l'art de ſe rendre maître du cœur eſt donné à peu de génies:

le *Torismond* même du *Tasse* fut encor plus insipide que les autres.

On ne connut que dans le *Pastor fido* du *Guarini* ces scenes attendrissantes, qui font verser des larmes, qu'on retient par cœur malgré soi; & voilà pourquoi nous disons, *retenir par cœur*; car ce qui touche le cœur, se grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait longtems auparavant rétabli la vraie comédie; comme *Triffino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480, (76) quand toutes les autres nations de l'Europe croupissaient dans l'ignorance absolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare, ce prélat avait fait jouer sa *Calendra*; piece d'intrigue, & d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licentieuses, ainsi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens seuls furent donc en possession du théâtre pendant près d'un siecle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'histoire, des mathématiques, de tous les genres de poësie & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de misérables farces, comme on sait, pendant tout le quinzieme, & seizieme siecles.

Les Espagnols, tout ingénieux qu'ils sont, quelque grandeur qu'ils aient dans l'esprit, ont conservé jusqu'à nos jours cette détestable coutume d'introduire les plus basses boufonneries dans les sujets les plus sérieux: un seul mauvais exemple

(76) NB. non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans son *Traité de la poësie*.

une fois donné eſt capable de corrompre toute une nation, & l'habitude devient une tyrannie.

DU THÉATRE ESPAGNOL.

Les *autos ſacramentales* ont déshonoré l'Eſpagne beaucoup plus longtems que les *myſteres de la paſſion*, les *actes des ſaints*, nos *moralités*, la *mere ſotte* n'ont flétri la France. Ces *autos ſacramentales* ſe repréſentaient encore à Madrid, il y a très peu d'années. *Calderon* en avait fait pour ſa part plus de deux cents.

Une de ſes plus fameuſes pieces, imprimée à Valladolid ſans date, & que j'ai ſous mes yeux, eſt la *dévotion de la miſſa*. Les acteurs ſont un roi de Cordoue mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux ſoldats bouffons & le diable. L'un de ces deux bouffons, eſt un nommé *Paſcal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio* ſoldat mahométan.

Le diable & *Lelio* veulent tuer *Vivas*; & croient en avoir bon marché, parce qu'il eſt en péché mortel: mais *Paſcal* prend le parti de faire dire une meſſe ſur le théâtre, & de la ſervir. Le diable perd alors toute ſa puiſſance ſur lui.

Pendant la meſſe, la bataille ſe donne; & le diable eſt tout étonné de voir *Paſcal* au milieu du combat dans le même tems qu'il ſert la meſſe. *Oh ôh*, dit-il, *je ſais bien qu'un corps ne peut ſe trouver en deux endroits à la fois, excepté dans le ſacrement, auquel ce drole a tant de dévotion.* Mais le diable ne

ſavait pas que l'ange chrétien avait pris la figure du bon *Paſcal Vivas*, & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue eſt battu, comme on peut bien le croire; *Paſcal* épouſe ſa vivandiere, & la piece finit par l'éloge de la meſſe.

Partout ailleurs, un tel ſpectacle aurait été une prophanation que l'inquiſition aurait cruellement punie, mais en Eſpagne c'était une édification.

Dans un autre acte ſacramental JESUS-CHRIST en perruque quarrée, & le diable en bonnet à deux cornes, diſputent ſur la controverſe, ſe battent à coups de poing, & finiſſent par danſer enſemble une ſarabande.

Pluſieurs pieces de ce genre finiſſent par ces mots, *ite comedia eſt.*

D'autres pieces, en très grand nombre, ne ſont point ſacramentales, ce ſont des tragicomédies, & même des tragédies; l'une eſt *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Abſalon.* On a joué *le ſoleil ſoumis à l'homme*, DIEU *bon payeur*, le *maître d'hôtel de* DIEU, la *dévotion aux trépaſſés.* Et toutes ces pieces ſont intitulées *la famoſa comedia.*

Qui croirait que dans cet abîme de groſſiéretés inſipides, il y ait de tems en tems des traits de génie, & je ne ſais quel fracas de théâtre qui peut amuſer & même intéreſſer?

Peut-être quelques-unes de ces pieces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eſchyle*, dans leſquelles la religion des Grecs étoit jouée, comme la religion chrétienne le fut en France & en Eſpagne.

Qu'est-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Promethée* sur un rocher, par ordre de *Jupiter*? qu'est-ce que la force & la vaillance qui servent de garçon-bourreaux à *Vulcain*, sinon un *auto sacramentale* grec? Si *Calderon* a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid, *Eschyle* n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athenes ? Si *Pascal Vivas* sert la messe, ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes ses cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides*? La ressemblance me parait assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux ; c'est la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pieces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusques dans le *Cid*. Il n'est pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connait l'*Héraclius* de Calderon, intitulé *Toute la vie est un mensonge, & tout est une vérité*, antérieur de près de vingt années à l'*Héraclius* de Corneille. L'énorme démence de cette piece n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens, & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels sont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a si heureusement traduits :

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi !

Non-seulement *Lopez de Vega* avait précédé *Cal-*

deron dans toutes les extravagances d'un théâtre grossier & absurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y soumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans son *nouvel art de faire des comédies* de son tems.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizares,
Dédaignerent le goût des Grecs & des Romains:
Nos ayeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos ayeux étaient des barbares (77)
L'abus regne, l'art tombe, & la raison s'enfuit;
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
Il vit dans le mépris & meurt dans l'indigence. (78)
Je me vois obligé de servir l'ignorance,
D'enfermer sous quatre verroux (79)
Sophocle, Euripide, & Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.

. . . .

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même.
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût espagnol ne pénétra point à la vérité en France; mais il y avait un vice radi-

(77) *Mas come le servieron muchos barbaros*
Che ensenaron el bulgo à sus rudezas?

(78) *Muere sin fama è galardon.*

(79) *Encierro los preceptos con seis llayes. &c.*

cal beaucoup plus grand, c'était l'ennui; & cet ennui était l'effet des longues déclamations sans suite, sans liaison, sans intrigue, sans intérêt, dans une langue non encor formée. *Hardi* & *Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un stile insupportable; & ces platitudes furent jouées sur des tréteaux au lieu de théâtre.

DU THÉATRE ANGLAIS

Le théâtre anglais au contraire, fut très animé, mais le fut dans le goût espagnol; la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie: les acteurs passaient de Rome, de Venise, en Chypre: la plus vile canaille paraissait sur le théâtre avec des princes; & ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jetté les yeux sur une édition de *Shakespear*, donnée par le sieur *Samuel Jonhson*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits esprits* les étrangers qui sont étonnés, que dans les pieces de ce grand Shakespear, *un sénateur Romain fasse le bouffon, & qu'un roi paraisse sur le théâtre comme un yvrogne.*

Je ne veux point soupçonner le sieur *Jonhson* d'être un mauvais plaisant, & d'aimer trop le vin, mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'yvrognerie parmi les beautés du théâtre tragique; la raison qu'il en donne n'est pas moins singuliere. *Le poëte*, dit-il, *dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions & de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La comparaison serait plus juste s'il parlait d'un

peintre qui, dans un ſujet noble, introduirait des groteſques ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté ſur un âne; & la femme de *Darius* buvant avec des gougeats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe; & s'il y en avait chez les Anglais, c'eſt alors qu'on pourait leur appliquer ce vers de *Virgile.*

Et penitus toto diviſos orbe Britannos.

On peut conſulter la traduction exacte des trois premiers actes du *Jules Céſar* de Shakeſpear, dans le deuxieme tome des œuvres de *Corneille.*

C'eſt là que *Caſſius* dit que *Céſar demandait à boire quand il avait la fievre*, c'eſt là qu'un ſavetier dit à un tribun, *qu'il veut le reſſemeler;* c'eſt là qu'on entend Céſar s'écrier; *qu'il ne fait jamais de tort que juſtement;* c'eſt là qu'il dit que le danger & lui ſont nés de la même ventrée, qu'il eſt l'aîné, que le danger ſait bien que *Ceſar* eſt plus dangereux que lui; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derriere ſon dos.

Liſez la belle tragédie du *Maure de Veniſe.* Vous trouverez à la premiere ſcene que la fille d'un ſénateur *fait la bête à deux dos avec le Maure, & qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie.* C'eſt ainſi qu'on parlait alors ſur le théâtre tragique de Londre. Le génie de *Shakeſpear* ne pouvait être que le diſciple des mœurs & de l'eſprit du tems.

SCENE TRADUITE DE LA CLÉOPATRE DE SHAKESPEAR.

Cléopatre ayant resolu de se donner la mort, fait venir un paysan qui apporte un panier sous son bras, dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire piquer.

CLÉOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue & qui ne fait point du mal?

LE PAYSAN.

En vérité, je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez, car sa blessure est immortelle; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPATRE.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort?

LE PAYSAN.

Oh plusieurs, hommes & femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier; c'était une bien honnête femme, si ce n'est qu'elle était un peu sujette à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh! comme elle mourut vite de la morsure de la bête! quels tourmens elle ressentit! elle a dit de très bonnes nouvelles de ce ver; mais qui croit tout ce que les gens disent ne sera jamais sauvé par la moitié de ce qu'ils font; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

CLÉOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je souhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaisir.

CLÉOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, madame? vous devez penser que ce ver vous traitera de son mieux.

CLÉOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous? il ne faut se fier à mon ver que quand il est entre les mains des gens sages; car, en vérité, ce ver-là est dangereux.

CLÉOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'est fort bien fait: ne lui donnez rien à manger, je vous en prie; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourrisse.

CLÉOPATRE.

Ne mangerait-il rien?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je sois si simple; je sais que le diable même ne voudrait pas manger une femme; je sais bien qu'une femme est un plat à présenter aux Dieux, pourvu que le diable n'en fasse pas la sauce: mais, par ma foi, les diables sont des fils de putain

qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes; si le ciel en fait dix, le diable en corrompt cinq.

CLÉOPATRE.

Fort bien; va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je; bon soir, je vous souhaite bien du plaisir avec votre ver.

SCENE TRADUITE DE LA TRAGÉDIE DE HENRI V.

HENRI.

Belle Catherine, très belle, (80)
Vous plairait-il d'enseigner à un soldat les paroles
Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiselle,
Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur?

LA PRINCESSE CATHERINE.

Votre majesté se moque de moi, (81) je ne peux parler votre anglais.

HENRI.

Oh belle Catherine! (82) ma foi vous m'aimerez fort & ferme avec votre cœur français. Je serai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue française, *Me goûtes-tu, Catau?*

CATHERINE.

Pardonnez-moi, (83) je n'entends pas ce que veut dire vous goûter. (84)

(80) En vers anglais. (81) En prose anglaise.
(82) En prose. (83) En prose anglaise.
(84) *Goûter*, *like*, signifie aussi en anglais *ressembler*.

HENRI.

Goûter, c'est ressembler; un ange vous ressemble, Catau; vous ressemblez à un ange.

CATHERINE (*à une espece de dame d'honneur qui est auprès d'elle.*)

Que dit-il? (85) que je suis semblable à des anges?

LA DAME D'HONNEUR.

Oui vraiment, (86) sauf votre honneur; ainsi dit-il.

HENRI.

C'est ce que j'ai dit, (87) chere Catherine, & je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah bon-dieu! les langues des hommes sont pleines de tromperies?

HENRI.

Que dit-elle, ma belle; (88) que les langues des hommes sont pleines de fraudes?

LA DAME D'HONNEUR.

Oui, (89) que les langues des hommes est plein de fraudes, c'est-à-dire, des princes.

HENRI.

Eh bien, (90) la princesse en est-elle meilleure

An-

(85) En Français. (86) En Français. (87) En anglais.
(88) En anglais. (89) En mauvais anglais. (90) En anglais.

Anglaiſe? Ma foi, Catau, mes ſoupirs ſont pour votre entendement, je ſuis bien aiſe que tu ne puiſſes pas parler mieux anglais; car ſi tu le pouvais, tu me trouverais ſi franc roi, que tu penſerais que j'ai vendu ma ferme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu? réponds. Réponds, tapons d'une main, & voilà le marché fait. Qu'en dis-tu, lady?

CATHERINE.

Sauf votre l'honneur, moi entendre bien. (91)

HENRI.

Croi-moi, ſi tu voulais me faire rimer, ou me faire danſer pour te plaire, Catau, tu m'embarraſſerais beaucoup; car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles, ni meſure; & pour ce qui eſt de danſer, ma force n'eſt pas dans la meſure; mais j'ai une bonne meſure en force; je pourais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à ſaute grenouille.

On croirait que c'eſt-là une des plus étranges ſcenes des tragédies de *Shakeſpear*; mais dans la même piece, il y a une converſation entre la princeſſe de France *Catherine*, & une de ſes filles d'honneur Anglaiſes, qui l'emporte de beaucoup ſur tout ce qu'on vient d'expoſer.

Catherine apprend l'anglais; elle demande, comment on dit le pied & la robe? la fille d'honneur

(91) Me underſtand well.

lui répond, que le pied c'eſt *foot*, & la robe c'eſt *coun*: car alors on prononçait *coun*: & non pas *gown*. Catherine entend ces mots d'une maniere un peu ſinguliere; elle les répete à la françaiſe; elle en rougit. *Ah!* dit-elle en français, *ce ſont des mots impudiques, & non pour les dames d'honneur d'uſer. Je ne voudrais répéter ces mots devant les ſeigneurs de France pour tout le monde.* Et elle les répete encor avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très longtems ſur le théâtre de Londres, en préſence de la cour.

DU MÉRITE DE SHAKESPEAR.

Il y a une choſe plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'eſt que *Shakeſpear* eſt un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque tems en Angleterre, ne le prennent que pour un gille de la foire, pour un farceur très au-deſſous d'arlequin, pour le plus mépriſable bouffon qui ait jamais amuſé la populace. C'eſt pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élevent l'imagination & qui pénetrent le cœur. C'eſt la vérité, c'eſt la nature elle-même qui parle ſon propre langage ſans aucun mélange de l'art. C'eſt du ſublime, & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la *Mort de Céſar*, Brutus reproche à Caſſius les rapines qu'il a laiſſé exercer par les ſiens en Aſie, il lui dit: *Souvien-toi des ides de Mars, Souvien-toi du ſang de Céſar. Nous*

l'avons versé parce qu'il était injuste. Quoi! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit César d'avoir favorisé les brigands de la république, souillerait ses mains lui-même par la corruption?

César, en prenant enfin la résolution d'aller au sénat où il doit être assassiné, parle ainsi: *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris, rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la mort est inévitable, qu'elle vienne.*

Brutus, dans la même piece, après avoir formé la conspiration, dit, *Depuis que j'en parlai à Cassius pour la premiere fois, le sommeil m'a fui. Entre un dessein terrible & le moment de l'exécution, l'intervalle est un songe épouvantable. La mort & le génie tiennent conseil dans l'ame. Elle est bouleversée, son intérieur est le champ d'une guerre civile.*

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet*, qui est dans la bouche de tout le monde, & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienséances.

Demeure, il faut choisir de l'être & du néant.
Ou souffrir, ou périr c'est-là ce qui m'attend.
Ciel qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter, ou finir mon malheur & mon sort?
Qui suis-je? qui m'arrête? & qu'est-ce que la mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique azile;
Après des longs transports c'est un sommeil tranquile:
On s'endort, & tout meurt: mais un affreux réveil

Doit fuccéder peut-être aux douceurs du fommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie,
De tourmens éternels eft auffi-tôt fuivie.
O mort! moment fatal! affreufe éternité,
Tout cœur à ton feul nom fe glace épouvanté.
Eh! qui pourait fans toi fupporter cette vie,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrifie,
D'une indigne maîtreffe encenfer les erreurs,
Ramper fous un miniftre, adorer fes hauteurs,
Et montrer les langueurs de fon ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort ferait trop douce en ces extrémités,
Mais le fcrupule parle & nous crie; arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contrafte de grandeur & de baffeffe, de raifon fublime & de folies groffieres, enfin de tous les contraftes que nous venons de voir dans *Shakefpear*? Qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du tems d'*Adiffon*.

D'ADISSON.

Cet homme célebre qui fleuriffait fous la reine *Anne*, eft peut-être celui de tous les écrivains Anglais qui fut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le ftile, une imagination fage dans l'expreffion, de l'élégance, de la force & du naturel dans fes vers & dans fa profe. Ami des bienféances & des regles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, & c'eft ainfi que fon *Caton* eft compofé.

Ce font, dès le premier acte, des vers dignes de *Virgile*, & des fentimens dignes de *Caton*. Il n'y

a point de théâtre en Europe où la ſcene de *Juba* & de *Syphax* ne fût applaudie, comme un chef-d'œuvre d'adreſſe, de caracteres bien développés, de beaux contraſtes, & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire qui connait les traductions de cette piece, applaudit aux traits philoſophiques dont le rôle de *Caton* eſt rempli.

Les vers que ce héros de la philoſophie & de Rome prononce au cinquieme acte, lorſqu'il parait ayant ſur ſa table une épée nue & liſant le *Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès longtems en français; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai; notre ame eſt immortelle;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiecles ſans fin, je ſens que tu m'entraînes;
Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaînes;
Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot conſolant & terrible!
O lumiere! ô nuage! ô profondeur horrible,
Que ſuis-je? où ſuis-je? où vais-je? & d'où ſuis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux?
Allons; s'il eſt un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe & punir les pervers.
Mais comment? dans quel tems? & dans quel univers?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime;

L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, & tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste!
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil:
Cette vie est un songe, & la mort un réveil.

La piece eut le grand succès que méritaient ses beautés de détail, & que lui assuraient les discordes de l'Angleterre, auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très frappante. Mais la conjoncture de ces allusions étant passée, les vers n'étant que beaux, les maximes n'étant que nobles & justes, & la piece étant froide, on n'en sentit plus gueres que la froideur. Rien n'est plus beau que le second chant de *Virgile*; récitez-le sur le théâtre, il ennuiera: il faut des passions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossieres, mais attachantes de *Shakespear*.

DE LA BONNE TRAGÉDIE FRANÇAISE.

Je laisse là tout ce qui est médiocre, la foule de nos faibles tragédies effraie; il y en a près de cent volumes: c'est un magazin énorme d'ennui.

Nos bonnes pieces, ou du moins, celles qui sans être bonnes, ont des scenes excellentes, se réduisent à une vingtaine tout au plus; mais aussi, j'ose dire, que ce petit nombre d'ouvrages admirables est au-dessus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, sans en excepter *Sophocle* & *Euripide*.

C'est une entreprise si difficile d'assembler dans

un même lieu des héros de l'antiquité; de les faire parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire; de ne les faire entrer & ſortir qu'à propos; de faire verſer des larmes pour eux, de leur prêter un langage enchanteur qui ne ſoit ni ampoulé ni familier; d'être toujours décent & toujours intéreſſant; qu'un tel ouvrage eſt un prodige, & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette eſpece.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner, ſans difficulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur ſur ceux qui ne parlent qu'à l'eſprit? quiconque ne veut qu'exciter l'admiration, peut faire dire, Voilà qui eſt beau; mais il ne fera point verſer des larmes. Quatre ou cinq ſcenes bien raiſonnées, fortement penſées, majeſtueuſement écrites, s'attirent une eſpece de vénération; mais c'eſt un ſentiment qui paſſe vîte, & qui laiſſe l'ame tranquille. Ces morceaux ſont de la plus grande beauté, & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais: ce n'eſt pas aſſez, il faut plus que de la beauté. Il faut ſe rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer, & joindre à cette magie les regles de la poëſie, & toutes celles du théâtre, qui ſont preſque ſans nombre.

Voyons quelles pieces nous pourions propoſer à l'Europe, qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner *Phædre* comme le modele le plus parfait, quoique le rôle de Phedre ſoit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant, & de mieux tra-

vaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Théſée* eſt trop faible, qu'*Hippolite* eſt trop français, qu'*Aricie* eſt trop peu tragique, que *Terramene* eſt trop condamnable de débiter des maximes d'amour à ſon pupille; tous ces défauts ſont, à la vérité, ornés d'une diction ſi pure & ſi touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la piece; mais tachons d'en trouver une à laquelle on ne puiſſe faire aucun juſte reproche.

Ne ſera-ce point l'*Iphigénie* en Aulide? Dès le premier vers je me ſens intéreſſé & attendri; ma curioſité eſt excitée par les ſeuls vers que prononce un ſimple officier d'*Agamemnon*, vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en faiſait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide.
Vos yeux ſeuls; & les miens ſont ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents vous auraient-ils exaucé cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Agamemnon plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point; il ſe dit à lui-même en ſoupirant,

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché!

Quels ſentimens! quels vers heureux! qu'elle voix de la nature!

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour apprendre aux nations qu'un juge d'E-

cosse qui a bien voulu donner des regles de poësie & de goût à son pays, déclare dans son chapitre vingt-un, *des narrations & des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

S'il avait su que ce vers était imité d'*Euripide*, il lui aurait peut-être fait grace : mais il aime mieux la réponse du soldat dans la premiere scene de *Hamlet*,

Je n'ai pas entendu une souris trotter.

Voilà qui est naturel, dit-il ; *c'est ainsi qu'un soldat doit répondre*. Oui, monsieur le juge, dans un corps-de-garde ; mais non pas dans une tragédie ; sachez que les Français, contre lesquels vous vous déchaînez, admettent le simple, & non le bás & le grossier. Il faut être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner pour loi ; je plains les plaideurs, si vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vite son audience pour revenir à *Iphigénie*.

Est-il un homme de bon sens & d'un cœur sensible qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un transport mêlé de pitié & de crainte, & qui ne sente les vers de *Racine* pénétrer jusqu'au fond de son ame ? L'intérêt l'inquiétude, l'embarras augmentent dès la troisieme scene, quand *Agamemnon* se trouve entre *Achille* & *Ulysse*.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encor à la scene qui suit. C'est *Ulysse* qui veut persuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt

de la Grece. Ce perſonnage d'*Ulyſſe* eſt odieux; mais, par un art admirable, *Racine* ſait le rendre intéreſſant.

Je ſuis pere, ſeigneur, & faible comme un autre;
Mon cœur ſe met ſans peine à la place du vôtre;
Et frémiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis prêt de pleurer.

Dès ce premier acte, *Iphigénie* eſt condamnée à la mort. *Iphigénie* qui ſe flatte avec tant de raiſon d'épouſer *Achille:* elle va être ſacrifiée ſur le même autel où elle doit donner la main à ſon amant.

Nubendi tempore in ipſo.
Tantum religio potuit ſuadere malorum.

SECOND ACTE D'IPHIGÉNIE.

C'eſt avec une adreſſe bien digne de lui que *Racine*, au ſecond acte, fait paraître *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la premiere, on ne pourait ſouffrir *Eriphile* ſa rivale. Ce perſonnage eſt abſolument néceſſaire à la piece, puis qu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'eſt elle qui, ſans le ſavoir, inſpire des ſoupçons cruels à *Clitemneſtre*, & une juſte jalouſie à *Iphigénie*; & par un art encor plus admirable, l'auteur ſait intéreſſer pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuſe, elle ignore ſes parens, elle a été priſe dans ſa patrie miſe en cendre: un oracle funeſte la trouble; & pour comble de maux, elle a une paſſion involontaire pour ce même *Achille* dont elle eſt captive.

Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,
Je demeurai longtems ſans lumiere & ſans vie
Enfin mes faibles yeux chercherent la clarté ;
Et me voyant preſſer d'un bras enſanglanté ;
Je frémiſſais, Doris, & d'un vainqueur ſauvage
Craignais (92) de rencontrer l'effroyable viſage.
J'entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche :
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je ſentis contre moi mon cœur ſe déclarer —
J'oubliai ma colere, & ne ſus que pleurer.

Il le faut avouer, on ne faiſait point de tels vers avant *Racine* ; non-ſeulement perſonne ne ſavait la route du cœur, mais preſque perſonne ne ſavait les les fineſſes de la verſification, cet art de rompre la meſure.

Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche : perſonne ne connaiſſait cet heureux mélange de ſillabes longues & brêves & de conſonnes ſuivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de molleſſe, & qui le font entrer dans une oreille ſenſible & juſte avec tant de plaiſir.

Quel tendre & prodigieux effet cauſe enſuite l'arrivée d'*Iphigénie* ! Elle vole après ſon pere aux yeux d'*Eriphile* même, de ſon pere qui a pris enfin la réſolution de la ſacrifier ; chaque mot de cette ſcene tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choſes outrées, comme dans Euripide, *je*

(92) Des puriſtes ont prétendu qu'il fallait *je craignais ;* ils ignorent les heureuſes libertés de la poëſie : ce qui eſt une négligence en proſe, eſt très ſouvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne ſacrifie jamais à la chaleur du ſtile.

voudrais être folle (ou faire la *folle*) *pour vous égayer, pour vous plaire.* Tout eſt noble dans la piece françaiſe, mais d'une ſimplicité attendriſſante, & la ſcene finit pas ces mots terribles: *Vous y ſerez, ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant eſt dans *Euripide*, on le répete ſans ceſſe. Non, il n'y eſt pas. Il faut ſe défaire enfin, dans un ſiecle tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépends du théâtre français. Voici ce qui eſt dans *Euripide*.

IPHIGÉNIE.

Mon pere, me ferez-vous habiter dans un autre ſéjour (ce qui veut dire, me marierez-vous ailleurs ?)

AGAMEMNON.

Laiſſez cela; il ne convient pas à une fille de ſavoir ces choſes.

IPHIGÉNIE.

Mon pere, revenez au plutôt après avoir achevé votre entrepriſe.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je faſſe un ſacrifice.

IPHIGÉNIE.

Mais c'eſt un ſoin dont les prêtres doivent ſe charger.

AGAMEMNON.

Vous le ſaurez, puiſque vous ſerez tout auprès, au lavoir.

IPHIGÉNIE.

Ferons-nous, mon pere, un chœur autour de l'autel?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuſe que moi; mais à préſent cela ne t'importe pas; donne-moi un baiſer triſte & ta main, puis que tu dois être ſi longtems abſente de ton pere. O quelle gorge! quelles joues! quels blonds cheveux! que de douleur la ville des Phrygiens, & *Hélene* me cauſent! je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embraſſant. Et vous, fille de *Léda*, excuſez-moi ſi l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Enſuite *Agamemnon* inſtruit *Clitemneſtre* de la généalogie d'Achille, & Clitemneſtre lui demande ſi les noces de *Pelée* & de *Thétis* ſe firent au fond de de la mer.

Brumoy a déguiſe, autant qu'il l'a pu, ce dialogue comme il a falſifié preſque de toutes les pieces qu'il a traduites; mais rendons juſtice à la vérité, & jugeons ſi ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuſe famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taiſez

AGAMEMNON.

Vous y *ſerez, ma fille.*

Comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encor des scenes touchantes dans le même acte, & même des coups de théâtre frappans? C'est-là, selon moi, qu'est le comble de la perfection.

ACTE TROISIEME.

Après des incidens naturels bien préparés, qui tous concourent à redoubler le nœud de la piece, *Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage; *Eripbile* est présente, & le contraste de sa douleur, avec l'allégresse de la mere & des deux amans, ajoute à la beauté de la situation. *Arcas* parait de la part d'*Agamemnon*, il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel.... pour la sacrifier....

Achille; Clitemnestre, Iphigénie, Eriphile, expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens, & Clitemnestre tombe aux genoux d'Achille.

Oubliez une gloire importune,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.

. . . .

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, l'a conduit à la mort.
Ira-t-elle des Dieux, implorant la justice,
Embrasser les autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul, vous êtes en ces lieux
Son pere, son époux, son azile, ses dieux.

O véritable tragédie! beauté de tous les tems & de toutes les nations! malheur aux barbares qui ne ſentiraient pas juſqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

Je ſais que l'idée de cette ſituation eſt dans *Euripide*, mais elle y eſt comme le marbre dans la carriere, & c'eſt *Racine* qui a conſtruit le palais.

Une choſe aſſez extraordinaire, mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie, c'eſt que le jéſuite *Brumoy*, dans ſon *diſcours ſur le théâtre des Grecs* (93), fait cette critique; „ Supposons qu'*Euripide* vînt de l'autre monde & qu'il „ aſſiſtât à la repréſentation de l'*Iphigénie* de Mr. „ *Racine*.... ne ſerait-il point révolté de voir „ *Clitemneſtre* aux pieds d'*Achille* qui la releve, & „ de mille autres choſes, ſoit par-rapport à nos „ uſages qui nous paraiſſent plus polis que ceux „ de l'antiquité, ſoit par rapport aux bienſéan- „ ces? &c.

Remarquez, lecteurs, avec attention, que Clitemneſtre ſe jette aux genoux d'Achille dans *Euripide*, & que même il n'eſt point dit qu'Achille la releve.

A l'égard de *mille autres choſes par rapport à nos uſages*, Euripide ſe ferait conformé aux uſages de la France, & Racine à ceux de la Grece.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la juſtice des commentateurs.

ACTE QUATRIEME.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe

(93) Page 11 de l'édition *in*-4o.

toujours de ſcene en ſcene, que tout y marche de perfections en perfections, la grande ſcene entre *Agamemnon*, *Achille*, *Clitemneſtre*, & *Iphigénie*, eſt encor ſupérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des perſonnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laiſſent en ſuite éclater tous les ſentimens qui les déchirent: on eſt partagé entre la pitié & l'horreur: c'eſt d'un côté *Agamemnon* accablé lui-même de triſteſſe, qui vient demander ſa fille pour la mener à l'autel, ſous prétexte de la remettre au héros à qui elle eſt promiſe. C'eſt *Clitemneſtre* qui lui répond d'une voix entrecoupée,

S'il faut partir, ma fille eſt toute prête;
Mais vous, n'avez vous rien, ſeigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame?

CLITEMNESTRE.

Vos ſoins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON,

Calchas eſt prêt, madame, & l'autel eſt paré;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, ſeigneur, de la victime.

Ces mots, *vous ne me parlez point de la victime*, ne ſont pas aſſurément dans *Euripide*. On ſait de quel ſublime eſt le reſte de la ſcene; non pas de ce ſublime de déclamation; non pas de ce ſublime de penſées recherchées, ou d'expreſſions giganteſques, mais

mais de ce qu'une mere au désespoir a de plus pénétrant & de plus terrible, de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur, à de plus touchant & de plus noble: après quoi, *Achille* déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, sans qu'*Agamemnon* perde rien de sa dignité; & c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pouront pas dire de lui ce qu'ils disent d'Hippolite, de Xiphares, d'Antiochus roi de Comagene, de Bajazet même; ils les appellent, *monsieur Bajazet*, *monsieur Antiochus*, *monsieur Xiphares*, *monsieur Hippolite*; &, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faiblesse de *Racine* est un tribut qu'il a payé aux mœurs de son tems, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût de romans qui avaient infecté la nation; aux exemples même de *Corneille* qui ne composa jamais aucune tragédie sans y mettre de l'amour, & qui fit de cette passion le principal ressort de la tragédie de *Polyeucte* confesseur & martyr, & de celle d'*Attila* roi des Huns, & de *Ste. Théodore* qu'on prostitue.

Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a osé en France produire des tragédies prophanes sans galanterie. La nation était si accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du siecle où nous sommes, on reçut avec applaudissement une *Electre* amoureuse & une partie quarrée de deux amans & de deux maîtresses dans le sujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on sifflait l'*Electre* de *Longepierre*, non-seu-

lement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du tems de *Racine*, & jusqu'à nos derniers tems, les perſonnages eſſentiels au théâtre étaient *l'amoureux* & *l'amoureuſe*, comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie*, & il le doit; il la regarde comme ſa femme; mais il eſt beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'eſt tendre; il aime comme *Achille* doit aimer, & il parle comme *Homere* l'aurait fait parler s'il avait été Français.

ACTE CINQUIEME.

Mr. *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la cataſtrophe d'*Iphigénie* fût en action ſur le théâtre. „ Nous n'avons, dit-il, qu'un regret à former, c'eſt que *Racine* n'ait point compoſé ſa piece dans un tems où le théâtre fût comme aujourd'hui, dégagé de la foule des ſpectateurs, qui inondaient autrefois le lieu de la ſcene; ce poëte n'aurait pas manqué de mettre en action la cataſtrophe, qu'il n'a miſe qu'en récit. On eût vu d'un côté un pere conſterné, une mere éperdue, vingt rois en ſuſpends, l'autel, le bucher, le prêtre, le couteau, la victime: eh! quelle victime! de l'autre, *Achille* menaçant, l'armée *en émeute*, le ſang de toutes parts prêt à couler; *Eriphile* alors ſerait ſurvenue; *Calchas* l'aurait déſignée pour l'unique objet de la colere céleſte;

„ & cette princeſſe s'emparant du couteau ſacré,
„ aurait expiré bientôt ſous les coups qu'elle ſe
„ ferait *portés.*"

Cette idée paraît plauſible au premier coup d'œil. C'eſt en effet le ſujet d'un très beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un inſtant; mais il ſerait bien difficile que ſur le théâtre, cette action qui doit durer quelques momens, ne devînt froide & ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent *Achille* l'épée nue, & ne ſe battant point, vingt héros dans la même attitude comme des perſonnages de tapiſſerie, *Agamemnon* roi des rois n'impoſant à perſonne, immobile dans le tumulte, formeraient un ſpectacle aſſez ſemblable au cercle de la reine en cire colorée par *Benoit.*

> Il eſt des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Il y a bien plus; la mort d'*Eriphile* glacerait les ſpectateurs au-lieu de les émouvoir. S'il eſt permis de répandre du ſang ſur le théâtre, (ce que j'ai quelque peine à croire) il ne faut tuer que les perſonnages auxquels on s'intéreſſe. C'eſt alors que le cœur du ſpectateur eſt véritablement ému, il vole au-devant du coup qu'on va porter, il ſaigne de la bleſſure, on ſe plait avec douleur à voir tomber *Zaïre* ſous le poignard d'*Oroſmane* dont elle eſt idolâtrée. Tuez ſi vous voulez ce que vous aimez, mais ne tuez jamais une perſonne indifférente; le public ſera très indifférent à cette mort; on n'aime point du tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue ſupporta-

ble jusqu'au quatrieme acte; mais dès qu'*Iphigénie* est en péril de mort, *Eriphile* est oubliée & bientôt haïe: elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu, qu'on avait essayé à Paris le spectacle que Mr. *Luneau de Boisjermain* avait proposé, & qu'il n'a point réussi. Il faut savoir qu'un récit écrit par *Racine* est supérieur à toutes les actions théâtrales.

D'ATHALIE.

Je commencerai par dire d'*Athalie* que c'est-là que la catastrophe est admirablement en action. C'est-là que se fait la reconnaissance la plus intéressante; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* sur le théâtre; le fils des rois est sauvé, & est reconnu roi: tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette piece, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres pieces. On peut condamner le caractere & l'action du grand-prêtre *Joad*; sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très mauvais exemple; aucun souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife; il est factieux, insolent, entousiaste, inflexible, sanguinaire; il trompe indignement sa reine, il fait égorger par des prêtres, cette femme âgée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certai-

nement pas à la vie du jeune Joad, *qu'elle voulait élever comme son propre fils.*

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement, on peut détéster la personne du pontife; mais on admire l'auteur, on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente, on ne pense, on ne sent que d'après lui. Son sujet d'ailleurs respectable ne permet pas les critiques qu'on pourait faire, si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose avec *Racine*, que *Joad* est en droit de faire tout ce qu'il fait; & ce principe une fois posé, on convient que la piece est ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus simple & de plus sublime. Ce qui ajoute encor au mérite de cet ouvrage, c'est que de tous les sujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette piece plusieurs endroits de la tragédie de la *Ligue*, faite par le conseiller d'état *Mathieu*, historiographe de France sous *Henri IV*, écrivain qui ne faisait pas mal des vers pour son tems. *Constance* dit dans la tragédie de *Mathieu*,

Je redoute mon Dieu; c'est lui seul que je crains.
. . . .
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour pere.
Il ouvre à tous la main, il nourit les corbeaux;
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des près & des montagnes;
Tout vit de sa bonté.

Racine dit,

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte
. . . .

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible, & cependant ce n'en est point un; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs, *Racine* & *Mathieu* ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Ecriture.

DES CHEFS-D'ŒUVRE TRAGIQUES FRANÇAIS.

Qu'oserait-on placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France & dans les autres pays, après *Iphigénie* & *Athalie?* nous mettrions une grande partie de *Cinna*, les scenes supérieures des *Horaces*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte*; la fin de *Rodogune*; le rôle parfait & inimitable de *Phedre* qui l'emporte sur tous les rôles, celui d'*Acomat* aussi beau en son genre, les quatre premiers actes de *Britannicus*, *Andromaque* toute entiere, à une scene près de pure coquetterie. Les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime*, admirables l'un & l'autre dans des genres tout opposés, des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pieces; mais après vingt bonnes tragédies, sur plus de quatre mille, qu'avons-nous? Rien. Tant mieux. Nous avons dit ailleurs, Il faut que le beau soit rare, sans quoi il cesserait d'être beau.

COMÉDIE.

En parlant de la tragédie, je n'ai point osé don-

ner de regles; il y a plus de bonnes dissertations que de bonnes pieces; & si un jeune homme qui a du génie veut connaître les regles importantes de cet art, il lui suffira de lire ce que *Boileau* en dit dans son *art poëtique*, & d'en être bien pénétré: j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai gueres au-delà de l'historique. Je demanderai seulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers, & pourquoi les modernes ne les font souvent qu'en prose? N'est-ce point que l'un est beaucoup plus aisé que l'autre, & que les hommes en tout genre veulent réussir sans beaucoup de travail? *Fenelon* fit son *Télémaque* en prose, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui comme prédicateur du roi se croyait l'homme le plus éloquent du royaume, & qui pour avoir lu la poëtique d'*Aristote*, pensait être le maître de *Corneille*, fit une tragédie en prose, dont la représentation ne put être achevée, & que jamais personne n'a lue.

La Mothe s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au-dessus de son talent pour la poësie, demande pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose, & une tragédie en prose; & on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie, *Moliere* avait écrit son *Avare* en prose, pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si bon que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire, le *Convive de Pierre*, qu'on a si mal-à-propos appellé le *Festin de Pierre*, fut versifié après la mort de *Moliere* par *Thomas Corneille*, & est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avisera de versifier le *George Dandin.* La diction en est si naive, si plaisante, tant de traits de cette piece, sont devenus proverbes, qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fausse de penser qu'il y a des plaisanteries de prose & des plaisanteries de vers. Tel bon conte, dans la conversation, deviendrait insipide s'il était rimé; & tel autre ne réussira bien qu'en rimes. Je pense que monsieur & madame de *Sottenville*, & madame la comtesse d'*Escarbagnas*, ne seraient point si plaisans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pieces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les personnages ont des caracteres fortement dessinés, tel que le *Misantrope*, le *Tartuffe*, l'*Ecole des femmes*, celle *des maris*, les *Femmes savantes*, le *Joueur*, les vers me paraissent absolument nécessaires ; & j'ai toujours été de l'avis de Michel Montagne, qui dit, *que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poësie, enleve son ame d'une plus rapide secousse.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Moliere*; on sait assez que dans ses bonnes pieces, il est au-dessus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Despréaux* a dit,

Aussi-tôt que d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eut rayé du nombre des humains,

On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Put plus, est un peu rude à l'oreille, mais *Boileau* avait raison.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Moliere*, on ne vit pas une seule piece supportable jusqu'au *Joueur* du trésorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697, & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui seul, après *Moliere*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La seule piece de caractere qu'on ait eue depuis lui, a été le *Glorieux* de *Destouches*, dans laquelle tous les personnages ont été généralement applaudis, excepté malheureusement celui du *glorieux*; qui est le sujet de la piece.

Rien n'étant si difficile que de faire rire les honnêtes gens, on se réduisit enfin à donner des comédies romanesques, qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des essais de tragédie bourgeoise; ce fut une espece bâtarde qui n'étant ni comique ni tragique, manifestait l'impuissance de faire des tragédies & des comédies. Cette espece cependant avait un mérite, celui d'intéresser; & dès qu'on intéresse on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de semer leurs pieces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduisit.

Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies, qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades*: on en fit une en l'an-

née 1732, dont le principal perſonnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très bon homme & marin fort groſſier, lequel croyant avoir perdu ſa femme & ſon fils, venait ſe remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par ſon mari, & marier ſon fils à une demoiſelle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mere, ſe donnait des airs de ſeigneur; & ſon plus grand air était de mépriſer beaucoup ſa femme, laquelle était un modele de vertu & de raiſon. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés ſans ſe plaindre, payait ſes dettes ſecrétement quand il avait joué & perdu ſur ſa parole, & lui faiſait tenir des petits préſens très galans ſous des noms ſuppoſés. Cette conduite rendait notre jeune homme encor plus fat; le marin revenait à la fin de la piece, & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'eſprit; nommée Mlle. *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourait faire une comédie très intéreſſante, & d'un genre tout nouveau pour les Français, en expoſant ſur le théâtre le contraſte d'un jeune homme qui croirait en effet que c'eſt un ridicule d'aimer ſa femme; & une épouſe reſpectable, qui forcerait enfin ſon mari à l'aimer publiquement. Elle preſſa l'auteur d'en faire une piece réguliere, noblement écrite; mais ayant été refuſée, elle demanda permiſſion de donner ce ſujet à Mr. de *la Chauſſée*, jeune homme qui faiſait fort bien des vers, & qui avait

de la correction dans le ſtile. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette piece était bien froide après celles de *Moliere* & de *Regnard*; elle reſſemblait à un homme un peu peſant qui danſe avec plus de juſteſſe que de grace. L'auteur voulut mêler la plaiſanterie aux beaux ſentimens; il introduiſit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & inſipides. L'un dit à l'autre;

Si la même maîtreſſe eſt l'objet de nos vœux,
L'embarras de choiſir la rendra plus perplexe.
Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du ſexe.

Ce n'eſt pas ainſi que *Moliere* fait parler ſes perſonnages. Dès lors le comique fut banni de la comédie. On y ſubſtitua le patétique; on diſait que c'était par bon goût, mais c'était par ſterilité.

Ce n'eſt pas que deux ou trois ſcenes patétiques ne puiſſent faire un très bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence*; il y en a dans *Moliere*; mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaiſante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre eſt plus aiſé, mais cette facilité même le dégrade; en un mot les Français ne ſurent plus rire.

Quand la comédie fut ainſi défigurée, la tragédie le fut auſſi: on donna des pieces barbares, & le théâtre tomba; mais il peut ſe relever.

DE L'OPÉRA.

C'eſt à deux cardinaux que la tragédie & l'opera

doivent leur établissement en France ; car ce fut sous *Richelieu* que *Corneille* fit son apprentissage, parmi les cinq auteurs que ce ministre faisait travailler comme des commis aux drames, dont il formait le plan, & où il glissait souvent nombre de très mauvais vers de sa façon: & ce fut lui encor qui ayant persécuté le *Cid*, eut le bonheur d'inspirer à *Corneille* ce noble dépit & cétte généreuse opiniâtreté qui lui fit composer les admirables scenes des *Horaces* & de *Cinna*.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra, qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la premiere fois une troupe entiere de musiciens Italiens, des décorateurs & un orchestre; on représenta au Louvre la tragi-comédie d'*Orphée* en vers Italiens & en musique: ce spectacle ennuya tout Paris. Très peu de gens entendaient l'italien, presque personne ne savait la musique, & tout le monde haïssait le cardinal: cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut sifflée: & bientôt après, les plaisans de ce tems-là firent *le grand ballet & le branle de la fuite de Mazarin, dansé sur le théâtre de la France par lui-même & par ses adhérens*. Voilà toute la récompense qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui on avait eu des ballets en France dès le commencement du seizieme siecle; & dans ces ballets il y avait toujours eu quelque musique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étaient gueres autre chose qu'un plein chant

grégorien. Les filles d'*Achelois*, les ſyrenes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuſe*; mais c'étaient d'étranges ſyrenes.

Le cardinal *Mazarin* ne ſe rebuta pas du mauvais ſuccès de ſon opéra italien; & lorſqu'il fut tout puiſſant, il fit revenir ſes muſiciens Italiens, qui chanterent *le Nozze di Peleo & di Thetide* en trois actes en 1654. *Louis XIV.* y danſa; la nation fut charmée de voir ſon roi, jeune, d'une taille majeſtueuſe & d'une figure auſſi aimable que noble, danſer dans ſa capitale après en avoir été chaſſé: mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la ſeconde fois.

Mazarin perſiſta, il fit venir en 1660 le *ſignor Cavalli* qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra de *Xerxès* en cinq actes; les Français bâillerent plus que jamais & ſe crurent délivrés de l'opéra italien par la mort du *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, & à preſque autant de chanſons qu'on en avait fait contre lui pendant ſa vie.

Cependant les Français vouloient auſſi dès ce tems-là même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un ſeul homme dans le pays qui ſût faire un trio, ou jouer paſſablement du violon; & dès l'année 1659 un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert* intendant de douze violons de la reine-mere, qu'on appellait *la muſique de France*, firent chanter dans le village d'Iſſi une paſtorale qui, en fait d'ennui, l'emportait ſur les *Hercole amante*, & ſur le *Nozze di Pileo.*

En 1669 le même abbé *Perrin*, & le même *Cam-*

bert, s'associerent avec un marquis de *Sourdiac* grand machiniste, qui n'était pas absolument fou, mais dont la raison était très particuliere, & qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heureux; on joua d'abord *Pomone*, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'Artichaux.

On représenta ensuite *les peines & les plaisirs de l'amour*, & enfin *Lulli* violon de Mademoiselle, devenu surintendant de la musique du roi, s'empara du jeu-de-paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable, se consola dans Paris à faire des élégies & des sonnets, & même à traduire l'*Enéide* de *Virgile* en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquieme livre de l'Enéide.

Arduus effractoque illisit in ossa cerebro
Sternitur exanimisque tremens procumbit humi bos.

Dans ses os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant & mort, en bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les satyres de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler: car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très mauvais, mais de ceux qui étant médiocres se croient des génies & font les importans.

Pour *Cambert* il quitta la France de dépit, & alla faire exécuter sa détestable musique chez les Anglais, qui la trouverent excellente.

Lulli qu'on appella bientôt *monsieur de Lulli*,

s'associa très habilement avec *Quinault* dont il sentait tout le mérite, & qu'on n'appella jamais *monsieur de Quinault*. Il donna dans son jeu-de-paume de Belair en 1672, les *fêtes de l'amour & de Bacchus*, composées par ce poëte aimable, mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis; les connaisseurs seulement estimerent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'Horace:

Donec gratus eram tibi
Nec quisquam potior brachia candide
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.

. . . .

Cette ode en effet est très gracieusement rendue en Français; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans *Cadmus* & dans *Alceste*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, & les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.

. . . .

Ah! vraiment, petite mignonne,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.

. . . .

Mes pauvres compagnons, hélas!
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

. . . .

Le dragon ne fait-il point le mort?

Mais dans ces deux opéra d'*Alceste* & de *Cadmus*, Quinault sut insérer des morceaux admirables de poësie. *Lulli* sut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française; & comme il était d'ailleurs très plaisant, très débauché, adroit, intéressé, bon courtisan, & par conséquent aimé des grands, & que *Quinault* n'était que doux & modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poëte, qu'il dirigeait, & qui sans lui ne serait connu que par les satyres de *Boileau*. *Quinault* avec tout son mérite resta donc en proie aux injures de *Boileau*, & à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'est plus beau, ni même plus sublime que ce chœur des suivans de *Pluton* dans *Alceste*.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre,
Cherche à souffrir.
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
. . . .
Est-on sage
De fuir ce passage?
C'est un orage
Qui mene au port.

Le discours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du sujet.

Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,

Pardonne

Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'amour.

La charmante tragédie d'*Atis*, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves répandues dans les pieces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli* qui fut regardé comme le Dieu de la musique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il sentit de bonne heure que la langue française étant la seule qui eût l'avantage des rimes féminines & masculines, il fallait la déclamer en musique différemment de l'Italien. *Lulli* inventa le seul récitatif qui convînt à la nation, & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidélement les paroles, il fallait encor des acteurs ; il s'en forma ; c'était *Quinault* qui souvent les exerçait & leur donnait l'esprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*.

Etaient des lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire, *Quinault*, qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le font : cela est si vrai, qu'à peine depuis le tems de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, à peine y eut-il à l'opéra cinq ou six scenes de récitatif tolérables. *Rameau* même n'en a pas fait trois, tant il est vrai que presque tous les arts sont nés & morts dans le beau siecle de *Louis XIV*.

Les ariettes de *Lulli* furent très faibles, c'était des *barcaroles* de Venise. Il fallait, pour ces petits

airs, des chanſonnettes d'amour auſſi molles que les notes. *Lulli* compoſait d'abord les airs de tous ces divertiſſemens. Le poëte y aſſujettiſſait les paroles; *Lulli* forçait *Quinault* d'être inſipide. Mais les morceaux vraiment poëtiques de *Quinault*, n'étaient certainement pas des lieux communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare*, plus fieres & plus harmonieuſes que ce couplet de l'opéra de *Proſerpine?*

Les ſuperbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donne plus d'épouvante;
Ils ſont enſévelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux:
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante,
Jupiter eſt victorieux;
Et tout cede à l'effort de ſa main foudroyante,
Chantons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Broſſette* a beau dire. L'ode ſur la priſe de Namur, *avec ſes monçeaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques*, eſt auſſi mauvaiſe que ces vers de *Quinault* ſont bien faits. Le ſévere auteur de l'*art poëtique*, ſi ſupérieur dans ſon ſeul genre, devait être plus juſte envers un homme ſupérieur auſſi dans le ſien; homme d'ailleurs aimable dans la ſociété, homme qui n'offenſa jamais perſonne, & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin, le quatrieme acte de *Roland*, & toute la

tragédie d'*Armide* furent des chefs-d'œuvre de la part du poëte, & le récitatif du muſicien ſembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioſte* & pour le *Taſſe*, dont ces deux opéra ſont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

DU RÉCITATIF DE LULLI.

Il faut ſavoir que cette mélodie était alors à-peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encor quelques motets de *Cariſſimi* qui ſont préciſément dans ce goût. Telle eſt cette eſpece de cantate latine qui fut, ſi je ne me trompe, compoſée par le cardinal *Delphini*.

Sunt breves mundi roſæ
Sunt fugitivi flores
Frondes veluti annoſæ
Sunt labiles honores.

Velociſſimo curſu
Fluunt anni
Sicut celeres venti,
Sicut ſagittæ rapidæ,
Fugiunt, evolant evaneſcunt.
Nil durat æternum ſub cœlo.
Rapit omnia rigida ſors,
Implacabili, funeſto telo
Ferit omnia livida mors.
Eſt ſola in cœlo quies,
Jucunditas ſincera,
Voluptas pura,
Et ſine nube dies &c.

Beaumaviel chantait ſouvent ce motet, & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Theve-*

O 2

nard; rien ne me semblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs; le vrai récitatif est une déclamation notée, mais on ne note pas l'action & le sentiment.

Si une actrice en grasséiant un peu, en adoucissant sa voix, en minaudant, chantait:

> Ah! je le tiens, je tiens son cœur perfide.
> Ah! je l'immole à ma fureur,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli*; & elle pourait, en faisant rallentir un peu la mesure, chanter sur les mêmes notes.

> Ah! je les vois, je vois vôs yeux aimables.
> Ah! je me rends à leurs attraits.

Pergolese a exprimé dans une musique imitatrice ces beaux vers de l'*Artaserse* de Metastasio.

> *Vo solcando un mar crudele*
> *Senza vele*
> *Senza sarte.*
> *Freme l'onda, il ciel s'imbruna,*
> *Cresce il vento, e manca l'arte.*
> *E il voler della fortuna*
> *Son costretto a seguitar &c.*

Je priai une des plus célebres virtuoses de me chanter ce fameux air de *Pergolese*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *cresce il vento*.. Je me préparais à toute l'horreur d'une

tempête. J'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grace l'haleine imperceptible des doux zéphirs.

Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expreſſion*, on lit ces paroles d'un amateur de tous les arts, qui en a cultivé pluſieurs avec ſuccès. En général la „ muſique vocale de *Lulli*, n'eſt autre, on le ré- „ pete, que le pur récitatif, & n'a par elle-même „ aucune expreſſion du ſentiment que les paroles „ de *Quinault* ont peint. Ce fait eſt ſi certain, „ que ſur le même chant qu'on a ſi longtems cru „ plein de la plus forte expreſſion, on n'a qu'à „ mettre des paroles qui forment un ſens tout-à- „ fait contraire; & ce chant poura être appliqué à „ ces nouvelles paroles auſſi bien pour le moins „ qu'aux anciennes. Sans parler ici du premier „ chœur du prologue d'*Amadis*, où Lulli a expri- „ mé *éveillons-nous* comme il aurait fallu exprimer „ *endormons-nous*, on va prendre pour exemple, & „ pour preuve, un de ſes morceaux de la plus „ grande réputation.

„ Qu'on liſe d'abord les vers admirables que „ *Quinault* met dans la bouche de la cruelle, de „ la barbare *Méduſe*.

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
Tout ſe change en rocher à mon aſpect horrible,
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de ſi terrible
Qu'un regard de mes yeux.

„ Il n'eſt perſonne qui ne ſente qu'un chant qui „ ſerait l'expreſſion véritable de ces paroles, ne „ ſaurais ſervir pour d'autres qui préſenteraient un

„ fens abfolument contraire; or le chant que *Lulli*
„ met dans la bouche de l'horrible *Médufe*, dans ce
„ morceau & dans tout cet acte, eft fi agréable,
„ par conféquent fi peu convenable au fujet, fi
„ fort en contre-fens, qu'il irait très bien pour
„ exprimer le portrait que l'amour triomphant fe-
„ rait de lui-même. On ne repréfente ici, pour
„ abréger, que la parodie de ces cinq vers, avec
„ les accompagnemens, leur chant & la baffe. On
„ peut-être fûr que la parodie très aifée à faire
„ du refte de la fcene, offrirait partout une dé-
„ monftration auffi frappante.

Pour moi, je fuis fûr du contraire de ce qu'on avance; j'ai confulté des oreilles très exercées, & je ne vois point du tout qu'on puiffe mettre *l'allégreffe & la vie*, au lieu de *je porte l'épouvante & la mort*, à moins qu'on ne rallentiffe la mefure, qu'on n'affaibliffe & qu'on ne corrompe cette mufique par une expreffion doucereufe; & qu'une mauvaife actrice ne gâte le chant du muficien.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous* auxquels on ne faurait fubftituer *endormons-nous* que par un deffein formé de tourner tout en ridicule; je ne puis adopter la fenfation d'un autre contre ma propre fenfation.

J'ajoute qu'on avait le fens commun du tems de *Louis XIV* comme aujourd'hui; qu'il aurait été impoffible que toute la nation n'eût pas fenti que Lulli avait exprimé, *l'épouvante & la mort*, comme *l'allegreffe & la vie*, & le réveil comme l'affoupiffement.

On n'a qu'à voir comment Lulli a rendu *dormons*,

dormons tous, on ſera bientôt convaincu de l'injuſtice qu'on lui fait. C'eſt bien ici qu'on peut dire,

Il maglio è l'inimico del bene.

ART POETIQUE.

LE ſavant preſque univerſel, l'homme même de génie, qui joint la philoſophie à l'imagination dit, dans ſon excellent article *Encyclopédie*, ces paroles remarquables... „ *Si on en excepte ce* Perrault *&* „ *quelques autres*, *dont le verſificateur* Boileau *n'é-* „ *tait pas en état d'apprécier le mérite*," &c. (feuillet. 636.)

Ce philoſophe rend avec raiſon juſtice à *Claude Perrault* ſavant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre, & d'autres grands monumens: mais il faut auſſi rendre juſtice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un verſificateur, il ſerait à peine connu; il ne ſerait pas de ce petit nombre de grands-hommes qui feront paſſer le ſiecle de *Louis XIV*. à la poſtérité. Ses dernieres ſatyres, ſes belles épîtres, & ſurtout ſon *Art poëtique*, ſont des chefs-d'œuvre de raiſon autant que de poëſie, *ſapere eſt principium & fons*. L'art du verſificateur eſt, à la vérité, d'une difficulté prodigieuſe, ſurtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux-à-deux, où il eſt rare d'éviter la monotonie, où il faut abſolument rimer, & où les rimes agréables & nobles ſont en trop petit nombre où un mot hors de ſa place, une ſillabe du-

re gâte une penſée heureuſe. C'eſt danſer ſur la corde avec des entraves: mais le plus grand ſuccès dans cette partie de l'art n'eſt rien, s'il eſt ſeul.

L'*Art poëtique* de *Boileau* eſt admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choſes vraies & utiles, parce qu'il donne toujours le précepte & l'exemple, parce qu'il eſt varié, parce que l'auteur en ne manquant jamais à la pureté de la langue.... *ſait d'une voix légere paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévere.*

Ce qui prouve ſon mérite chez tous les gens de goût, c'eſt qu'on ſait ſes vers par cœur; & ce qui doit plaire aux philoſophes, c'eſt qu'il a preſque toujours raiſon.

Puiſque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes ſur les anciens, on oſerait préſumer ici que l'*Art poëtique* de *Boileau* eſt ſupérieur à celui d'*Horace*. La méthode eſt certainement une beauté dans un poëme didactique; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en faiſons pas un reproche; puiſque ſon poëme eſt une épître familiere aux *Piſons*, & non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques*: mais c'eſt un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philoſophes doivent lui tenir compte.

L'*Art poëtique* latin ne paraît pas à beaucoup près ſi travaillé que le français. *Horace* y parle preſque toujours ſur le ton libre & familier de ſes autres épîtres. C'eſt une extrême juſteſſe dans l'eſprit, c'eſt un goût fin, ce ſont des vers heureux & pleins de ſel, mais ſouvent ſans liaiſon, quelquefois deſti-

tués d'harmonie; ce n'eſt pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage eſt très bon; celui de *Boileau* paraît encor meilleur. Et, ſi vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite ſupérieur de traiter les paſſions, & de ſurmonter toutes les difficultés du théâtre, l'*Art poëtique* de *Deſpréaux* eſt ſans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue françaiſe.

Il ſerait triſte que les philoſophes fuſſent les ennemis de la poëſie. Il faut que la littérature ſoit comme la maiſon de Mécene, ... *eſt locus unicuique ſuus.*

L'auteur des *Lettres Perſanes* ſi aiſées à faire, & parmi leſquelles il y en a de très jolies, d'autres très hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles; cet auteur, dis-je, très recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination & ſouvent du ſtile, s'en dédommage en diſant que *l'on verſe le mépris ſur la poëſie à pleines mains, & que la poëſie lyrique eſt une harmonieuſe extravagance*, &c. Et c'eſt ainſi qu'on cherche ſouvent à rabaiſſer les talens auxquels on ne ſaurait atteindre: nous ne pouvons y parvenir, dit *Montagne*, vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montagne*, le devancier & le maître de *Monteſquieu* en imagination & en philoſophie, penſait ſur la poëſie bien différemment.

Si *Monteſquieu* avait eu autant de juſtice que d'eſprit, il aurait ſenti malgré lui que pluſieurs de nos belles odes & de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaiſanteries de *Riga* à *Usbeck*, imi-

tées du *Siamois* de *Dufréni*, & que les détails de ce qui se passe dans le serrail d'*Usbeck* à Ispahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injustices trop fréquentes, à l'article *Critique*.

ASMODÉE.

AUcun homme versé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges, que par les Perses & les Caldéens, pendant la captivité. C'est-là qu'ils apprirent, selon *Dom Calmet*, qu'il y a sept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons *Asmodée*, s'appellait *Hashmodai*, ou *Chammadaï*. „ On sait, dit Calmet, qu'il y a des „ diables de plusieurs sortes; les uns sont princes „ & maîtres démons, les autres subalternes & sujets." (94)

Comment cet *Hashmodai* était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes gens qui épousèrent successivement la belle *Sara* native de Rages, à quinze lieues d'Ecbatane? Il fallait que les Medes fussent sept fois plus manichéens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille, & voilà le mauvais principe, cet *Hashmodai* roi des démons, qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfaisant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le juif,

(94) *Dom Calmet* dissertation sur Tobie, page 20.

captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon Mede avait-il tant de pouvoir ſur des corps juifs? C'eſt ce qui a fait penſer qu'*Aſmodée*, *Chammadaï*, était juif auſſi; que c'était l'ancien ſerpent qui avait ſéduit *Eve*; qu'il aimait paſſionnément les femmes; que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalouſie.

En effet, le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la verſion grecque qu'Aſmodée était amoureux de Sara: *oti daimonion philei autein.* C'eſt l'opinion de toute la ſavante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Ecriture même ſe proportionnant à notre faibleſſe, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure *que les enfans de*, DIEU, (95) *voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choiſirent.*

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raiſon plus digne de ſon miniſtere, & plus capable d'éclairer celui dont il eſt le guide. Il lui dit que les ſept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Aſmodée* que parce qu'ils l'avaient épouſée uniquement pour leur plaiſir, comme des chevaux & des mulets. *Il faut*, dit-il, *garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier* DIEU *tous deux enſemble.* (96)

Il ſemble qu'avec une telle inſtruction on n'ait plus

(95) Geneſe chap. VI. (96) Ch. VI. vs. 16. 17. & 18.

besoin d'aucun autre secours pour chasser *Asmodée*; mais *Raphaël* ajoute, qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret infaillible pour chasser le diable du corps des filles? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chasser les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril? Pourquoi ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Brossier*, des religieuses de Loudun, des maîtresses d'*Urbain Grandier*, de *la Cadiere* & du frere *Girard*, & de mille autres possedées dans le tems qu'il y avait des possedées?

Les Grecs & les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire aimer en avaient aussi pour guérir l'amour; ils employaient des herbes, des racines. *L'agnus-castus* a été fort renommé; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses, sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a longtems qu'*Appollon* se plaignait à *Daphné* que tout médecin qu'il était, il n'avait point encor éprouvé de simple qui guérit de l'amour.

Hei mihi! quod nullis amor est medicabilis herbis.
D'un incurable amour remedes impuissans. (97)

On se servait de fumée de souphre; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (98)
Le souphre, croyez-moi, ne chasse point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut

(97) *Ov. Met.* liv. 1. (98) *De Rem. Amor.* liv. 1.

plus efficace contre *Asmodée* Le R. P. *Dom Calmet* en est fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer, en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges & aux démons. C'étaient des corps très déliés, des corps aussi légers que les petites particules qui s'élevent d'un poisson rôti. Ces corps ressemblaient à une fumée; & la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympatie.

Non-seulement *Asmodée* s'enfuit; mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il est encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu & lui a parlé. On coupe ce serpent par morceaux, & sur le champ tous les tronçons se rejoignent; il n'y paraît pas. *Dom Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas* il faut bien que je le cite aussi. On croit qu'on poura joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires, dans la premiere compilation que l'abbé *Guion* imprimera.

ASPHALTE,

LAC ASPHALTIDE, SODOME.

MOt caldéen qui signifie une espece de *bitume*. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arrose l'Euphrate; nos climats en produisent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suisse; on en voulut couvrir le

comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève; cette couverture ne dura pas un an; la mine a été abandonnée; mais on peut garnir de ce bitume le fond des baſſins d'eau, en le mêlant avec de la poix réſine: peut-être un jour en fera-t-on un uſage plus utile.

Le véritable aſphalte eſt celui qu'on tirait des environs de Babilone; & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut compoſé.

Pluſieur lacs ſont remplis d'aſphalte ou d'un bitume qui lui reſſemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le déſert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris juſqu'à l'entrée du Delta; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Aſphaltide connu par le nom de *Sodome*, fut longtems renommé pour ſon bitume; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'uſage; ſoit que la mine qui eſt ſous les eaux, ait diminué, ſoit que la qualité s'en ſoit altérée, ou bien qu'il ſoit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuſes, & même de groſſes maſſes qui furnagent; on les ramaſſe, on les mêle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il eſt peut-être auſſi bon; car tout les baumes qu'on emploie pour les coupures ſont auſſi efficaces les uns que les autres, c'eſt-à-dire, ne ſont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du ſang & de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les bau-

mes de la Mecque, de Judée & du Pérou, ne servent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la blessure & non pas à la guérir; de l'huile ne produit pas de la peau,

Flavien Joseph qui était du pays, dit que de son tems le lac de Sodome n'avait aucun poisson, (97) & que l'eau en était si légere, que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante* au-lieu de *si légere*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut après tout, qu'une eau dormante imprégnée de sels & de matieres compactes, étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de surnager. L'erreur de *Joseph* consiste à donner une causse très fausse d'un phenomene qui peut être très vrai.

Quant à la disette de poissons, elle est croyable. L'asphalte ne parait pas propre à les nourrir; cependant il est vraisemblable que tout n'est pas asphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, & qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette riviere: mais peut-être aussi le Jourdain n'en fournit pas; & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Joseph ajoute que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence; mais qui s'en vont en poussiere dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si pro-

(97) Liv. IV. c. XXVII.

bable, & pourait faire croire que *Joseph* n'a pas été sur le lieu même, ou qu'il a exagéré suivant sa coutume & celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain sulphureux & salé, tel que celui de Naples, de Catane, & de Sodome.

La sainte Ecriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien Testament, quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle, & qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On à des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus considérables que Sodome & Gomore.

Mais la riviere du Jourdain aiant nécessairement son embouchure dans ce lac sans issue, cette mer Morte semblable à la mer Caspienne, doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome. Aussi l'Ecriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac; elle dit tout le contraire: DIEU *fit pleuvoir du souphre & du feu venant du ciel; Et Abraham se levant matin regarda Sodome & Gomore & toute la terre d'alentour;* (98) *& il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise.*

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomore, Zéboin, Adama, & Segor fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans

(98) Genese chap. XIX.

dans un désert aussi inhabitable qu'il l'est aujourd'hui, & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs Arabes, il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices: & même dans des plaisirs infames, qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront: Comment cinq villes pouvaient-elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine? L'Ecriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalte avant l'embrasement de Sodome. (99) *Il y avait*, dit-elle, *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois; & les rois de Sodome & de Gomore prirent la fuite & tomberent en cet endroit-là.*

On fait encor une autre objection. (100) *Isaïe* & *Jérémie* disent que Sodome & Gomore ne seront jamais rebâties. Mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomore sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans? tous les puits sont saumâtres; on trouve l'asphalte & un sel corrosif, dès qu'on creuse la terre.

(99) Genese ch. XIV. vs. 10.
(100) Isaïe ch. XIII. Jérémie ch. II.

On répondra que quelques Arabes y habitent encor, & qu'ils peuvent être habitués à boire de très mauvaise eau; qu'ils peuvent en corriger l'acreté en la filtrant; que Sodome & Gomore dans le bas empire étaient de méchans hameaux, & qu'il y eut dans ce tems-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocese consistait en un pauvre village. On peut dire encor que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, & en faisaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume & des aromates par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif & du souphre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth.*

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derriere elle fut changée en statue de sel*; ce n'est donc pas une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel; c'est un miracle évident. (101) *Flavien Joseph* dit qu'il a vu cette statue. *St. Justin* & *St. Irénée* en parlent comme d'un prodigue qui subsistait encor de leur tems.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très naturel que quelques Juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossiere; & on aura dit; c'est la femme de *Loth.* J'ai vu des cuvettes d'asphalte très bien faites qui pouront subsister longtems.

(101) Antiq. liv. 1. chap. 11.

Mais il faut avouer que (102) *St. Irénée* va un peu loin quand il dit : La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

St. Irénée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible, mais elle a ses regles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur, on s'exprime encor plus énergiquement :

Dicitur & vivens alio sub corpore sexus
Mirifice solito dispungere sanguine menses.

C'est ce qu'un poëte du tems de *Henri II* a traduit ainsi dans son stile gaulois.

La femme à Loth, quoique sel devenue,
Est femme encor ; car elle a sa menstrue.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'est dans ces déserts que les anciens mythologistes prétendent que *Myrrha*, petite-fille d'une statue, s'enfuit après avoir couché avec son pere, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologistes assurent qu'elle s'enfuit dans

(102) Liv. IV. ch. XI.

l'Arabie heureuse; & cette opinion est aussi soutenable que l'autre.

Quoi qu'il en soit, aucun de nos voyageurs ne s'est encor avisé d'examiner le terrain de Sodome, son asphalte, son sel, ses arbres & leurs fruits, de peser l'eau du lac, de l'analyser, de voir si les matieres spécifiquement plus pesantes que l'eau ordinaire y surnagent; & de nous rendre un compte fidele de l'histoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jérusalem n'ont garde d'aller faire ces recherches: ce désert est devenu infesté par des Arabes vagabonds, qui courent jusqu'à Damas, qui se retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du pacha de Damas n'a pu encor réprimer. Ainsi les curieux sont fort peu instruits de tout ce qui concerne le lac Asphaltide.

ASSASSIN.

NOm corrompu du mot *Ehissessin*. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain, que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue absolument étrangere, & de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche & de plume en plume: il faut des siecles pour la détruire.

Il y avait du tems des croisades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchassissin*,

On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek*. ſignifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *ſeigneur* vient de *ſenior*, *vieillard*, & que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déféré aux vieillards chez preſque tous les peuples. Enſuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *ſeigneur*, de *comte*, a été donné à des enfans; & nous appellons un bambin de quatre ans, *Monſieur le comte*, c'eſt-à-dire, *Monſieur le vieux*.

Les croiſés nommerent le vieux des montagnards Arabes, *le vieil de la montagne*, & s'imaginerent que c'était un très grand prince, parce qu'il avait fait tuer & voler ſur le grand chemin un comte de Montferrat, & quelques autres ſeigneurs croiſés. On nomma ces peuples *les aſſaſſins*, & leur chik, *le roi du vaſte pays des aſſaſſins*. Ce vaſte pays contient cinq à ſix lieues de long ſur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible ſemé de rochers, comme l'eſt preſque toute la Paleſtine, mais entrecoupé de prairies aſſez agréables, & qui nourriſſent de nombreux troupeaux, comme l'atteſtent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces aſſaſſins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits, puiſqu'il y avait alors un ſoudan de Damas qui était très puiſſant.

Nos romanciers de ce tems-là, auſſi chimériques que les croiſés, imaginerent d'écrire que le grand prince des aſſaſſins en 1236 craignant que le roi de France *Louis IX* dont il n'avait jamais entendu

parler, ne se mît à la tête d'une croisade & ne vint lui ravir ses états, envoya deux grands seigneurs de sa cour des cavernes de l'anti-Liban à Paris pour assassiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable, il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'assassinat: je dis en pleine mer; car ces deux émirs envoyés pour tuer *Louis*, & les deux autres pour lui sauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croisés, ce qui redouble encor le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé un vaisseau de croisés tout prêt pour les transporter amicalement, & les deux autres encor un autre vaisseau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette avanture, les uns après les autres, quoique *Joinville* contemporain, qui alla sur les lieux, n'en dise mot.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Le jésuite *Maimbourg*, le jésuite *Daniel*, vingt autres jésuites, *Mézerai*, quoiqu'il ne soit pas jésuite, répetent cette absurdité. L'abbé *Velly*, dans son *Histoire de France*, la redit avec complaisance, le tout sans aucune discussion, sans aucun examen, & sur la foi d'un *Guillaume de Nangis* qui écrivait environ soixante ans après cette belle avanture, dans un tems où l'on ne compilait l'histoire que sur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choses vraies & utiles,

l'immenſité de nos livres d'hiſtoire ſe réduirait à bien peu de choſe; mais on ſaurait plus & mieux.

On a pendant ſix-cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enyvrait de voluptés ſes jeunes élus dans ſes jardins délicieux, leur faiſait accroire qu'ils étaient en paradis, & les envoyait enſuite aſſaſſiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne,
Se rendit craint par un moyen nouveau,
Craint n'était il pour l'immenſe campagne
Qu'il poſſédât, ni pour aucun monceau
D'or & d'argent; mais parce qu'au cerveau
De ſes ſujets il imprimait des choſes,
Qui de maints faits courageux étaient cauſes.
Il choiſiſſait entre eux les plus hardis,
Et leur faiſait donner du paradis,
Un avant goût à leurs ſens perceptible.
(Du paradis de ſon légiſlateur)
Rien n'en a dit ce prophête menteur,
Qui ne devint très croyable & ſenſible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on?
On les faiſait boire tous de façon
Qu'ils s'enyvraient, perdaient ſens & raiſon.
En cet état privés de connaiſſance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux,
Là ſe trouvaient tendrons en abondance,
Plus que maillés & beaux par excellence,
Chaque réduit en avait à couper.
Si ſe venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui leur boiſſon cuvée,
Et ſe croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'aſſigne à ſes élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,

Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse;
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols: il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis:
Les gens trouvaient en son charmant pourpris.
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquaient encor de s'enyvrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisait aussi-tôt reporter
Au premier lieu de tout ce tripotage.
Qu'arrivait-il? ils croyaient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment.
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à sa dévotion,
Déterminés; & qu'il n'était empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Tout cela est fort bon dans un conte de *La Fontaine*, aux vers faibles près; & il y a cent anecdotes historiques qui n'auraient été bonnes que là.

ASSASSINAT.

SECTION SECONDE.

L'Assassinat étant, après l'empoisonnement, le crime le plus lâche & le plus punissable, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme, dont la raison singuliere n'a

pas toujours été d'accord avec la raiſon des autres hommes.

Il feint dans un roman inutile *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il ſe donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'hiſtoire de ſon pays; il eſt bien éloigné de lui inspirer l'amour de ſon roi & de ſa patrie, il ſe borne à en faire un garçon menuiſier. Il veut que ce gentilhomme menuiſier, quand il a reçu un démenti ou un ſouflet, au-lieu de les rendre & de ſe battre, *aſſaſſine prudemment ſon homme* (103). Il eſt vrai que Moliere en plaiſantant dans l'*Amour peintre*, dit, qu'*aſſaſſiner eſt le plus ſûr*; mais l'auteur du roman prétend, que c'eſt le plus raiſonnable & le plus honnête. Il le dit très ſérieuſement; & dans l'immenſité de ſes paradoxes, c'eſt une des trois ou quatre choſes qu'il ait dites le premier. Le même eſprit de ſageſſe & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit ſouvent accompagner ſon diſciple dans un lieu de proſtitution, (104) le fait

(103) A voir ces mots en italique, le Lecteur penſerait que M. de V. cite exactement les termes de *l'Emile*. Il ne faut, pour ſe convaincre de l'impoſture, que lire la note où ce point eſt traité, & qui ſe trouve, Tome II. d'Emile page 181. de l'Edition de 1762 de Néaulme.

(104) Autre impoſture. Voyez Tome III. de *l'Emile* page 160. même Edition. Le prétendu Dictateur de la République Litteraire devroit avoir quelque pudeur de s'acharner ainſi contre un homme qui marque aſſez par ſon ſilence le mépris qu'il fait de ſon injuſte critique. Qu'il ſe ſouvienne qu'il a dit, page 210. de la Seconde Partie de ſes Queſtions ſur l'Encyclopédie, que *Quinault* humilia *Boileau* en ne lui répondant pas; c'eſt la maniere dont M. Rouſſeau ſe venge des imputations que ſon adverſaire ne ceſſe de lui faire à tout propos.

décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, consiste à manier le rabot, & à mériter le grand remede & la corde.

Nous doutons que les peres de famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans *Télémaque*: mais aussi il faut avouer que notre siecle s'est fort écarté en tout du grand siecle de *Louis XIV*.

Heureusement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs insensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie; mais non pas cette bavarderie atroce & extravagante, que deux ou trois fous ont appellé *philosophie*, & que deux ou trois dames appellaient *éloquence*.

ASSEMBLÉE

TErme général qui convient également au prophane, au sacré, à la politique, à la guerre, à la société, au jeu, à des hommes unis par les loix; enfin à toutes les occasions où il se trouve plusieurs personnes ensemble.

Cette expression prévient toutes les disputes de mots, & toutes les significations injurieuses par lesquelles les hommes sont dans l'habitude de désigner les sociétés dont ils ne sont pas.

L'assemblée légale des Athéniens s'appellait *Eglise* (Voyez *Eglise.*)

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu; nous ne donnions pas d'abord le nom d'*église* à l'assemblée des protestans; on disait *une troupe de huguenots*; mais la politesse bannissant tout terme odieux, on se servit du mot *assemblée* qui ne choque personne.

En Angleterre l'église dominante donne le nom d'assemblée, *Meeting*, aux églises de tous les non-conformistes.

Le mót d'*assemblée* est celui qui convient le mieux, quand plusieurs personnes en assez grand nombre sont priées de venir perdre leur tems dans une maison dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on cause, on soupe, on danse, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *assemblée*; c'est un rendez-vous d'amis, & les amis ne sont jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en Italien *conversatione*, *ridotto*. Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit*; mais réduit étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazettiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghese*, & qu'il y avoit eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de *Santa-fior*.

Mais on s'apperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on étoit obligé de parler des véritables redoutes, qui signifient en effet *redoutables*, & dont on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *redotti pacifici*; on est revenu au mot *assemblée* qui est le seul convenable.

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous* mais il est plus fait pour une petite compagnie, & surtout pour deux personnes.

ASTRONOMIE,

ET QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ASTROLOGIE.

MR. *Du Val* qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la maniere dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premieres idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui en s'abaissant vers le couchant semblait toucher aux derniers arbres d'un bois; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derriere ces arbres; il y courut, & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, & il fut encor plus surpris de le voir se lever & se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparution totale durant quelques

nuits, augmenterent ſon attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'obſerver & d'admirer; c'était beaucoup; il n'y en a pas un ſur dix mille qui ait cette curioſité & cette perſévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entiere, ſans autre livre que le ciel & ſans autre maître que ſes yeux. Il s'apperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de poſition. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ſes regards, elle lui parut avoir un cours particulier à-peu-près comme la lune; il l'obſerva toutes les nuits, elle diſparut longtems à ſes yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au-lieu de l'étoile du ſoir.

La route du ſoleil qui de mois en mois ſe levait & ſe couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échapa pas; il marqua les ſolſtices avec deux piquets, ſans ſavoir ce que c'était que les ſolſtices.

Il me ſemble qu'on pourait profiter de cet exemple pour enſeigner l'aſtronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'eſt d'abord un ſpectacle très attachant pour un eſprit bien diſpoſé par la nature, de voir que les différentes phaſes de la lune ne ſont autre choſe que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laiſſe voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laiſſe inviſible quand on met un corps opaque entre elle & le flambeau. C'eſt ainſi qu'en uſa *Galilée* lorſqu'il expliqua les véritables

principes de l'astronomie devant le doge & les sénateurs de Venise sur la tour de St Marc; il démontra tout aux yeux.

En effet, non - seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de tems les routes de la course apparente du soleil & de la révolution journaliere des étoiles fixes,

Il reconnaîtra surtout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins faits par un astronome il y a environ cinquante ans, & qui ne sont pas assez connus.

Delta aries, perseum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plaustrum leo, virgo comam, atque bootem
Libra anguem, anguiferum fert scorpius, Antinoum arcus,
Delphinum Caper, amphora equos, Cepheida pisces.

Les systêmes de *Ptomolée* & de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puisqu'ils sont faux; ils ne peuvent jamais servir qu'à expliquer quelques passages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité; par exemple, dans le second livre des *Métamorphoses* d'*Ovide*, le soleil dit à Phaëton:

Adde quod assidua rapitur vertigine cœlum.
Nitor in adversum nec me qui cætera, vincit
Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.

Un mouvement rapide emporte l'empirée,
Je résiste moi seul; moi seul je suis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma course assurée.

Cette idée d'un premier mobile qui faisait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures, d'un mouvement impossible, & du soleil qui entraîné par ce premier mobile s'avançait pourtant insensiblement d'occident en orient par un mouvement propre qui n'a aucune cause, ne ferait qu'embarrasser un jeune commençant.

Il suffit qu'il sache que soit que la terre tourne sur elle-même & autour du soleil, soit que le soleil acheve sa révolution en une année, les apparences sont à-peu-près les mêmes, & qu'en astronomie on est obligé de juger par ses yeux avant que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vîte la cause des éclipses de lune & de soleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune & une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux astres sont rarement sur la même ligne avec la terre, il ne sera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on à pu prédire les éclipses en connaissant la ligne circulaire, dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures.

Après quoi ces aſtres paraiſſent recommencer le même cours ; de ſorte qu'en faiſant les corrections néceſſaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédiſait au juſte quel jour, quelle heure & quelle minute il y aurait une éclipſe de lune ou de ſoleil. Ces premiers élémens entrent aiſément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La préceſſion des équinoxes même ne l'effraiera pas. On ſe contentera de lui dire que le ſoleil a paru avancer continuellement dans ſa courſe annuelle d'un degré en ſoixante & douze ans vers l'orient, & que c'eſt ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cités.

Contrarius evehor orbi.
Ma carriere eſt contraire au mouvement des cieux.

Ainſi le ſoleil qui entrait autrefois dans le bélier au commencement du printems, eſt actuellement dans le taureau ; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un reſpect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du ſoleil dans le bélier au premier jour du printems.

Quand on commence à poſſéder quelques principes d'aſtronomie, on ne peut mieux faire que de lire les inſtitutions de Mr. *le Monnier* & tous les articles de Mr. *d'Alembert* dans l'encyclopédie concernant cette ſcience. Si on les raſſemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé

vé dans le ciel, & de l'entrée du soleil dans les autres constellations que celles qu'il occupait autrefois était le plus fort argument contre les prétendues regles de l'astrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre siecle pour détruire cette extravance universelle, qui a si longtems infecté le genre-humain, & qui est encor fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge; ainsi il aurait fallu que *Gauric* & *Michel Morin* eussent changé toutes les regles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les loix de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité & leurs sots disciples, qui ont été si bien reçus & si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* stationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* stationnaire, devaient être toujours vainqueurs. *Vénus* stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogrades, ni stationnaires: & il suffirait d'une légere connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que malgré la physique & la géométrie, cette ridicule chimere de l'astrologie ait dominé jusqu'à nos jours au point

que nous avons vu des hommes distingués par leurs connaissances, & sur-tout très profonds dans l'histoire; entêtés toute leur vie d'une erreur si méprisable? Mais cette erreur était ancienne, & cela suffit.

Les Egyptiens, les Caldéens, les Juifs avaient prédit l'avenir; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les serpens, on évoquait des ombres; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des serpens. Il n'y a qu'à savoir bien précisément la formule dont on se servait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'est pas la faute de l'art, c'est la faute des artistes. *Michel Morin* est mort avec son secret. C'est ainsi que les alchimistes parlent de la pierre philosophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, disent-ils, c'est que nous ne sommes pas encor assez au fait; mais il est certain qu'elle est dans la clavicule de *Salomon*; & avec cette belle certitude, plus de deux cents familles se sont ruinées en Allemagne & en France.

ATHÉISME.

SECTION PREMIERE.

De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.

IL me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite *Richeome*, sur les athées &

sur les idolâtres; sentiment soutenu autrefois par *St. Thomas*, *St. Grégoire* de Nazianze, *St. Cyprien* & *Tertullien*; sentiment qu'*Arnobe* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux payens, *ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos Dieux, & n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun Dieu, que de leur imputer des actions infames?* Sentiment établi longtems auparavant par Plutarque qui dit, *qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de* Plutarque *que si on disait, il y a un* Plutarque *inconstant, colere & vindicatif*; sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite *Richeome*; & rendu encor plus spécieux par la maniere dont *Bayle* le fait valoir.

„ Il y a deux portiers à la porte d'une maison; „ on leur demande, peut-on parler à votre maître? „ Il n'y est pas, répond l'un; il y est, répond l'autre; mais il est occupé à faire de la fausse monnoie, de faux contracts, des poignards & des poisons, pour perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir ses desseins. L'athée ressemble au premier „ de ces portiers, le payen à l'autre. Il est donc „ visible que le payen offense plus griévement la „ Divinité que ne fait l'athée."

Avec la permission du pere *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'est point là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées, il ne faut pas qu'il dise, mon maître n'est point ici; il faudrait qu'il dit, Je n'ai point de maître; celui que

vous prétendez mon maître n'existe point; mon camarade est un sot, qui vous dit que monsieur est occupé à composer des poisons & à éguiser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné, & *Bayle* dans ses discours un peu diffus, s'est oublié jusqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de *Plutarque* à ceux qui prétendent que *Plutarque* est un homme insociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde? Mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'Etre-suprême.

Plutarque n'entame pas encor le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de savoir qui offense le plus l'Etre-suprême de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la revélation, si DIEU est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes, sans y penser, tombent presque toujours dans les idées du vulgaire, en supposant que DIEU est jaloux de sa gloire, qu'il est colere, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier, est de savoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un DIEU rémunérateur & vengeur, qui ré-

compenſe les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes ſecrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuiſe à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux Dieux de l'antiquité. Ses adverſaires lui répondent par des lieux communs qui ne ſignifient rien. Les partiſans de *Bayle* & ſes ennemis, ont preſque toujours combattu ſans ſe rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultere, *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'eſt pas, à ce qu'il me ſemble, ce qu'il fallait conſidérer. On devait diſtinguer les métamorphoſes d'Ovide de la religion des anciens Romains. Il eſt très certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultere.

Le Dieu que les Romains appellaient, *Deus optimus*, *maximus*, très bon, très grand, n'était pas cenſé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *Céſar*; ni *Céſar*, à être le giton du roi *Nicomede*. *Cicéron* ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Appollon*. La véritable religion des anciens était que Jupiter *très bon & très juſte*, & les Dieux ſecondaires, puniſſaient le parjure dans les enfers. Auſſi les Romains furent très longtems les plus religieux obſervateurs des ſermens. La religion fut donc très utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Appollon* pour *Hyacinte*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc longtems disputé sur une chimere; & c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On demande ensuite si un peuple d'athées peut subsister; il me semble qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit, & une société de philosophes au dessus du peuple. Il est très vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein; & que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cents paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un DIEU rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales & surtout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me parait qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société & la politique.

Pour les peuples entiérement sauvages, on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théïstes. Leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite*; ils ne connaissent rien, ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister, on peut dire, ils vivent en société, & ils sont sans DIEU; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainsi, & que ce n'est pas une société qu'un assemblage de

barbares antropophages tels que vous les ſuppoſez. Et je vous demanderai toujours ſi, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre ſociété, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge ne cruſſent pas en DIEU.

SECTION SECONDE.

Des athées modernes. Raiſons des adorateurs de DIEU

Nous ſommes des êtres intelligens; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible: il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle ſoit. Cet argument eſt vieux, & n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de leviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les loix de la méchanique, de liqueurs que les loix de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler; & quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun rapport à leur organiſation; on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opere en vertu des loix

de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces loix, l'éloquent, mais le chimérique *Platon* qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatere, & l'eau sur un triangle rectangle, l'étrange *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers, comment, dis-je, *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeller DIEU *l'éternel géometre*; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice? *Spinosa* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

RAISONS DES ATHÉES

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, *Mars*, *Vénus*, *Mercure* & *la Terre*, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons

à ces quatre globes celui de *Jupiter*; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que *Jupiter*, *Mars*, *Vénus*, *Mercure* & notre globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin *Saturne*, il n'y aura que sept cents vingt hazards contre un, pour mettre ces six grosses planetes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles, selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cents vingt jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planetes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres sécondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végetent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, (tel qu'il est) par le seul mouvement; donc, il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matiere ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi, disent-ils, non-seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement; mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

Réponse.

Toute cette supposition me parait prodigieusement

chimérique pour deux raiſons; la premiere, c'eſt que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne ſauriez prouver qu'il ſoit poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement. La ſeconde, c'eſt que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cauſe intelligente formatrice anime l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis l'infini, on eſt bien pauvre.

Encore une fois, *Spinoſa* lui-même, admet cette intelligence; c'eſt la baſe de ſon ſyſtême. Vous ne l'avez pas lu, & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abime où *Spinoſa* n'a pas oſé deſcendre? ſentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planete eſt toujours au quarré des révolutions des autres planetes, comme le cube de ſa diſtance eſt au cube des diſtances des autres au centre commun? Ou les aſtres ſont de grands géometres, ou l'éternel géometre a arrangé les aſtres

Mais où eſt l'éternel géometre? eſt-il en un lieu ou en tout lieu ſans occuper d'eſpace? je n'en ſais rien. Eſt-ce de ſa propre ſubſtance qu'il a arrangé toutes choſes? je n'en ſais rien. Eſt-il immenſe ſans quantité & ſans qualité? je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut l'adorer & être juſte.

Nouvelle objection d'un athée moderne.

„ Peut-on dire que les parties des animaux ſoient

„ conformées selon leurs besoins : quels sont ces
„ besoins ? la conservation & la propagation. Or
„ faut-il s'étonner que des combinaisons infinies que
„ le hazard a produites, il n'ait pu subsister que
„ celles qui avaient des organes propres à la nour-
„ riture & à la continuation de leur espece ? toutes
„ les autres n'ont-elles pas dû nécessairement périr ?

Réponse.

Ce discours rebattu d'après *Lucrece*, est assez ré-futé par la sensation donnée aux animaux & par l'in-telligence donnée à l'homme. Comment des com-binaisons *que le hazard a produites*, produiraient-elles cette sensation & cette intelligence ? (ainsi qu'on vient de le dire au paragraphe précédent.) Oui, sans doute, les membres des animaux sont faits pour tous leurs besoins avec un art incompréhensible, & vous n'avez pas même la hardiesse de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La disposition d'une aîle de mouche, les organes d'un limaçon suffisent pour vous atterrer.

Objection.

„ Les physiciens modernes n'ont fait qu'étendre
„ ces prétendus argumens, ils les ont souvent pous-
„ sés jusqu'à la minutie & à l'indécence. On a
„ trouvé Dieu dans les plis de la peau du rhinoce-
„ ros : on pouvait, avec le même droit, nier son
„ existence à cause de l'écaille de la tortue.

Réponse.

Quel raisonnement! La tortue & le rhinoceros, & toutes les différentes especes, prouvent également dans leurs variétés infinies, la même cause, le même dessein, le même but qui sont la conservation, la génération & la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi! nier DIEU parce que l'écaille ne ressemble pas à du cuir! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des élogés qu'ils n'ont pas donnés à des *Newton* & à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connoissance de cause!

Objection.

„ A quoi sert la beauté & la convenance dans la „ construction du serpent? Il peut, dit-on, avoir „ des usages que nous ignorons. Taisons-nous donc „ au moins; & n'admirons pas un animal que nous „ ne connoissons que par le mal qu'il fait.

Réponse.

Taisez-vous donc aussi, puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux, vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens, les quadrupedes, les oiseaux, les poissons & les bipedes. Cet art est assez manifeste. Vous demandez pourquoi le serpent nuit?

Et vous, pourquoi avez-vous nui tant de fois? Pourquoi avez-vous été persécuteur, ce qui est le plus grand des crimes pour un philosophe? C'est une autre question, c'est celle du mal moral & du mal physique. Il y a longtems qu'on demande pourquoi il y a tant de serpens & tant de méchans hommes pires que les serpens? Si les mouches pouvaient raisonner, elles se plaindraient à DIEU de l'existence des araignées, mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Aracné* dans la fable, qu'elle arrange merveilleusement sa toile.

Il faut donc absolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinosa* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil insecte comme dans les astres. Et à l'égard du mal moral & physique, que dire & que faire? Se consoler par la jouissance du bien physique & moral, en adorant l'Etre éternel qui a fait l'un & permis l'autre.

Encor un mot sur cet article. L'athéisme est le vice de quelques gens d'esprit; & la superstition le vice des sots. Mais les fripons! que sont-ils? des fripons.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici une piece de vers chrétiens, faits à l'occasion d'un livre d'athéisme sous le nom des *trois imposteurs*, qu'un Mr. de *Trauwsmandorf* prétendit avoir retrouvé.

EPITRE A L'AUTEUR DU LIVRE DES TROIS IMPOSTEURS.

Insipide écrivain qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes trois imposteurs,
D'où vient que sans esprit tu fais le quatrième?
Pourquoi pauvre ennemi de l'essence suprême,

Confonds-tu Mahomet avec le créateur ;
Et les œuvres de l'homme avec Dieu son auteur ? . . .
Corrige le valet, mais respecte le maître :
Dieu ne doit point pâtir des sotises du prêtre ;
Reconnaissons ce Dieu quoique très mal servi.
De lézards & de rats mon logis est rempli,
Mais l'architecte existe, & quiconque le nie,
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consulte Zoroastre, & Minos, & Solon,
Et le martyr Socrate, & le grand Cicéron ;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un pere.
Ce systême sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux dépouillés de son empreinte auguste
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, & que les rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel ; apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer ?
Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis au besoin plus surs & plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? & ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer ? . . .
Ah ! laissons aux humains la crainte & l'espérance.
Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés ;
Des Césars avilis la grandeur usurpée,
Un prêtre au capitole où triompha Pompée,
Des faquins en sandale, excrément des humains,
Trempant dans notre sang leurs detéstables mains ;

Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris sanglant les horribles matines.
Je connais mieux que toi ces affreux monumens.
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
Mais de ce fanatisme ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu, quand j'ai vaincu le diable.
Je distinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition.
L'Europe m'en sut gré; vingt têtes couronnées
Daignerent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.
J'ai fait plus en mon tems que Luther & Calvin.
On les vit opposer par une erreur fatale
Les abus aux abus, le scandale au scandale,
Parmi les factions, ardens à se jetter,
Ils condamnaient le pape, & voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut longtems désolée.
Ils ont troublé la terre & je l'ai consolée.
J'ai dit aux disputans l'un sur l'autre acharnés,
Cessez impertinens, cessez infortunés;
Très sots enfans de Dieu, chérissez-vous en freres:
Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimeres.
Les gens de bien m'ont cru: les fripons écrasés,
En ont poussé des cris, du sage méprisés;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme,
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.
Je vois venir de loin ces tems, ces jours sereins,
Où la philosophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître.
Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître:
On aura moins de dogme avec plus de vertu.
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à sa suite, (105)
Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.
A l'attrayante sœur d'un gros bénéficier,

(105) En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux temoins, qui déposent de la catholicité du récipiendaire.

Un amant huguenot poura se marier :
Des trésors de Lorette amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée & nourie :
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le Turc sans s'informer si l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne.
Entre les beaux esprits on verra l'union ;
Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

SECTION TROISIEME.

Des injustes accusations, & de la justification de Vanini.

Autrefois quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un sorcier; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mysteres; & tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'athéisme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les sots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par *Appollon*, monté sur un quadrige? on l'appelle *athée*, & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'athéisme par un prêtre; & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate* est ce que l'histoire de la Grece a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne songeant pas que *Socrate* était Grec aussi) *Aristophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ca

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le ſage Plutarque dit de ce farceur: „ Le langage d'*Ariſtophane* ſent ſon „ miſérable charlatan; ce ſont les pointes les plus „ baſſes & les plus dégoûtantes; il n'eſt pas même „ plaiſant pour le peuple, & il eſt inſupportable „ aux gens de jugement & d'honneur; on ne peut „ ſouffrir ſon arrogance, & les gens de bien déte„ ſtent ſa malignité."

C'eſt donc là, pour le dire en paſſant, le *Tabarin* que madame *Dacier* admiratrice de *Socrate*, oſe admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon, dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grece.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturieres d'Athenes applaudirent à une farce dans laquelle on repréſentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & ſe vantant d'avoir volé un manteau en enſeignant la philoſophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autoriſait de ſi infames licences, méritait bien ce qui lui eſt arrivé, de devenir l'eſclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Ruſſes que la Grece aurait autrefois appellés *barbares*, & qui la protegent aujourd'hui, n'auraient ni empoiſonné *Socrate* ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchiſſons tout l'eſpace des tems entre la répu-

blique Romaine & nous. Les Romains bien plus ſages que les Grecs, n'ont jamais perſécuté aucun philoſophe pour ſes opinions. Il n'en eſt pas ainſi chez les peuples barbares qui ont ſuccédé à l'empire Romain. Dès que l'empereur *Fréderic II* a des querelles avec les papes, on l'accuſe d'être athée, & d'être l'auteur du livre des *trois impoſteurs*, conjointement avec ſon chancelier de Vineis.

Notre grand chancelier de *l'Hôpital* ſe déclare-t-il contre les perſécutions; on l'accuſe auſſi-tôt d'athéiſme. (105) *Homo doctus, ſed verus atheos.* Un jéſuite, autant au-deſſous d'*Ariſtophane*, qu'*Ariſtophane* eſt au-deſſous d'*Homere*; un malheureux, dont le nom eſt devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jéſuite *Garaſſe*, en un mot, trouve partout des *athéiſtes*; c'eſt ainſi qu'il nomme tous ceux contre leſquels il ſe déchaîne. Il appelle *Théodore de Beze* athéiſte; c'eſt lui qui a induit le public en erreur ſur *Vanini.*

La fin malheureuſe de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate*; parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger ſans mérite; mais enfin, *Vanini* n'était point athée, comme on l'a prétendu; il était préciſément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & théologien de ſon métier; diſputeur à outrance ſur les quiddités, & ſur les univerſaux; *& utrum chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas in-*

(105) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

tentiones. Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéïsme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine, & la plus approuvée;
„ DIEU est son principe & sa fin, pere de l'une
„ & de l'autre, & n'ayant besoin ni de l'une, ni
„ de l'autre; Eternel sans être dans le tems; pré-
„ sent partout sans être en aucun lieu. Il n'y a
„ pour lui ni passé, ni futur; il est partout, &
„ hors de tout; gouvernant tout, & ayant tout
„ créé; immuable, infini sans parties; son pouvoir
„ est sa volonté, &c."

Vanini se piquait de renouveller ce beau sentiment de *Platon*, embrassé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel; idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'athéïsme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de savans ou de pédans, contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de *Vanini*; sa chaleur & sa grossiéreté dans la dispute lui valut la haine de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon* ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être athée enseignant l'athéïsme.

Ce *Francon*, ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confronta-

tion ce qu'il avait avancé. *Vanini*, sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'église un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille, Il suffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un Etre suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président *Grammont* qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son *Histoire de France*, aujourd'hui si oubliée; & ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable, prétend que *Vanini* disait tout cela *par vanité*, *ou par crainte*, *plutôt que par une persuasion intérieure*.

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du président *Grammont*? Il est évident que sur la réponse de *Vanini*, on devait l'absoudre de l'accusation d'athéisme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres, ce qui est très aisé & très commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprêtant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour juſtifier cette mort, il fallait bien accuſer cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très minime *Merſenne* a pouſſé la démence juſqu'à imprimer, que Vanini *était parti de Naples avec douze de ſes apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéiſme.* Quelle pitié! Comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ſes gages? comment aurait-il pu perſuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie? Un roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze prédicateurs d'athéiſme? Perſonne, avant le pere *Merſenne*, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires hiſtoriques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru ſans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ſes *Penſées diverſes*, parle de *Vanini* comme d'un athée: il ſe ſert de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe qu'*une ſociété d'athées peut ſubſiſter*; il aſſure que *Vanini* était un homme de mœurs très réglées, & qu'il fut le martyr de ſon opinion philoſophique. Il ſe trompe également ſur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ſes dialogues faits à l'imitation d'*Eraſme*, qu'il avait eu une maîtreſſe nommée *Iſabelle*. Il était libre dans ſes écrits comme dans ſa conduite; mais il n'était point athée.

Un ſiecle après ſa mort, le ſavant *La Croze*, & celui qui a pris le nom de *Philalete*, ont voulu le juſtifier; mais comme perſonne ne s'intéreſſe à la

mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin*, plus savant que *Garasse*, & non moins téméraire, accuse d'athéisme, dans son livre *Athei detecti*, les *Descartes*, les *Arnaulds*, les *Pascals*, les *Mallebranches*; heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini*.

SECTION QUATRIEME.

De Bonaventure Des-Périers, *accusé d'athéisme.*

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance française supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerai* sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite *Garasse*, & le jésuite *Hardouin* trouvent partout des athéistes. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des sentinelles, criant toujours qui vive, l'ennemi est aux portes, graces soient rendues à DIEU de ce que nous avons bien moins de gens niant DIEU qu'on ne l'a dit.

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si longtems au sujet du *cimbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Des-Périers*, vivait au commencement du seizieme siecle. Ce *Des-Périers* était domestique de *Marguerite de Valois* sœur de *François I*. Les lettres commençaient alors à renaître. *Des-Périers* voulut faire en

latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien :* il compofa quatre dialogues très infipides fur les prédictions, fur la pierre philofophale, fur un cheval qui parle, fur les chiens d'*Actéon.* Il n'y a pas affurément dans tout ce fatras de plat écolier, un feul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux chofes que nous devons révérer.

On perfuada à quelques docteurs qu'ils étaient défignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyerent ; auffi-tôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire & imprimé : & chaque fainéant d'y trouver des allufions, & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux magiftrats, le libraire *Morin* mis en prifon, & l'auteur en de grandes angoiffes.

L'injuftice de la perfécution frappa fi fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il fe tua de fon épée dans le palais de *Marguerite.* Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercerent fur cette mort funefte. Il s'eft défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en DIEU, donc fon petit livre, que perfonne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchifme des athées ; chacun le dit, chacun le crut : *credidi propter quod locutus fum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, eft la devife des hommes. On répete une fotife, & à force de la redire on en eft perfuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême ; nouvelle

raiſon pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires, & des dictionnaires, n'ont pas manqué d'affirmer que la *cimbalum mundi* eſt le précurſeur de *Spinoſa*.

Nous avons encor un ouvrage d'un conſeiller de Bourges, nommé *Catherinot*, très digne des armes de Bourges: ce grand juge dit, nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de tribus impoſtoribus*, l'autre le *cimbalum mundi*. Eh! mon ami, ſi tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu? Le minime *Merſenne*, ce facteur de *Deſcartes*, le même qui donne douze apôtres à *Vanini*, dit de Bonaventure Des-Périers, *c'eſt un monſtre & un fripon, d'une impiété achevée.* Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu ſon livre. Il n'en reſtait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand *Proſper Marchand* le réimprima à Amſterdam en 1711. Alors le voile fut tiré, on ne cria plus à l'impiété, à l'athéiſme: on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

DE THÉOPHILE.

Il en a été de même de *Théophile*, très célebre dans ſon tems; c'était un jeune homme de bonne compagnie, faiſant très facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation; très inſtruit dans les belles-lettres, écrivant purement en latin; homme de table autant que de cabinet, bien venu chez les jeunes ſeigneurs qui ſe piquaient d'eſprit, & ſurtout chez cet illuſtre & malheureux duc de *Montmorenci* qui, après avoir gagné des batailles, mourut ſur un échaffaut.

S'étant trouvé un jour avec deux jéſuites, & la

conversation étant tombée sur quelques point de la malheureuse philosophie de son tems, la dispute s'aigrit. Les jésuites substituerent les injures aux raisons. Théophile était poëte & Gascon, *genus irritabile vatum & Vasconum.* Il fit une petite piece de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France:

> Cette grande & noire machine,
> Dont le souple & le vaste corps
> Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de sa prison au roi *Louis XIII.* Tous les jésuites se déchainerent contre lui. Les deux plus furieux, *Garasse* & *Guérin*, déshonorerent la chaire & violerent les loix en le nommant dans leurs sermons, en le traitant d'athée & d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé *Voisin*, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de la *Rochefoucault*, intenta un procès criminel à *Théophile*, & suborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot* qui avait été son écolier, & qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite *Voisin* obtint par la faveur du jésuite *Caussin* confesseur du roi, un décret de prise de corps contre *Théophile* sur l'accusation d'impiété & d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par coutumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encor assouvie! *Voisin* paya un lieute-

nant de la connétablie nommé *le Blanc* pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui *le Blanc* criait, C'est un athée que nous allons brûler. De-là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac*. Il y resta une année entiere, pendant laquelle les jésuites prolongerent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, *Garasse* publiait sa doctrine curieuse, dans laquelle il dit que *Pasquier*, le cardinal *Volsey*, *Scaliger*, *Luther*, *Calvin*, *Beze*, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse & Théophile sont des *belistres d'athéistes & de carpocratiens*. Ce *Garasse* écrivait dans son tems comme le misérable ex-jésuite *Nonotte* a écrit dans le sien: la différence est que l'insolence de *Garasse* était fondée sur le crédit qu'avoient alors les jésuites, & que la fureur de l'absurde *Nonotte* est le fruit de l'horreur & du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut surtout interrogé sur le *Parnasse satyrique*, recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone*, de *Martial*, de *Catulle*, d'*Ausone*, de l'archevêque de Bénévent *la Caza*, de l'évêque d'Angoulême *Octavien de St. Gelais* & de *Mélin de St. Gelais* son fils, de l'*Aretin*, de *Chorier*, de *Marot*, de *Verville*, des épigrammes de *Rousseau*, & de cent autres sotises licentieuses. Cet ouvrage n'était pas de *Théophile*. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard*,

de *Colletet*, d'un nommé *Frenide*, & de quelques ſeigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait préſenté requête. Enfin les jéſuites, quelque puiſſans qu'ils fuſſent alors, ne purent avoir la conſolation de le faire brûler, & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de *Montmorenci*, qui le logea dans ſon hôtel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une ſi cruelle perſécution le fit enfin ſuccomber.

DE DES-BARREAUX.

Le conſeiller au parlement *Des--Barreaux* qui dans ſa jeuneſſe avait été ami de *Théophile*, & qui ne l'avait pas abandonné dans ſa diſgrace, paſſa conſtamment pour un athée: & ſur quoi? ſur un conte qu'on fait de lui ſur l'avanture de *l'omelette au lard.* Un jeune homme à ſaillies libertines peut très bien dans un cabaret manger gras un ſamedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres jetter le plat par la fenêtre, en diſant, *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, ſans pour cela mériter l'affreuſe accuſation d'athéiſme. C'eſt ſans doute une très grande irrévérence, c'eſt inſulter l'égliſe dans laquelle il était né; c'eſt ſe moquer de l'inſtitution des jours maigres, mais ce n'eſt pas nier l'exiſtence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiſcrete témérité de *Boileau* qui dans ſa *Satyre des femmes*, laquelle n'eſt pas ſa meilleure, dit qu'il a vu plus d'une capanée.

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magiſtrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'eſt pas permis de flétrir du nom d'athée un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve; cela eſt indigne. On a imputé à *Des-Bareaux* le fameux ſonnet qui finit ainſi.

Tonne, frape, il eſt tems, ren-moi guerre pour guerre;
J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit:
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jéſus-Chriſt?

Ce ſonnet ne vaut rien du tout. Jesus-Christ en vers n'eſt pas tolérable; *ren-moi guerre*, n'eſt pas français; *guerre pour guerre* eſt très plat; & *deſſus quel endroit*, eſt déteſtable. Ces vers ſont de l'abbé de *Lavau*; & *Des-Barreaux* fut toujours très fâché qu'on les lui attribuât. C'eſt ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme ſur le mauſolée élevé dans St. Euſtache à l'honneur de *Lulli*.

. . . .

Laiſſez tomber ſans plus attendre
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

De La Motte le Vayer.

Le ſage *La Motte le Vayer*, conſeiller d'état, précepteur de *Monſieur* frere de *Louis XIV*, & qui le fut même de *Louis XIV*, près d'une année, n'eſſuya pas moins de ſoupçons que le voluptueux *Des-*

Barreaux. Il y avait encor peu de philosophie en France. Le traité de *la vertu des payens*, & les dialogues d'*Orazius Tubero*, lui firent des ennemis. Les jansénistes surtout qui ne regardaient après *St. Augustin* les vertus des grands-hommes de l'antiquité, que comme des *péchés splendides*, se déchainerent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire, *nul n'aura de vertu que nous & nos amis; Socrate, Confucius, Marc-Aurele, Epictete, ont été des scélérats, puisqu'ils n'étaient pas de notre communion.* On est revenu aujourd'hui de cette éxtravagance; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumenes voyant passer *La Motte le Vayer* dans la galerie du Louvre, dit tout haut, Voilà un homme sans religion. *Le Vayer*, au-lieu de le faire punir, se retourna vers cet homme, & lui dit, *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne suis pas de ta religion.*

DE ST. EVREMONT.

On a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de *St. Evremont*, mais aucun n'est de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation; parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienné, & sa mort toute philosophique, servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentimens particuliers.

Nous avons surtout une *analyse de la religion chré-*

tienne qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie & presque tous les faits de la sainte Ecriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens, que l'astronome *Phlégon* avait parlé des ténebres qui convrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le systême chrétien sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, *St. Evremont* était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable & assez juste; mais il avait peu de science, nul génie, & son goût était peu sûr: ses discours sur les Romains lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates comédies, & les plus mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'esprit qui ont fleuri dans les tems brillans de *Louis XIV*; mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste ceux qui l'ont appellé *athéiste*, sont d'infames calomniateurs.

DE FONTENELLE.

Bernard de Fontenelle, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer en 1686, dans la *République des Lettres de Bayle*, une rélation de l'isle de Borneo fort ingénieuse; c'était une allégorie sur Rome

& Geneve; elles étaient déſignées ſous le nom de deux ſœurs, *Mero* & *Enegu*. Mero était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ſes ſujets vinſſent lui déclarer leurs plus ſecrettes penſées, & qu'enſuite ils lui apportaſſent tout leur argent. Il fallait avant de venir lui baiſer les pieds, adorer des os des morts; & ſouvent, quand on voulait déjeûner, elle faiſait diſparaître le pain. Enfin ſes ſortileges & ſes fureurs ſouleverent un grand parti contre elle; & ſa ſœur Enegu lui enleva la moitié de ſon royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaiſanterie; mais l'abbé *Terſon* l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le tems de la révocation de l'édit de Nantes. *Fontenelle* courait riſque d'être enfermé à la Baſtille. Il eut la baſſeſſe de faire d'aſſez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, & à celui des jéſuites; on les inſéra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion ſous Louis le grand*, imprimé à Paris chez l'*Anglois* en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand ſuccès la ſavante *Hiſtoire des oracles* de Vandale, les jéſuites le perſécuterent. *Le Tellier* confeſſeur de *Louis XIV*, rappellant l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jéſuite *Voiſin* avait traité *Théophile*. Il ſollicita une lettre de cachet contre lui. Le célebre garde des ſceaux d'*Argenſon*, alors lieutenant de police, ſauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait fallu choiſir un *athéiſte* entre *Fontenelle* & *le Tellier*, c'é-

tait ſur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le ſoupçon.

Cette anecdote eſt plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend combien la philoſophie eſt dangereuſe quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui eſt l'un & l'autre, a malheureuſement l'oreille du prince. C'eſt un danger auquel bien des gens de mérite ont été expoſés.

DE L'ABBÉ DE ST. PIERRE.

L'*Allégorie du mahométiſme* par l'abbé de St. Pierre, fut beaucoup plus frappante que celle de *Mero*. Tous les ouvrages de cet abbé, dont pluſieurs paſſent pour des rêveries, ſont d'un homme de bien & d'un citoyen zèle; mais tout s'y reſſent d'un pur théiſme. Cependant, il ne fut point perſécuté, c'eſt qu'il écrivait d'une maniere à ne rendre perſonne jaloux: ſon ſtile n'a aucun agrément; il était peu lu, il ne prétendait à rien: ceux qui le liſaient ſe moquaient de lui, & le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme *Fontenelle*, il était perdu, ſurtout quand les jéſuites régnaient encore.

DE BARBEIRAC.

Barbeirac eſt le ſeul commentateur dont on faſſe plus de cas que de ſon auteur. Il traduiſit & commenta le fatras de *Puffendorf*; mais il l'enrichit d'une préface qui fit ſeule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface aux ſources de la morale, &

il a la candeur hardie de faire voir que les peres de l'église n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretiere *Raab*, est visiblement le sang de JESUS-CHRIST; que *Moïse* étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, est la croix sur laquelle JESUS expire; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de JESUS-CHRIST avec son église; que la grande porte de l'arche de Noé désigne le corps humain, & la petite porte désigne l'anus. &c. &c.

Barbeirac ne peut souffrir, en fait de morale, qu'*Augustin* devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossieres que *Jérôme* vomit contre ses adversaires, & surtout contre *Rufin* & contre *Vigilantius*. Il releve les contradictions qu'il remarque dans la morale des peres, & il s'indigne qu'ils aient quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme *Tertullien* qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adversaires qui l'accuserent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit: mais il laissa paraître dans sa défense un si profond mépris pour les peres de l'église; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence & pour leur dialectique; il leur préfere si hautement *Confucius*, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereur *Antonin*, *Epictete*,

qu'on voit bien que *Barbeirac* eſt plutôt le zèlé partiſan de la juſtice éternelle & de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes, que l'adorateur des ſaints myſteres du chriſtianiſme. S'il s'eſt trompé en penſant que DIEU eſt le pere de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aimer que les chrétiens ſoumis de cœur & d'eſprit, ſon erreur eſt du moins d'une belle ame; & puiſqu'il aimait les hommes, ce n'eſt pas aux hommes à l'inſulter; c'eſt à DIEU de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des *athéiſtes*.

DE FRÉRET.

L'illuſtre & profond *Fréret* était ſecrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, & dans les ténebres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant juſtice à ſon immenſe érudition, & à ſa probité, je ne prétends point excuſer ſon hétérodoxie. Non-ſeulement il était perſuadé avec *St. Irénée* que JESUS était âgé de plus de cinquante ans, quand il ſouffrit le dernier ſupplice; mais il croyait avec le *Targum* que JESUS n'était point né du tems d'*Hérode*, & qu'il faut rapporter ſa naiſſance au tems du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs ſont les ſeuls qui aient eu cette opinion ſinguliere; Mr. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de JESUS, qu'ils n'ont été faits qu'en des

langues étrangeres & dans des villes très éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephese, Antioche, Ancire, Thessalonique, toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de *Jean*, de judaïtes, de Galiléens divisés en plusieurs sectes. De-là vient, dit-il, qu'il y eut un très grand nombre d'évangiles tout différens les uns des autres, chaque société particuliere & cachée voulant avoir le sien. *Fréret* prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en apporter des preuves incontestables; c'est que les premiers peres de l'église citent très souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'évangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de *St. Jacques*, & que *Justin* est le premier qui cite expressément les évangiles reçus.

Si ce dangereux systême était accrédité, il s'ensuivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu*, de *Jean*, de *Marc*, & de *Luc*, n'ont été écrits que vers le tems de l'enfance de *Justin*, environ cent ans après notre ere vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophête débiter les feuilles de son Koran, & qui les virent après sa mort rédigées solemnellement par le calife *Abubeker*, triompheraient de nous; ils nous diraient: *Nous n'avons qu'un Alcoran, & vous avez eu cinquante évangiles: nous avons précieusement conservé l'original, & vous avez choisi au bout de quelques siecles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates,*

Vous avez fait votre religion piece-à-piece, la nôtre a été faite d'un seul trait, comme la création. Vous avez cent fois varié, & nous n'avons jamais changé.

Graces au ciel, nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous, si ce que *Fréret* avance était vrai ? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre évangiles : *St. Irénée* dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables raisonnemens d'*Abadie*. Cet *Abadie* prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnait que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc, selon *Abadie* même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. *Abadie* devait considérer deux choses essentielles ; premiérement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les évangiles ; secondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si *Fréret* terrasse *Abadie*, il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins ; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi trop souvent de fraudes pieuses ; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier concile de Nicée, que pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le St. Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes ; aussi-

tôt ils tomberent, & il ne resta que les véritables. J'avoue enfin que l'église a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges & de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur? Certainement *Fréret* va trop loin; il renverse tout l'édifice au-lieu de le réparer; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un seul DIEU, sans la médiation du CHRIST. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs; il ne preche que l'indulgence & la tolérance; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme mylord *Bolingbroke*; il ne se moque point d'eux comme le curé *Rabelais*, & le curé *Swift*. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très instruit, très conséquent, & très modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si DIEU avait daigné se faire homme & juif, & mourir en Palestine par un supplice infame, pour expier les crimes du genre-humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime: ce pendant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets, & les buchers des Cevennes, & près de cent mille ames péries dans cette province sous nos yeux; les massacres des Vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du tems de *Charles Borromée*, les massacres

des anabatiſtes maſſacreurs & maſſacrés en Allemagne, les maſſacres des luthériens & des papiſtes depuis le Rhin juſqu'au fond du Nord, les maſſacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecoſſe du tems de *Charles I* maſſacré lui-même; les maſſacres ordonnés par *Marie* & par *Henri VIII* ſon pere, les maſſacres de la St. Barthelemi en France, & quarante ans d'autres maſſacres depuis *François II* juſqu'à l'entrée de *Henri IV* dans Paris; les maſſacres de l'inquiſition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils ſe font juridiquement; enfin les maſſacres de douze millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main: ſans compter tous les maſſacres faits précédemment au nom de JESUS-CHRIST depuis *Conſtantin*, & ſans compter encore plus de vingt shiſmes, & de vingt guerres de papes contre papes, & d'évêques contre évêques, les empoiſonnemens, les aſſaſſinats, les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, & de quelques autres papes qui paſſerent de ſi loin en ſcélérateſſe les *Néron*, & les *Caligula*. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne presque perpétuelle de guerres de religion pendant quatorze cents années, n'a jamais ſubſiſté que chez les chrétiens, & qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de ſang pour des argumens de théologie. On eſt forcé d'accorder à Mr. *Fréret* que tout cela eſt vrai. Mais en faiſant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui ſe ſont cachées; il oublie ſurtout que les hor-

reurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage, sont l'abus de la religion chrétienne, & n'en sont pas l'esprit. Si JESUS-CHRIST n'a pas détruit le péché sur la terre, qu'est-ce que cela prouve? On en pourait inférer tout au plus, avec les jansénistes, que JESUS-CHRIST n'est pas venu pour tous, mais pour plusieurs, *pro vobis & pro multis.* Mais sans comprendre les hauts mysteres, contentons-nous de les adorer, & surtout n'accusons pas cet homme illustre d'avoir été athéiste.

DE BOULANGER.

Nous aurions plus de peine à justifier le Sr. *Boulanger*, directeur des ponts & chaussées. Son *Christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractérisent le savant *Frêret*. *Boulanger* est un philosophe audacieux qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'églises chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infames persécuteurs; tant de folies dans les querelles ecclésiastiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles & cimentés du sang des hommes; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre; ce chaos énorme d'absurdités & de crimes, remue l'imagination du Sr. *Bou-*

langer avec une telle puissance qu'il va, dans quelques endroits de son livre, jusqu'à douter de la providence divine. Fatale erreur que les buchers de l'inquisition, & nos guerres religieuses excuseraient peut-être si elle pouvait être excusable. Mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se feraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs freres assassinés pour des argumens, quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait qu'en regardant le soleil il reconnût & il adorât l'Etre éternel; il pourait dire dans sa douleur, Mes peres & mes freres ont été des monstres, mais DIEU est DIEU.

ATOMES.

E*Picure* aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense; après Epicure *Lucrece*, qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers; *Epicure* & *Lucrece*, dis-je, admirent les atômes & le vuide: *Gassendi* soutint cette doctrine, & *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein, en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le systême raisonnable d'*Epicure*, de *Lucrece*, de *Gassendi* & de *Newton*, changea d'avis sur le vuide quand il se fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein est aujourd'hui regardé comme une chimere. *Boileau* qui était un

homme de très grand ſens, a dit avec beaucoup de raiſon,

> Que Rohaut vainement ſeche pour concevoir,
> Comment tout étant plein tout a pu ſe mouvoir.

Le vuide eſt reconnu, on regarde les corps les plus durs comme des cribles; & ils ſont tels en effet. On admet des atômes, des principes inſécables, inaltérables, qui conſtituent l'immutabilité des élémens & des eſpeces; qui font que le feu eſt toujours feu ſoit qu'on l'apperçoive, ſoit qu'on ne l'apperçoive pas; que l'eau eſt toujours eau, la terre toujours terre, & que les parties qui forment l'homme ne forment point un oiſeau.

Epicure & *Lucrece* avaient déjà établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrece* dit en parlant des atômes:

> *Sunt igitur ſolida pollentia ſimplicitate,*
> Le ſoutien de leur être eſt la ſimplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable, il eſt à croire que l'univers ne ferait qu'un chaos; & en cela *Epicure* & *Lucrece* paraiſſent de vrais philoſophes.

Leurs intermedes qu'on a tant tournés en ridicule, ne ſont autre choſe que l'eſpace non réſiſtant dans lequel *Newton* a démontré que les planetes parcourent leurs orbites dans des tems proportionnels à leurs aires; ainſi ce n'étaient pas les intermedes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adverſaires.

Mais lorſqu'enſuite *Epicure* nous dit que ſes ato-

mes ont décliné par hazard dans le vuide, que cette déclinaison a formé par hazard les hommes & les animaux, que les yeux par hazard se trouverent au haut de la tête, & les pieds au bout des jambes, que les oreilles n'ont point été données pour entendre; mais que la déclinaison des atômes ayant fortuitement composé des oreilles, alors les hommes s'en sont servis fortuitement pour écouter. Cette démence qu'on appellait *physique*, a été traitée de ridicule à très juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis longtems ce qu'*Epicure* & *Lucrece* ont de bon d'avec leurs chimeres fondées sur l'imagination & l'ignorance. Les esprits plus soumis ont adopté la création dans le tems, & les plus hardis ont admis la création de tout tems, les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant; les autres, ne pouvant comprendre cette physique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand Etre, de l'Etre suprême & universel; mais tous ont rejetté le concours fortuit des atômes, tous ont reconnu que le hazard est un mot vuide de sens. Ce que nous appellons *hazard* n'est, & ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encor les philosophes de penser, que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atômes, un effet du hazard? ni *Spinosa*, ni personne n'a dit cette absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans son *poëme de la religion*,

O toi qui follement fais ton Dieu du hazard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi batiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?

Ces vers sont assurément en pure perte; personne ne fait son Dieu du hazard, personne n'a dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondissant son ciment ait élevé son hardi bâtiment par hazard.* On dit au contraire, qu'*elle fait son nid par les loix de la nécessité*, qui est l'opposé du hazard. Le poëte *Rousseau* tombe dans le même défaut dans une épitre à ce même *Racine*.

De là sont nés Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systêmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que determine & conduit le hazard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent sur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que *ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentissent & qui ont de la voix? Où a-t-il vu *ces insensibles atômes qui forment des fantômes, & des fantômes conduits par le hazard?* C'est ne connaître ni son siecle, ni la philosophie, ni la poësie, ni sa langue, que de

s'exprimer ainſi. Voilà un plaiſant philoſophe! l'auteur des *Epigrammes ſur la ſodomie & la beſtialité* devait-il écrire ſi magiſtralement & ſi mal ſur des matieres qu'il n'entendait point du tout, & accuſer des philoſophes d'un libertinage d'eſprit qu'ils n'avaient point?

Je reviens aux atômes: la ſeule queſtion qu'on agite aujourd'hui conſiſte à ſavoir ſi l'auteur de la nature a formé ces parties primordiales, incapables d'être diviſées pour ſervir d'élémens inaltérables; ou ſi tout ſe diviſe continuellement & ſe change en d'autres élémens. Le premier ſyſtême ſemble rendre raiſon de tout; & le ſecond de rien; du moins juſqu'à préſent.

Si les premiers élémens des choſes n'étaient pas indeſtructibles, il pourait ſe trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en ſa propre ſubſtance. C'eſt probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout ſerait détruit par le feu.

On ſait que *Robert Boyle* à qui la phyſique eut tant d'obligations dans le ſiecle paſſé, fut trompé par la fauſſe expérience d'un chimiſte qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton* abuſé par *Boyle* comme *Boyle* l'avait été par ſon chimiſte, avait déjà penſé que les élémens pouvaient ſe changer les uns dans les autres: & c'eſt ce qui lui fit croire que le globe perdait toujours un peu de ſon humidité, & faiſait

des progrès en ſécherefſe; qu'ainſi DIEU ſerait un jour obligé de remettre la main à ſon ouvrage, *manum emendatricem deſideraret.*

Leibnitz ſe récria beaucoup contre cette idée, & probablement il eut raiſon cette fois contre Newton. *Mundum tradidit diſputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atômes inſécables, indeſtructibles, ainſi que *Gaſſendi* & *Boerhave*, ce qui paraît d'abord difficile à concilier; car ſi l'eau s'était changée en terre, ſes élémens ſe feraient diviſés & perdus.

Cette queſtion rentre dans cette autre queſtion fameuſe de la matiere diviſible à l'infini. Le mot d'*atôme* ſignifie *non partagé*, ſans parties. Vous le diviſez par la penſée; car ſi vous le diviſiez réellement, il ne ſerait plus atôme.

Vous pouvez diviſer un grain d'or en dix-huit millions de parties viſibles; un grain de cuivre diſſous dans l'eſprit de ſel ammoniac, a montré aux yeux plus de vingt-deux milliards de parties; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément, l'atôme échape au microſcope, vous ne diviſez plus que par imagination.

Il en eſt de l'atôme diviſible à l'infini comme de quelques propoſitions de géométrie. Vous pouvez faire paſſer une infinité de courbes entre le cercle & ſa tangente; oui, dans la ſuppoſition que ce cercle & cette tangente ſont des lignes ſans largeur: mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établiſſez de même que des aſymptotes s'ap-

procheront ſans jamais ſe toucher; mais c'eſt dans la ſuppoſition que ces lignes ſont des longueurs ſans largeur, des êtres de raiſon.

Ainſi vous repréſentez l'unité par une ligne, enſuite vous diviſez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plait; mais cette infinité de fractions ne ſera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'eſt pas démontré en rigueur que l'atôme ſoit indiviſible; mais il paraît prouvé qu'il eſt indiviſé par les loix de la nature.

AVARICE.

AVarities, amor habendi, deſir d'avoir, avidité, convoitiſe.

A proprement parler, l'*avarice* eſt le deſir d'accumuler ſoit en grains, ſoit en meubles, ou en fonds, ou en curioſités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnoie.

Nous n'appellons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de caroſſe, & qui n'en prêtera pas deux à ſon ami; ou bien qui ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne deſtinées pour ſa table, ne vous en enverra pas une demie-douzaine quand il ſaura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous aviſez pas d'exiger qu'il vous en préſente un de cinquante louis; vous le regardez comme un homme fort magnifique, & point du tout comme un avare.

Celui qui dans les finances, dans les fournitures

des armées, dans les grandes entreprifes gagne deux millions chaque année, & qui fe trouvant enfin riche de quarante-trois millions fans compter fes maifons de Paris & fon mobilier; dépenfa pour fa table cinquante mille écus par année, & prêta quelquefois à des feigneurs de l'argent à cinq pour cent ne paffa point dans l'efprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute fa vie de la foif d'avoir. Le démon de la convoitife l'avait perpétuellement tourmenté. Il accumula jufqu'au dernier jour de fa vie. Cette paffion toujours fatisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépenfait pas la vingtieme partie de fon revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de fafte.



Un pere de famille qui ayant vingt mille livres de rente n'en dépenfera que cinq ou fix, & qui accumulera fes épargnes pour établir fes enfans, eft réputé par fes voifins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre verd*, *vilain*, *feffe-Mathieu*, *gagne-denier*, *grippe-fou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'avifer.

Cependant, ce bon bourgeois eft beaucoup plus honorable que le Créfus dont je viens de parler; il dépenfe cinq fois plus à proportion. Mais voici la raifon qui établit entre leurs réputations une fi grande différence.

Les hommes ne haïffent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apoticaire, le marchand de vin, l'épicier, le fellier, & quelques demoifelles gagnent beaucoup avec notre Créfus, qui eft le véritable

avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & ferré, ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire, sont abandonnés à *Plaute* & à *Moliere*.

Un gros avare mon voisin, disait il n'y a pas longtems, On en veut toujours à nous autres pauvres riches. A *Moliere*, à *Moliere*.

AUGURE.

Ne faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie pour dire avec *Pezron*, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur*? *Au*, selon ces savans, devait signifier *le foie* chez les Basques & les Bas-Bretons; parce que *asu*, qui (disent-ils) signifiait *gauche*, devait aussi désigner le foie qui est à droite; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge* dans cette langue celtique, dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner.

On a poussé la curiosité absurde (car il faut appeller les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du caldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochard* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive, de la langue mere de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier.

entier. Il ne reſte plus qu'à dire que les différens ramages des oiſeaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres eſpeces d'oiſeaux ont été produites.

La folie religieuſe des augures était originairement fondée ſur des obſervations très naturelles & très ſages. Les oiſeaux de paſſage ont toujours indiqué les ſaiſons; on les voit venir par troupes au printems, & s'en retourner en automne. Le coucou ne ſe fait entendre que dans les beaux jours: il ſemble qu'il les appelle; les hirondelles qui raſent la terre annoncent la pluie; chaque climat a ſon oiſeau qui eſt en effet ſon augure.

Parmi les obſervations il ſe trouva ſans doute des fripons qui perſuaderent aux ſots qu'il y avait quelque choſe de divin dans ces animaux, & que leur vol préſageait nos deſtinées, qui étaient écrites ſous les ailes d'un moineau tout auſſi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'hiſtoire allégorique & intéreſſante de *Joſeph* vendu par ſes freres, & devenu premier miniſtre du pharaon roi d'Egypte pour avoir expliqué un de ſes rêves, inferent que *Joſeph* était ſavant dans la ſcience des augures, de ce que l'intendant de *Joſeph* eſt chargé de dire à ſes freres: (106) *Pourquoi avez-vous volé la taſſe d'argent de mon maître dans laquelle il boit, & avec laquelle il a coutume de prendre les augures?* Joſeph ayant fait venir ſes freres devant lui, leur dit: *Comment avez-*

(106) Gen. chap. XLIV. vs. 5. & ſuivans.

vous pu agir ainsi? ignorez-vous que personne n'est semblable à moi dans la science des augures?

Juda convient au nom de ses freres, que *Joseph est un grand devin;* (107) *que c'est* DIEU *qui l'a l'inspiré;* DIEU *a trouvé l'iniquité de vos serviteurs.* Ils prenaient alors Joseph pour un seigneur Egyptien. Il est évident, par le texte, qu'ils croyaient que le DIEU des Egyptiens & des Juifs avait découvert à ce ministre le vol de sa tasse.

Voilà donc les augures, la divination très nettement établie dans le livre de la Genese, & si bien établie qu'elle est défendue ensuite dans le Lévitique, où il est dit: (108) *Vous ne mangerez rien où il y ait du sang; vous n'observerez ni les augures, ni les songes; vous ne couperez point votre chevelure en rond; vous ne vous raserez point la barbe.*

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse, elle dure encore: cela s'appelle *voir dans le verre.* Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, se tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum nostrum;* après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération; il faut qu'ils aient leurs cheveux; une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France sous la régence du duc d'*Orléans*, & encor plus dans les tems précédens.

Pour les augures ils ont péri avec l'empire Romain; les évêques ont seulement conservé le bâton

(107) vs. 16. (108) Chap. XIX. vs. 26 & 27.

augural qu'on appelle *crosse*, & qui était une marque distinctive de la dignité des augures; & le simbole du mensonge est devenu celui de la vérité.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers tems. Cette curiosité de lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir: car les ames faibles qui pratiquent encor tous ces prétendus arts de la divination, les fous mêmes qui se donnent au diable, font tous servir la religion à ces prophanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages que *Cicéron*, qui était du college des augures, ait fait un livre exprès pour se moquer des augures. Mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron* à la fin de son livre dit, qu'il faut *détruire la superstition & non pas la religion.* *Car*, ajoute-t-il, *la beauté de l'univers & l'ordre des choses célestes nous force de reconnaître une nature éternelle & puissante. Il faut maintenir la religion qui est jointe à la connaissance de cette nature, en extirpant toutes les racines de la superstition; car c'est un monstre qui vous poursuit, qui vous presse de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu, un présage, une victime immolée, un caldéen, un aruspice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par hazard à ce qui a été prédit, tout enfin vous trouble & vous inquiete. Le sommeil même qui devrait faire oublier tant de peines & de frayeurs, ne sert qu'à les redoubler par des images funestes.*

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques Romains; il parlait à tous les hommes & à tous les siecles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II* & *Léon X* ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, & au sang de *St. Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave*, surnommé *Auguste* eut la faiblesse de croire qu'un poisson, qui sortait hors de la mer sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, & que l'ânier lui ayant répondu que son âne s'appellait *Nicolas*, qui signifie *vainqueur des peuples*, Octave ne douta plus de la victoire; & qu'ensuite il fit ériger des statues d'airain à l'ânier, à l'âne & au poisson sautant. Il assure même que ces statues furent placées dans le Capitole.

Il est fort vraisemblable que ce tyran habile se moquait des superstitions des Romains, & que son âne, son ânier, & son poisson n'étaient qu'une plaisanterie. Cependant il se peut très bien qu'en méprisant toutes les sotises du vulgaire, il en eût conservé quelques-unes pour lui. Le barbare & dissimulé *Louis XI* avait une foi vive à la croix de St. Lo. Presque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le tems de lire & de bien lire, ont un petit coin de superstition.



AUGUSTE OCTAVE.

On a demandé souvent sous quelle dénomination & à quel titre *Octave* citoyen de la petite ville de Veletri, surnommé *Auguste*, fut le maître d'un empire qui s'étendait du mont Taurus au mont Atlas, & de l'Euphrate à la Seine. Ce ne fut point comme dictateur perpétuel, ce titre avait été trop funeste à *Jules César*. *Auguste* ne le porta que onze jours; la crainte de périr comme son prédécesseur, & les conseils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres mesures. Il accumula insensiblement sur sa tête toutes les dignités de la république. Treize consulats, le tribunat renouvellé en sa faveur de dix ans en dix ans, le nom de *prince du sénat*, celui d'*empereur* qui d'abord ne signifiait que général d'armée, mais auquel il sut donner une dénomination plus étendue; ce sont la les titres qui semblerent légitimer sa puissance. Le sénat ne perdit rien de ses honneurs, & conserva même toujours de très grands droits. *Auguste* partagea avec lui toutes les provinces de l'empire; mais il retint pour lui les principales: enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que *Jules César* ayant été mis au rang des Dieux après sa mort, *Auguste* fut Dieu de son vivant. Il est vrai qu'il n'était pas tout-à-fait Dieu à Rome; mais il l'était dans les provinces, il y avait des temples & des

prêtres: l'abbaye d'Eney à Lyon était un beau temple d'*Auguste*. *Horace* lui dit:

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains mêmes, d'assez bons courtisans pour avoir dans leur maisons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguste*. Il fut donc en effet canonisé de son vivant; & le nom de *Dieu* devint le titre ou le sobriquet de tous les empereurs suivans.

Caligula se fit Dieu sans difficulté; il se fit adorer dans le temple de *Castor* & de *Pollux*, sa statue était posée entre ces deux gemeaux; on lui immolait des paons, des faisans, des poules de Numidie; jusqu'à ce qu'enfin on l'immola lui même. *Néron* eut le nom de *Dieu* avant qu'il fut condamné par le sénat à mourir par le supplice des esclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de *Dieu* signifiât chez ces monstres ce qu'il signifie parmi nous. Le blasphême ne pouvait être porté jusques-là: *divus* voulait dire précisément *sanctus*.

De la liste des proscriptions, & de l'épigramme orduriere contre *Fulvie*, il y a loin jusqu'à la Divinité. Il y eut onze conspirations contre ce Dieu, si l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna*: mais aucune ne réussit; & de tous ces misérables qui usurperent les honneurs divins, *Auguste* fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la république Romaine périt; car *César* n'avait été dictateur que dix mois, & *Auguste* régna plus de quarante années.

DES MŒURS D'AUGUSTE.

On ne peut connaître les mœurs que par les faits, & il faut que ces faits ſoient inconteſtables. Il eſt avéré que cet homme ſi immodérément loué d'avoir été le reſtaurateur des mœurs & des loix, fut longtems un des plus infames débauchés de la république Romaine. Son épigramme ſur *Fulvie* faite après l'horreur des proſcriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienſéances dans les expreſſions, que de barbarie dans ſa conduite.

Quod futuit glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia conſtituit, ſe quoque uti futuam.
Aut futue aut pugnemus, ait: quid quod mihi vitâ
Charior eſt ipſâ mentula? ſigna canant.

Cette abominable épigramme eſt un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguſte*. *Sextus Pompée* lui reprocha des faibleſſes infames. *Effeminatum inſectatus eſt.* Antoine avant le triumvirat déclara que *Céſar*, grand oncle d'*Auguſte*, ne l'avait adopté pour ſon fils, que parce qu'il avait ſervi à ſes plaiſirs; *adoptionem avunculi ſtrupo meritum.*

Lucius Céſar lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait pouſſé la baſſeſſe juſques à vendre ſon corps a *Hirtius* pour une ſomme très conſidérable. Son impudence alla depuis juſqu'à arracher une femme conſulaire à ſon mari au milieu d'un ſouper; il paſſa quelque tems avec elle dans un cabinet voiſin, & la ramena enſuite à table, ſans que lui, ni elle, ni ſon mari en rougiſſent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguſte* conçue en ces mots: *Ita valeas ut hanc Epiſtolam cum leges non inieris Teſtullam, aut Terentillam, aut Ruſſilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi, & in quam arrigas.* On n'oſe traduire cette lettre licentieuſe.

Rien n'eſt plus connu que ce ſcandaleux feſtin de cinq compagnons de ſes plaiſirs, avec ſix principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déeſſes, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables.

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le déſigna publiquement ſur le théâtre par ce fameux vers.

Videsne ut cinædus orbem digito temperet?
Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Preſque tous les auteurs Latins qui ont parlé d'*Ovide*, prétendent qu'*Auguſte* n'eut l'inſolence d'exiler ce chevalier Romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été ſurpris par lui dans un inceſte avec ſa propre fille *Julia*, & qu'il ne relégua même ſa fille que par jalouſie. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que *Caligula* publiait hautement que ſa mere était née de l'inceſte d'*Auguſte* & de *Julie*; c'eſt ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*.

On ſait qu'*Auguſte* avait répudié la mere de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle: & il enleva le même jour *Livie* à ſon mari, groſſe de *Tibere*,

autre monstre qui lui succéda: voilà l'homme à qui *Horace* disait,

Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des *Géorgiques*, qu'*Auguste* est un des plus grands Dieux, & qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers?

An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grace, quand il dit dans son admirable trente-cinquieme chant:

„ *Non fu si santo ne bénigno Augusto,*
„ *Come la tromba di Virgilio suona;*
„ *L'aver avuto in poësia buon gusto,*
„ *La proscriptione iniqua gli perdona &c.*"

Tyran de son pays, & scélérat habile,
Il mit Pérouse en cendre & Rome dans les fers;
Mais il avait du goût, il se connut en vers.
Auguste au rang des Dieux est placé par Virgile.

DES CRUAUTÉS D'AUGUSTE.

Autant qu'*Auguste* se livra longtems à la dissolution la plus effrenée, autant son énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des festins & des fêtes qu'il ordonna les proscriptions; il

y eut près de trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers & plus de cent peres de famille obscurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin qu'on fait expirer sur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses soldats vétérans, toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par un homme sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encor le gouvernement d'*Auguste*, parce que Rome goûta sous lui la paix, les plaisirs & l'abondance: *Séneque* dit de lui, *clementiam non voco lassam crudelitàtem.* Je n'appelle point clémence la lassitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguste* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Césarion*,

fils de *César* & de *Cléopatre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeller *tyran* par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux; si on en croit *Suétone*

On sait que *César*, son pere adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite*, ni *Suétone* ne disent rien de cette avanture. *Suétone* qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célebre. La singularité d'un consultat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échapé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Séneque*; & ce morceau de *Séneque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Séneque* met la scene en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui acheve d'ôter toute vraisemblance à cette avanture. Aucune de nos histoires romaines compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés aussi fautive que tronquée: l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convain-

cu par *Auguste* de quelque infidélité, & qu'après l'éclairciſſement, *Auguste* lui eût accordé le vain honneur du conſulat: mais il n'eſt nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conſpiration s'emparer de la puiſſance ſupreme, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme conſidérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un ſimple courtiſan ſubalterne ait eu la folie de vouloir ſuccéder à un ſouverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers; & il n'eſt nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait conſul immédiatement après la conſpiration.

Si l'avanture de *Cinna* eſt vraie, *Auguste* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raiſons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris ſur lui un grand aſcendant, & qui lui perſuada, dit *Séneque*, que le pardon lui ſerait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par généroſité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi de jouïr en paix du fruit de ſes rapines, & de ne pas aſſaſſiner tous les jours les fils & les petits fils des proſcrits quand ils ſont à genoux devant lui & qu'ils l'adorent? il fut un politique prudent après avoir été un barbare; mais il eſt à remarquer que la poſtérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduiſit même une coutume

dans les complimens qu'on faisait aux empereurs à leur avénement, c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'*Auguste* & meilleurs que *Trajan*.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder *Auguste* comme un monstre adroit & heureux.

Louis Racine, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de ses talens, semble s'oublier un peu quand il dit dans ses réflexions sur la poësie, qu'*Horace & Virgile gâterent Auguste, qu'ils épuiserent leur art pour empoisonner Auguste par leurs louanges.* Ces expressions pouraient faire croire que les éloges si bassement prodigués par ces deux grands poëtes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* savait très bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, se servant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'ensanglantant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les loix, la religion & les plaisirs que pour être le maître, & sacrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir seulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames serviles.

Il a malheureusement trop raison quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montauron*, & d'avoir dit à ce receveur; *ce que vous avez de commun avec Auguste, c'est surtout cette générosité avec laquelle...* car enfin, quoiqu'*Auguste* ait été le plus méchant des citoyens Romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors con-

nue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un controlleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine* en condamnant justement l'abaissement de *Corneille* & la lâcheté du siecle d'*Horace* & de *Virgile*, releve merveilleusement un passage du petit carême de Massillon. *On est aussi coupable quand on manque de vérité aux rois, que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.*

Pere *Massillon*, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue & la fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Pere Massillon, *est modus in rebus*, & c'est ce qui manque net à tous les faiseurs de sermons.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas comme évêque, comme docteur, comme pere de l'église que je considere ici *St. Augustin*, natif de Tagaste; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me semble que *St. Augustin* avait environ quatorze ans lorsque son pere, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'usage & la bienséance qu'un pere se baignât avec son fils; & *Bayle* même fait cette remarque.

Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers Romains ne se baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût scrupuleux observateur des bienséances des riches ?

L'homme opulent couchait dans un lit d'yvoire & d'argent sur des tapis de pourpre, sans draps, avec sa concubine; sa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec son amant. Les enfans, les précepteurs, les domestiques avaient leurs chambres séparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne faisait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaste en Afrique. Le pere d'*Augustin* menait son fils au bain des pauvres.

Ce saint raconte que son pere le vit dans un état de virilité qui lui causa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit espérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empressa même d'aller conter cette nouvelle à sainte *Monique* sa femme.

St. Augustin qui était un enfant très libertin, avait l'esprit aussi prompt que la chair. (109) il dit, qu'ayant à peine vingt ans il apprit sans maître la géométrie, l'arithmétique & la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps & les esprits sont plus avancés que chez nous ?

Où sont à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique

(109) *Confession*. liv. IV. chap. XVI.

les mathématiques, la musique, sans aucun secours, & qui soient peres à quatorze ans?

Ce n'est point sans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appellé *fils du ciel* par les Grecs, ait été un célebre astronome, qu'il ait fait construire une sphere céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siecles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparerent ce prince à la montagne qui porte son nom, parce qu'elle éleve son sommet dans les nues, & les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultiverent les sciences avec succès, & enseignerent l'Espagne & l'Italie pendant plus de cinq siecles. Les choses sont bien changées. Le pays de *St. Augustin* n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire voir combien ce monde est un tableau changeant. *Augustin* débauché devient orateur & philosophe. Il se pousse dans le monde; il est professeur de rhétorique; il se fait manichéen; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait batiser avec un de ses bâtards nommé *Deodatus*: il devient évêque; il devient pere de l'église. Son *systême sur la grace* est respecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans, des jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le systême de *St. Augustin* mot

pour

pour mot, ſous le nom de *Janſénius*, de *St. Ciran*, d'*Arnaud*, de *Queſnel*. (Voyez *Grace*.)

Nous demandons ſi cette révolution dans ſon genre n'eſt pas auſſi grande que celle de l'Afrique, & s'il y a rien de permanent ſur la terre?

AVIGNON.

AVignon & ſon comtat ſont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie & le fanatiſme. Ce petit pays, après mille viciſſitudes, avait paſſé au douzieme ſiecle dans la maiſon des comtes de Toulouſe, deſcendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI comte de Toulouſe, dont les ayeux avaient été les principaux héros des croiſades, fut dépouillé de ſes états par une croiſade que les papes ſuſciterent contre lui. La cauſe de la croiſade était l'envie d'avoir ſes dépouilles: le prétexte était, que dans pluſieurs de ſes villes, les citoyens penſaient à-peu-près comme on penſe depuis plus de deux cents ans en Angleterre, en Suede, en Dannemarck, dans les trois quarts de la Suiſſe, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raiſon pour donner au nom de DIEU les états du comte de Toulouſe au premier occupant, & pour aller égorger & brûler ſes ſujets un crucifix à la main, & une croix blanche ſur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus ſauvages n'approche pas des barbaries commiſes

dans cette guerre, appellée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On sait que *Raimond VI* fut trainé à une église de St. Giles, devant un légat nommé *Milon*, nud jusqu'à la ceinture, sans bas & sans sandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettait, qu'un troisieme diacre chantait un *miserere* avec des moines, & que le légat était à diner.

Telle est la premiere origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses états, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges; il vit ses villes en cendre, & mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le pere; mais étant fils d'un hérétique il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décretales, c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises les dimanches & les jours de fêtes au son des cloches, & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *St. Louis*, y levait des décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* se défendait avec courage, mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix, parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Citeaux, cinq cents à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cents à celle de Belleperche, le tout pour le salut de son ame, comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'église négociait toujours.

Il est très remarquable que dans l'instrument de cette paix, le comte de Toulouse met toujours le légat avant le roi. „ Je jure & promets au légat &
„ au roi d'observer de bonne foi toutes ces choses,
„ & de les faire observer par mes vassaux & su-
„ jets, &c."

Ce n'était pas tout, il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaissin au-delà du Rhône, & la suzeraineté de soixante & treize châteaux en deçà. Le pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que dans un instrument public l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur *Fréderic II*. Les terres du comte à la gauche du Rhône étaient un fief impérial. *Fréderic II* ne ratifia jamais cette extorsion.

Alphonse, frere de *St. Louis*, ayant épousé la fille de ce malheurenx prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de *Raimond VII* en Langue-

doc furent réunis à la couronne de France, ainsi qu'il avait été stipulé par le contract de mariage.

Le comtat Venaissin, qui est dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereut *Fréderic II* au comte de Toulouse. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait disposé par son testament en faveur de *Charles d'Anjou* comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *St. Louis*, pressé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaissin à l'église romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette cession était absolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les loix.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France* reine de Naples, descendante du frere de *St. Louis*, accusée avec trop de vraisemblance d'avoir empoisonné son mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347, sur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte autentique ne fut signé que le 12 Juin 1348; on y stipula pour prix de la vente la somme de quatre vingt mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari, mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc, Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste, qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI* acquit la Provence, il l'acquit avec tous ses droits, & voulut les faire valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir, que les rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une possession légitime, mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise, fait par *Louis XIV* en 1664 avec *Alexandre VII*, il est dit, *qu'on levera tous les obstacles, afin que le pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant.* Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi, & ces pensions sont amovibles.

Avignon & le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là il causait de grandes pertes; & le pape n'en profitait gueres.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits; mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossiere du pape *Rezzonico, Clément XIII*, l'a forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait

agi comme s'il avait été du quatorzieme siecle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitieme, avec l'applaudissement de l'Europe entiere.

Lorsque l'officier-général, chargé des ordres du roi entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer, & lui dit, *Monsieur l'abbé, le roi prend possession de sa ville, & vous donne deux jours pour vous retirer.*

Il y a loin de là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le tems.

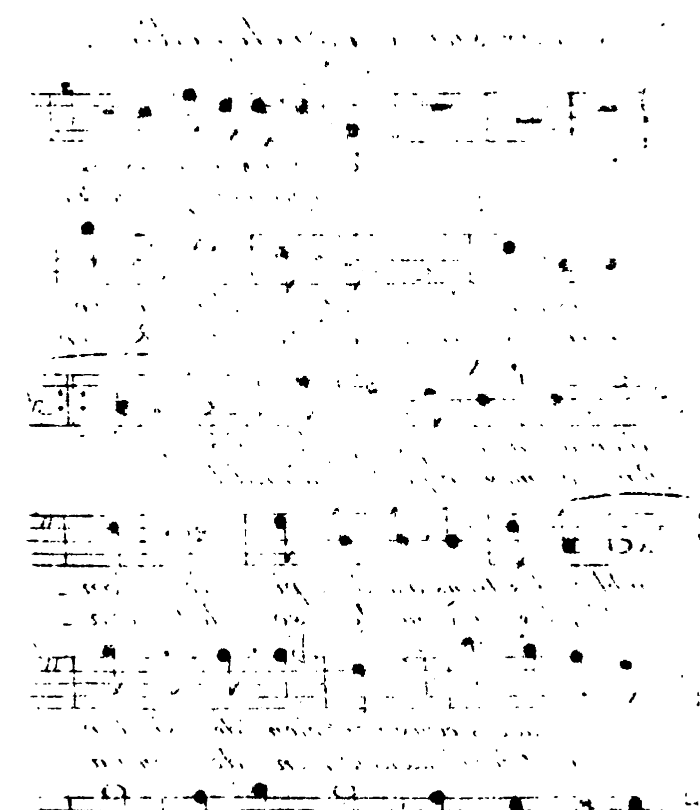
AUSTÉRITÉS.

MORTIFICATIONS, FLAGELLATIONS.

QUe des hommes choisis, amateurs de l'étude, se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde; qu'ils se soient occupés d'adorer DIEU, & de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens bracmanes, des mages, il n'est rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur enyvrante, & du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrerent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modestie & décence. S'ils furent savans, les autres hommes les consulterent: S'ils furent justes, on les respecta & on les aima. Mais la superstition, la gueuserie, la vanité ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus?

Questions sur l'Ecyclopedie.





Le premier fou qui se fouetta publiquement pour appaiser les Dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déesse de Syrie qui se fouettaient en son honneur, des prêtres d'*Isis* qui en faisaient autant à certains jours; des prêtres de Dodone nommés *Seliens* qui se faisaient des blessures, des prêtres de *Bellone* qui se donnaient des coups de sabre? des prêtres de *Diane* qui s'ensanglantaient à coups de verges, des prêtres de *Cybele* qui se faisaient eunuques, des faquirs des Indes qui se chargerent de chaînes? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités?

Les gueux qui se font enfler les jambes avec de la titimale, & qui se couvrent d'ulceres pour arracher quelques deniers aux passans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumenes de l'antiquité qui s'enfonçaient des cloux dans les fesses, & qui vendaient ces saints cloux aux dévots du pays?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude? Je me fouette; mais c'est pour expier vos fautes. Je marche tout nud; mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens. Je me nourris d'herbe & de colimaçons; mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise. Je m'attache un anneau de fer à la verge; pour vous faire rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux Dieux, qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous serez accoutumés à me respecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir. Je serai votre maître au nom des Dieux.

Et ſi quelqu'un de vous alors tranſgreſſe la moindre de mes volontés, je le ferai empâler pour appaiſer la colere céleſte.

Si les premiers faquirs ne prononcerent pas ces paroles, il eſt bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces auſtérités affreuſes furent peut-être les origines des ſacrifices de ſang humain. Des gens qui répandaient leur ſang en public à coups de verges, & qui ſe tailladaient les bras & les cuiſſes pour ſe donner de la conſidération, firent aiſément croire à des ſauvages imbécilles qu'on devait ſacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher; qu'il fallait immoler ſa fille pour avoir un bon vent; précipiter ſon fils du haut d'un rocher pour n'être point attaqué de la peſte; jetter une fille dans le Nil pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces ſuperſtititions aſiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. (110) Leurs dévots ſe fouettaient & ſe fouettent encor les uns les autres, comme faiſaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. (111)

Parmi nous les abbés fouetterent leurs moines, les confeſſeurs fouetterent leurs pénitens des deux ſexes. *St. Auguſtin* écrit à Marcellin le tribun, *qu'il faut fouetter les donatiſtes comme les maîtres d'école en uſent avec les écoliers.*

On prétend que ce n'eſt qu'au dixieme ſiecle que les moines & les religieuſes commencerent à ſe fouetter à certains jours de l'année. La coutume

(110) Voyez *Confeſſion.* (111) Voyez *Apulée.*

de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence, s'établit si bien, que le confesseur de *St. Louis* lui donnait très souvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorberi. (112) *Raimond* comte de Toulouse fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'Eglise de St. Giles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

(113) Les chapelains du roi de France *Louis VIII*, furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir aux quatre grandes fêtes aux portes de la cathédrale de Paris, présenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre, que le pape lui avait ôtée après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne faisant pas fouetter le roi lui-même, & en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encor dans St. Pierre de Rome les grands pénitenciers, de longues baguettes au-lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux d'*Ossat* & *Duperron*. Tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie dans laquelle

(112) En 1209. (113) En 1223.

nous avons encor une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treizieme siecle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse & à Bologne. Les jeunes gens presque nuds, une poignée de verge dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient à travers les jalousies des fenêtres, & se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inonderent l'Europe; on en voit encor beaucoup en Italie, (114) en Espagne & en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du seizieme siecle, que les confesseurs fouettassent leurs pénitentes sur les fesses. (115) Une histoire des Pays-bas, composée par *Meteren*, rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ses pénitentes nues.

Le jésuite *Edmond Auger* confesseur de *Henri III*, (116) engagea ce malheureux prince à se mettre à la tête des flagellans.

Dans plusieurs couvens de moines & de religieuses, on se fouette sur les fesses. Il en a résulté quelquefois d'étranges impudicités, sur lesquelles il faut jetter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile sacré, & dont le sexe & la profession méritent les plus grands égards. (Voyez *Expiation*.)

(114) *Histoire des Flagellans*, pag. 198.
(115) Meteren, *Historia belgica anno* 1570.
(116) *De Thou* livre 28.

AUTELS,

TEMPLES, RITES, SACRIFICES, &c.

IL eſt univerſellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des paſteurs inſtitua depuis, ſelon les tems & les lieux, & ſurtout ſelon les beſoins des fideles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origene*, d'*Athénagore*, de *Théophile*, de *Juſtin*, de *Tertullien*, que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permiſſion de bâtir des temples, mais c'eſt qu'ils avaient une averſion réelle pour tout ce qui ſemblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur ſubſiſta chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela ſe démontre par *Minutius Felix*, qui vivait au troiſieme ſiecle. *Vous penſez*, dit-il aux Romains, *que nous cachons ce que nous adorons parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel ſimulacre érigerons-nous à* DIEU *puiſque l'homme eſt lui-même le ſimulacre de* DIEU? *Quel temple lui bâtirons-nous quand le monde, qui eſt ſon ouvrage, ne peut le contenir? Comment enfermerai-je la puiſſance d'une telle majeſté dans une ſeule maiſon? ne vaut-il pas bien mieux lui conſacrer un temple dans notre eſprit & dans notre cœur.*

„ Putatis autem nos occultare quod colimus, si
„ delubra & aras non habemus? Quod enim simu-
„ lacrum Deo fingam, cum si recte existimes sit
„ Dei homo ipse simulacrum? templum quod ei
„ extruam, cum totus hic mundus ejus opere fabri-
„ catus eum capere non possit, & cum homo latius
„ maneam, intra unam ædiculam vim tantæ maje-
„ statis includam? Nonne melius in nostra dedican-
„ dus est mente? In nostro imo consecrandus est
„ pectore?

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du regne de *Dioclétien*. L'église était alors très nombreuse. On avait besoin de décorations & de rites qui auraient été jusques-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible longtems méconnu, & pris seulement pour une petite secte de Juifs dissidens.

Il est manifeste que dans le tems où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les Juifs qui payaient très cherement leurs synanogues s'y seraient opposés; ils étaient mortels ennemis des chrétiens, & ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland*, qu'alors les chrétiens ne faisaient semblant de mépriser les temples & les autels, que comme le renard disait, que les raisins étaient trop verds.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie, puisque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accorderent à soutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai Dieu.

La providence, en faisant agir les causes secondes,

des, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie résidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes, mais ils avaient encor en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits pontificaux; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que la marque distinctive du paganisme. Ils n'adopterent ces usages que peu-à-peu sous *Constantin* & sous ses successeurs; & ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui, dans notre Occident, les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe basse en latin, servie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été observé de tout tems, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, & que la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun, est diabolique & toute récente. Une messe basse est sans contredit quelque chose de très respectable, puisqu'elle a été autorisée par l'église. Elle n'est point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être aujourd'hui pas une seule cérémonie qui ait été en usage du tems des apôtres. Le St. Esprit s'est toujours conformé aux tems. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations dans St. Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions; également divin dans le galetas & dans le superbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III*, & de *Sixte V*. Voyez *Eglise primitive*.

AUTEURS.

AUteur est un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon & du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes, qu'on dit également l'*auteur de la nature* & l'*auteur des chansons du pont-neuf*, ou l'*auteur de Année littéraire*.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire & de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrieme, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très dangereux, il faut du moins que ce soit sous une forme modeste; on n'aime point à voir un ouvrage pieux qui doit renfermer des leçons d'humilité par, *Messire ou Monseigneur un tel, conseiller du roi en ses conseils, évêque & comte d'une telle ville.* Le lecteur qui est toujours malin, & qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'*imitation de* JESUS-CHRIST n'y a pas mis son nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'est pas vrai, ils étaient trop modestes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula son livre *Evangile de St. Matthieu*, c'est un

hommage qu'on lui rendit depuis. *St. Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie ſon livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc*. Il n'y a que *St. Jean* qui ſe nomme dans l'Apocalypſe; & c'eſt ce qui fit ſoupçonner que ce livre était de *Cérinthe* qui prit le nom de *Jean* pour autoriſer cette production.

Quoi quil en puiſſe être des ſiecles paſſés, il me parait bien hardi dans ce ſiecle de mettre ſon nom & ſes tîtres à la tête de ſes œuvres. Les évêques n'y manquent pas; & dans les gros *in*-4°. qu'ils nous donnent ſous le tître de *Mandemens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes; enſuite il eſt dit un mot de l'humilité chrétienne, & ce mot eſt ſuivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui ſont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs prophanes. Le duc de *la Rochefoucault* n'intitula point ſes *penſées* par *Monſeigneur le duc de la Rochefoucault pair de France*, &c.

Pluſieurs perſonnes trouvent mauvais qu'une compilation dans laquelle il y a de très beaux morceaux, ſoit annoncée par *Monſieur*, &c. ci-devant profeſſeur de l'univerſité, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de Mr. le duc de..., membre d'une académie & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On ſouhaiterait qu'il fût plus court, plus philoſophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités, perſonne ne s'en ſoucie.

L'épitre dédicatoire n'a été fouvent préfentée que par la baffeffe intéreffée à la vanité dédaigneufe :

De là vient cet amas d'ouvrages mercénaires,
Stances, odes, fonnets, épitres luminaires.
Où toujours le héros paffe pour fans pareil,
Et fût-il louche & borgne, eft réputé foleil.

Qui croirait que *Rohaut* foi-difant phyficien, dans fa dédicace au duc de *Guife*, lui dit, *que fes ancêtres ont maintenu aux dépends de leur fang les vérités politiques, les loix fondamentales de l'état, & les droits des fouverains.* Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* feraient un peu furpris fi on leur lifait cette épitre. Et que dirait *Henri IV?*

On ne fait pas que la plûpart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent préfenter des falades à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux aviliffement; & jamais ils n'ont eu tant de nobleffe dans l'efprit, excepté quelques malheureux qui fe difent *gens de lettres* dans le même fens que des barbouilleurs fe vantent d'être de la profeffion de *Raphaël*, & que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces font un autre écueil; Le *Moi* eft haïffable, difait *Pafcal.* Parlez de vous le moins que vous pourez; car vous devez favoir que l'amour-propre du lecteur eft auffi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous eftimer. C'eft à votre livre à parler pour lui; s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illuſtres ſuffrages dont ma piece a été honorée, devraient me diſpenſer de répondre à mes adverſaires. Les applaudiſſemens du public..... rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de ſuffrages illuſtres, votre piece eſt oubliée pour jamais.

Quelques cenſeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troiſieme acte, & que la princeſſe decouvre trop tard dans le quatrieme les tendres ſentimens de ſon cœur pour ſon amant; à cela je réponds que..... Ne réponds point, mon ami, car perſonne n'a parlé ni ne parlera de ta princeſſe. Ta piece eſt tombée parce qu'elle eſt ennuyeuſe & écrite en vers plats & barbares; ta préface eſt une priere pour les morts; mais elle ne les reſſuſcitera pas.

D'autres atteſtent l'Europe entiere qu'on n'a pas entendu leur ſyſtême ſur les compoſſibles, ſur les ſupralapſaires; ſur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques Macédoniens, & les hérétiques Valentiniens. Mais vraiment je crois bien que perſonne ne t'entend, puiſque perſonne ne te lit.

On eſt inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des inſipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux ſyſtêmes fondés ſur d'anciennes rêveries, & de petites hiſtoriettes priſes dans des hiſtoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre? ſongez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'aſſaſſinerez de plus d'un *in*-4° pour m'apprendre qu'un roi doit être juſte, & que *Trajan* était plus ver-

tueux que *Caligula?* vous ferez imprimer vos ſermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos hiſtoires pour en extraire la vie d'un prince ſur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une hiſtoire de votre tems, ne doutez pas qu'il ne ſe trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relévera ſur une date, ſur un nom de batême, ſur un eſcadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet poſté. Alors, corrigez-vous vite.

Si un ignorant, un folliculaire ſe mêle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez les confondre, mais nommez-le rarement, de peur de ſouiller vos écrits.

Vous attaque-t-on ſur le ſtile, ne répondez jamais; c'eſt à votre ouvrage ſeul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade, contentez-vous de vous bien porter, ſans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite ſanté. Et ſurtout, ſouvenez-vous que le public s'embarraſſe fort peu ſi vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, & vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la ſatyre de ces compilations, dans l'idée d'avoir auſſi du pain; parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont les vendredis demander au lieutenant de police de Paris la permiſſion de vendre leurs drogues. Ils ont audiance immédiatement après les filles de joie, qui ne les regardent pas,

parce qu'elles ſavent bien que ce ſont de mauvaiſes pratiques.

Ils s'en retournent avec une permiſſion tacite de faire vendre & débiter partout le royaume, leurs *hiſtoriettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Regis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes ſur les anguilles*; un *noveau choix de vers*, un *ſyſtème ſur l'origine des cloches*; les *amours du crapaud*. Un libraire achete leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ſes gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit, de leurs *opuſcules*, tout le mal qu'il peut. Les lézés viennent ſe plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on ſe bat à coups de poing chez l'apoticaire *Le Lievre*; la ſcene finit par mener le folliculaire au Four-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Ces pauvres gens ſe partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur ſociété ne dure que peu de jours; ils ſe trahiſſent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoi qu'ils n'aient nul bénéfice à eſpérer. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs peres ne leur ont pas fait apprendre une profeſſion. C'eſt un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever ſon fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur en œuvre ſe fait jéſuite à dix-ſept ans.

Il eſt chaſſé de la ſociété à vingt-quatre, parce que le déſordre de ſes mœurs a trop éclaté. Le voilà ſans pain; il devient folliculaire; il infecte la baſſe littérature & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Les auteurs véritables ſont ceux qui ont réuſſi dans un art véritable, ſoit dans l'épopée, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie, ſoit dans l'hiſtoire ou dans la philoſophie, qui ont enſeigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé ſont, parmi les gens de lettres, ce que les frelons ſont parmi les oiſeaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, ou oublie, & ſurtout on mépriſe communément un auteur qui n'eſt qu'auteur.

A-propos de citer un auteur, il faut que je m'amuſe à raconter une ſinguliere bévue du révérend pere *Viret* cordelier, profeſſeur en théologie. Il lit dans la *philoſophie de l'hiſtoire* de ce bon abbé Bazin, *que jamais aucun auteur n'a cité un paſſage de Moïſe avant Longin, qui vécut & mourut du tems de l'empereur Aurélien.* Auſſi-tôt le zèle de *St. François* s'allume: *Viret* crie que cela n'eſt pas vrai, que pluſieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïſe;* que *Joſeph* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* eſt un impie qui veut détruire les ſept ſacremens. Mais, cher pere *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer.* Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'eſt dire il a vécu; il a écrit en tel tems.

Le citer c'eſt rapporter un de ſes paſſages, *comme Moïſe le dit dans ſon Exode, comme Moïſe a écrit dans ſa Geneſe.* Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophêtes Juifs n'a jamais cité un ſeul paſſage de *Moïſe*, quoiqu'il ſoit un auteur divin. Pere *Viret*, en vérité vous êtes un auteur bien malin, mais on ſaura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les controlleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations depuis le regne de *Louis XIV* ſeulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages; on y a trouvé des propoſitions erronées, des contradictions. Mais où ſont les bons auteurs qui n'aient pas été cenſurés!

AUTORITÉ.

MIſérables humains, ſoit en robe verte, ſoit en turban, ſoit en robe noire, ou en ſurplis, ſoit en manteau & en rabat; ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raiſon, ou conſentez à être bafoués dans tous les ſiecles comme les plus impertinens de tous les hommes, & à ſubir la haine publique comme les plus injuſtes.

On vous a parlé cent fois de l'inſolente abſurdité avec laquelle vous condamnates *Galilée*, & moi je vous en parle pour la cent & unieme; & je veux que vous en faſſiez à jamais l'anniverſaire; je veux qu'on grave à la porte de votre St. Office;

Ici ſept cardinaux aſſiſtés de freres mineurs, firent jetter en priſon le maître à penſer de l'Italie, âgé de ſoixante & dix ans; le firent jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il inſtruiſait le genre-humain & qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Ariſtote*, & on ſtatua ſavamment & équitablement la peine des galeres contre quiconque ſerait aſſez oſé pour être d'un autre avis que le ſtagirite, dont jadis deux conciles brûlerent les livres.

Plus loin une faculté qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, & fit enſuite un décret pour les idées innées, ſans que la dite faculté fût ſeulement informée par ſes bedauts de ce que c'eſt qu'une idée.

Dans des écoles voiſines on a procédé juridiquement contre la circulation du ſang.

On a intenté procès contre l'inoculation, & parties ont été aſſignées par exploit.

On a ſaiſi à la douane des penſées vingt & un volumes *in-folio*, dans leſquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toûjours trois angles; qu'un pere eſt plus âge que ſon fils, que *Rhea Silvia* perdit ſon pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'eſt pas une feuille de chene.

En une autre année on jugea le procès *Utrum chimæra bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones*, & on décida pour l'affirmative.

En conſéquence on ſe crut très ſupérieur à *Archimede*, à *Euclide*, à *Ciceron*, à *Pline*, & on ſe pavana dans le quartier de l'univerſité.

A X E.

D'Ou vient que l'axe de la terre n'eſt pas perpendiculaire à l'équateur? Pourquoi ſe releve-t-il vers le nord, & s'abaiſſe-t-il vers le pole auſtral dans une poſition qui ne paraît pas naturelle, & qui ſemble la ſuite de quelque dérangement, ou d'un période d'un nombre prodigieux d'années?

Eſt-il bien vrai que l'écliptique ſe releve continuellement par un mouvement inſenſible vers l'équateur; & que l'angle que forment ces deux lignes ſoit un peu diminué depuis deux mille années?

Eſt-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur; que les Egyptiens l'aient dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté? Ce mouvement de l'écliptique formerait un période d'environ deux millions d'années; ce n'eſt point cela qui effraie; car la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-neuf mille ans, qui fait la préceſſion des équinoxes; & il eſt auſſi aiſé à la nature de produire une rotation de vingt mille ſiecles, qu'une rotation de deux cents quatre-vingt dix ſiecles.

On s'eſt trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, ſelon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition, dont parle *Hérodote*, n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique; c'eſt toute autre choſe.

Les prétendus ſavans d'Egypte diſaient que le ſoleil, dans l'eſpace de onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient, & levé deux fois à l'occi-

dent. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coïncidé ensemble, quand toute la terre aurait eu la sphere droite, & que partout les jours eussent été égaux aux nuits, le soleil ne changerait pas pour cela son coucher & son lever. La terre aurait toujours tourné sur son axe d'occident en orient, comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le soleil à l'orient n'est qu'une chimere digne du cerveau des prêtres d'Egypte, & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les satyres qui chantaient & dansaient à la suite d'O-*siris*, avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde; avec les deux enfans qui crierent *bec* pour demander du pain, & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la premiere que les hommes eussent parlé; avec le roi *Psaméticus* qui donna sa fille à un voleur pour le récompenser de lui avoir pris son argent très adroitement, &c. &c. &c. &c. &c.

Ancienne histoire, ancienne astronomie, ancienne physique, ancienne médecine, (à *Hippocrate* près) ancienne géographie, ancienne métaphysique, tout cela n'est qu'ancienne absurdité, qui doit faire sentir le bonheur d'être né tard.

Il y a, sans doute, plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie concernant la physique, que dans toute la bibliotheque d'Alexandrie, dont pourtant on regrette la perte.

Fin de la seconde partie.

A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]







